3 1761 07973766 4

Adam Urquhart Esqur

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

TOME SEPTIÉME.

CONTENANT LA PREMIERE PARTIE

DES MÉLANGES CURIEUX

Des meilleures Piéces qui lui ſont attribuées.

NOUVELLE EDITION.

[ed. Desmaizeaux]

M. DCC. LIII.

LF
S1377De
660932
2.7.57

TABLE
DES PIECES
DU TOME SEPTIÉME.

APOLOGIE de Monſieur le Duc de Beaufort, contre la Cour, la Nobleſſe & le Peuple. *page* 1

De l'uſage de la vie. 21

CHAPITRE I. *Que l'homme doit s'appliquer à la recherche de ſa félicité, puiſqu'il eſt en ſon pouvoir d'augmenter ſes plaiſirs & de diminuer ſes miſeres.* *ibid.*

CHAP. II. *De l'exiſtence de Dieu.* 27

CHAP. III. *Qu'il faut diminuer la violence de ſes deſirs, par la conſidération de la véritable valeur des choſes que l'on deſire.* 35

CHAP. IV. *De la Réputation.* 38

CHAP. V. *Des Ennuis & des Déplaiſirs.* 43

CHAP. VI. *Des Plaiſirs.* 55

La Femme pouſſée à bout, Comédie, traduite de la Piéce Angloiſe, intitulée *The Provock'd Wife.* 65

Maxime : *Qu'on ne doit jamais manquer à ses amis.* page 271

Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne. 279

Fin de la Table des Piéces du Tome septiéme.

MELANGES

PRÉFACE.

PERSONNE n'ignore qu'on a imprimé, sous le nom de Monsieur de Saint-Evremond, une infinité de petites Piéces qui n'étoient point de lui. Les Libraires trouvoient leur compte à grossir ainsi les volumes ; & il s'est même trouvé des Auteurs qui se sont servis de cet artifice pour faire valoir leurs productions. L'Edition des Œuvres de M. de Saint-Evremond, publiée à Londres sur ses Manuscrits en 1705, arrêta ce commerce honteux : elle contient les Ouvrages qu'il reconnoissoit pour siens, sans aucun mélange de ce que l'indigence des Auteurs, ou l'avarice des Libraires lui avoient supposé.

Cependant, comme parmi les Piéces qu'on lui avoit attribuées, il y en a qui sont fort bien écrites, & dont M. de

Saint-Evremond lui-même faisoit beaucoup de cas, le Libraire d'Amsterdam qui réimprima les Œuvres *de M. de Saint-Evremond sur l'Edition de Londres en* 1706, *souhaita d'en donner un Recueil. Je les lui envoyai avec quelques Ouvrages qui étoient rares, ou qui n'avoient point encore paru : mais ce Libraire ne trouvant pas qu'il y en eût assez pour remplir deux volumes de la grosseur qu'il s'étoit proposée, y suppléa par l'addition de plusieurs Piéces que j'avois rejettées. Tout cela parut en* 1706, *sous le titre de* Mélange curieux des meilleures Piéces attribuées à M. de Saint-Evremond, & plusieurs Ouvrages rares ou nouveaux.

On réimprima ce Mélange *à Cologne, ou plûtôt à Utrecht en* 1708, *& l'on y ajouta les* Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin. *On l'imprima aussi à Paris en* 1711, *sous le titre d'*Œuvres mêlées, ou Mélange cu-

rieux, *&c. Il s'en eſt fait pluſieurs autres impreſſions en France, avec celles des Œuvres de M. de Saint-Evremond.*

Voici le plan que j'ai ſuivi dans cette nouvelle Edition.

De tous les Ouvrages attribués à M. de Saint-Evremond, je n'ai conſervé que ceux qu'il avoit diſtingués à la marge de mon exemplaire, par ces mots : Point de moi, je voudrois qu'il en fût : Point de moi, mieux que je ne ſaurois faire : Point de moi, on me fait trop d'honneur. *Il en faut excepter quelques-uns qu'il eſtimoit beaucoup, & que j'ai retranché pour des raiſons particulieres.*

Ainſi, j'ai retranché les Réfléxions ſur la Doctrine d'Epicure, *parce que ces Réfléxions qui ſont de M. Sarazin, ſe trouvent dans ſes* Nouvelles Œuvres *imprimées en* 1674, *comme je l'ai remarqué dans la* Vie *de M. de Saint-Evremond. Il y a apparence qu'on les joindra à ſes autres Ouvrages, lorſ-*

qu'on en fera une nouvelle Edition.

J'ai aussi retranché quelques Piéces de M. Pavillon, qu'on a insérées dans le Recueil de ses Ouvrages, publié à Amsterdam en 1715. *&* 1720.

Le Dialogue des Morts *de M. Despreaux ne pouvoit plus reparoître ici. Ce Dialogue avoit eu le sort de plusieurs Ecrits de M. de Saint-Evremond, où l'on avoit fait de si grands changemens, qu'il ne s'y reconnoissoit plus. Mais ces fausses impressions ont piqué M. Despreaux, & l'ont porté à nous donner cette Piéce : on la trouve dans les dernieres Editions de ses Œuvres, bien différente de ce qu'elle étoit dans ce Recueil : ce n'est plus le même Ouvrage. Il y a néanmoins lieu de douter qu'elle soit préciſément telle qu'il l'avoit faite d'abord.* Scaron *ne paroit plus sur la Scéne ; & M. Despreaux a pû avoir de très-bonnes raisons pour supprimer le rôle qu'il jouoit en quelques endroits, ou pour substituer à son nom ce terme général,* un François.

La Lettre de consolation à Olympe *ne paroît plus ici : cette Lettre est d'Henault, & on la trouve dans ses* Œuvres diverses *imprimées en* 1670. *M. de Saint-Evremond a marqué le jugement qu'il faisoit de cette Piéce, par ces mots écrits à la marge de mon exemplaire :* Point de moi. C'est prendre trop de peine à consoler une jeune Demoiselle de la mort d'un vieil homme. *On n'y trouvera plus les* Charmes de l'Amitié : *les Piéces de l'Abbé Pic, tirées d'un volume imprimé à Paris en* 1720. *sous le titre de* Nouveaux Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés ; *ni une vingtaine d'autres petites Piéces en Prose & en Vers, qu'il seroit inutile de détailler.*

Enfin, j'ai retranché le Colomesiana, *parce que je me propose de le faire réimprimer avec des Remarques, & d'y joindre quelques autres Piéces de M. Colomiés, qui n'ont point encore paru.*

Voici les Piéces que j'ai conservées, & celles que j'ai ajoutées dans cette nouvelle Edition, pour suppléer aux retranchemens que j'ai faits. J'en parlerai dans l'ordre qu'elles sont imprimées.

Dans le premier Tome, on trouvera que j'ai conservé les Piéces suivantes.

Apologie de M. de Duc de Beaufort, contre la Cour, la Noblesse & le Peuple.

C'est une Satyre contre ce Duc. M. de Saint-Evremond a eu beaucoup de part à cette Piéce, comme on le verra dans sa VIE.

De l'usage de la Vie.

Une Piéce ajoutée dans ce Volume, est une Comédie intitulée la Femme poussée à bout; *elle est traduite de l'Anglois de M. le Chevalier Vanbrug.*

Les François la trouveront trop licencieuse; leur Comédie est plus chaste que celle des Anglois. Mais on raison-

neroit très-mal, si on en concluoit que les mœurs des Anglois sont moins réglées que celles des François, & qu'il y a plus de vertu à Paris qu'à Londres. Ceux qui ont quelque connoissance du monde ne tireront jamais cette conséquence. La licence du Théatre Anglois s'introduisit sous le Régne de Charles II. *Les Poëtes se conformérent au goût de la Cour, & nos Comédies s'en ressentent encore aujourd'hui.*

Cependant cette licence est désapprouvée des personnes les plus sensées de la Nation; elle a même été vivement attaquée dans plusieurs Ecrits. M. Collier, Ministre Non-Jureur, s'est signalé dans cette occasion : ses remontrances auroient peut-être eu plus d'effet, s'il s'étoit renfermé dans de justes bornes : il semble condamner absolument la Comédie. Quoi qu'il en soit, il publia en 1698. *un Livre intitulé :* Courte Revûe de l'Impiété & de l'Impureté du Théatre Anglois, &c. *Cet Ouvrage*

a été traduit en François par le Pere Courbeville, sous le titre de Critique du Théatre Anglois. *Je remarquerai en passant, que c'est le même M. Collier que le Pere de Courbeville cite avec éloge dans sa Traduction du* Héros *de Gracien, & qu'il qualifie* Evêque Anglican. *Cependant il y a très-peu de personnes en Angleterre qui sachent que M. Collier est Evêque; & il n'y a nulle apparence que son nom se trouve jamais dans la liste des Evêques de ce Royaume. Voilà un piége pour ceux qui travaillent à l'Histoire des Auteurs : ils se persuaderont que ce sont deux personnes différentes, & multiplieront les estres sans nécessité. Voici l'explication de cette espéce d'énigme. Messieurs les Non-Jureurs ayant trouvé à propos de se soustraire à l'Eglise Anglicane depuis la Révolution, & de faire secte à part, ont voulu avoir leurs Archevêques de Cantorbery, leurs Evêques de Londres, &c. Les Catholiques Romains*

ont aussi les leurs : de sorte que nous avons en Angleterre deux sortes d'Evêques hétérodoxes, ou, pour parler plus civilement, d'Evêques in partibus, *qui y exercent leurs fonctions. L'Etat en est très-bien informé ; mais il les tolere, tout ennemis de l'Etat qu'ils sont : tolérance que certains Politiques jugeroient bien plus dangereuse que la licence du Théatre.*

M. Collier attaqua vivement la Femme pouſſée à bout *de M. Vanbrug, & une autre de ſes Piéces intitulée* la Rechûte, ou la Vertu en danger. *M. Vanbrug ne crut pas qu'elles fuſſent auſſi licencieuſes qu'on les repréſentoit, & il les défendit dans un Ouvrage imprimé en* 1698.

M. Collier avoit trouvé mauvais que dans la Femme pouſſée à bout, *le Chevalier* Brute *mît une robe de Miniſtre pour décrier le Clergé. Il avoit auſſi critiqué le caractére de* Conſtant, *qu'on repréſente comme un homme ac-*

compli, quoique sa conduite ne soit pas conforme aux maximes de la Religion. Enfin, il avoit censuré quelques expressions de Madame Brute, *de* Bellinde, *& de* Rasor, *comme impies & profanes. M. Vanbrug répond à toutes ces accusations, & fait ensuite l'apologie de cette Piéce en général.*

Cette Comédie, *dit-il* (1), a été écrite il y a plusieurs années, & lorsque j'étois encore fort jeune; de sorte que s'il s'y trouvoit quelques irrégularités dans la Morale, je pourrois être excusable de l'avoir faite, quoiqu'on pût me blâmer, en quelque maniere, de l'avoir publiée : mais je ne pense pas qu'elle soit si licencieuse, qu'on ne me puisse pardonner l'un & l'autre.

A l'égard du Chevalier *Brute*, je crois qu'il y a une infinité de maris qui ont beaucoup de part à ses défauts;

(1) A Vindication of *the Relapse* and *the Provok'd Wife*, from Immorality and Prophaneſs. pag. 49.

& il me ſemble que le rôle qu'il joue dans toute la Piéce, fait aſſez ſentir le ridicule de ſon caractére : c'eſt lui qui donne lieu à tous les autres incidens. Je conviens qu'il n'y a pas beaucoup d'intrigue dans tout cela ; mais ce qu'il y en a tend néanmois à la réformation des mœurs : car, outre que ſa figure doit néceſſairement donner de l'averſion pour ſon caractére, les mauvaiſes conſéquences de ſa brutalité paroiſſent dans la conduite irréguliere de ſa femme. Le mauvais traitement qu'il lui fait ne juſtifie pas, à la vérité, ſon intrigue ; mais l'intrigue qu'elle forme dans le temps qu'elle eſt maltraitée, peut apprendre à certaines perſonnes à ſe tenir ſur leurs gardes. Je ne trouve pas que nos femmes en Angleterre, tiennent beaucoup de l'humeur des Moſcovites. Si vous leur voulez faire croire que vous les aimez, il faut leur donner des traits plus affectueux de votre tendreſſe : ſi vous en agiſſez au-

trement, l'Amant ne manquera pas d'en profiter, & de plaider ſa cauſe d'une maniere qui a, je penſe, réuſſi plus d'une fois. J'avoue que la Religion (lorſqu'une femme en a) eſt un rempart pour la ſûreté du mari; & on peut dire la même choſe de la modeſtie, de la crainte & de l'orgueil : cependant tout cela n'aboutit pas à grand choſe, ſi le galant a un ami dans la place. Je crois donc qu'une Comédie tend à une bonne fin, qui fait reſſouvenir le Gouverneur, que quelques braves que ſoient ſes ſoldats, il lui peut arriver de les pouſſer à ſe mutiner.

Pour ce qui regarde les autres caractéres, comme il n'y a pas beaucoup de bon, il n'y a pas auſſi beaucoup de mauvais. Madame *Fanciful* eſt tournée en ridicule ſur ſa vanité & ſur ſon affectation. La *Françoiſe* donne une idée de ce qu'on peut ſouvent attendre d'une Suivante de ſon pays. *Heartfré* ſe trouve pris, après les railleries

leries extravagantes qu'il a faites de tout le sexe ; & *Constant* se tourmente beaucoup pour une chose qui ne mérite pas toutes les peines qu'il se donne. Enfin, ils s'occupent presque tous de ce qu'ils ne devroient pas ; & ceux qui voyent ce manége, peuvent en profiter pour employer mieux leur temps.

J'ai cru qu'on liroit cette Comédie avec plaisir ; elle donne une assez juste idée du Théatre Anglois, & peut servir d'éclaircissement à ce que M. de Saint-Evremond a dit de la Comédie Angloise.

On trouve ensuite deux autres Piéces qui finissent le Volume ; savoir, les Observations sur la Maxime : Qu'on ne doit jamais manquer à ses amis, *& une* Lettre A. M. J. G. E. C. D. P. *ou* au Comte d'Olonne ; *elles étoient originairement de M. de Saint-Evremond, mais il les désavouoit de la maniere qu'on les avoit imprimées. Dans mon exemplaire, il*

a écrit ces mots au sujet de la premiere : Tout est changé ici, je n'y reconnois rien ; ce n'est point la même chose que j'ai faite : *& à l'égard de la seconde :* Tout est changé ; point de moi comme elle est. *M. de Saint-Evremond ne voulut pas se donner la peine de les refaire.*

Le second Volume contient les Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin ; *le* Plaidoyé *de M. Errard pour Monsieur le Duc Mazarin, contre Madame Mazarin ; & un* Factum *pour Madame Mazarin, contre M. Mazarin. M. de Saint-Evremond a célébré la beauté & le mérite de Madame Mazarin, en une infinité d'endroits de ses Ouvrages : il a rapporté plusieurs particularités de sa vie, & a défendu sa cause contre M. Errard. Tout cela doit naturellement porter ceux qui les lisent, à souhaiter d'être instruits à fond de ce qui regarde cette illustre infortunée :*

les trois Piéces dont je viens de parler, leur donneront une ample ſatisfaction.

Les Mémoires *de Madame Mazarin comprennent l'Hiſtoire de ſa Vie juſqu'à ſa retraite à Chambery, en* 1672. *Ils ſont de la compoſition de M. l'Abbé de Saint-Réal, comme je l'ai remarqué dans la* VIE *de M. de Saint-Evremond. Ces Mémoires ſont ſuivis d'une Lettre qui contient le portrait & le caractére de Madame Mazarin, & qui nous donne une idée de ſa converſation & de ſes manieres. Je les donne ici ſur la premiere Edition faite à Paris en* 1675. *en gros caractére* (1).

Ces Mémoires furent publiés en Anglois en 1676. *par le ſieur Porter; mais ſa Traduction eſt déteſtable. J'en ai donné une moins mauvaiſe, qui a été imprimée avec celle des Œuvres*

(1) *Mémoires D. M. L. D. M. A Cologne, chez Pierre du Marteau,* 1675.

de M. de Saint-Evremond en 1714. *en trois volumes in-octavo.*

Ils ont aussi été traduits en Italien, & publiés en 1677. *à Genéve, si je ne me trompe, sous le nom de Cologne* (1). *On y a ajouté à la fin une petite Piéce intitulée,* Lettera d'un Gentiluomo Sieguace della Ducheſſa Mazarina ad un Amico. *L'Auteur rend compte à son ami du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, de la maniere dont elle y fut reçûe, & des motifs secrets qu'on attribuoit à ce voyage. Cependant j'ai de violens soupçons que cette Lettre est supposée. Ces sortes de fourberies sont si communes, qu'on ne sauroit trop avertir le Public de se tenir sur ses gardes. Monsieur Bayle, zélé amateur de la vérité, se faisoit une affaire de les découvrir. La Lettre dont il s'agit ici n'est*

(1) *Le Memorie della Signora Ducheſſa Mazarini. In Colonia, appresso Pietro del Martello.*

pas extrêmement longue ; je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je l'expoſe ici aux yeux du Lecteur, & que je propoſe enſuite mes doutes. La voici.

Conoſco aver torto, ed un torto grandiſſimo d'aver tanto tardato à dargli mie nuove. Peccato confeſſato è mezzo perdonato. Se mancai al mio dovere, ecco amendo l'errore.

Mi retrovo in Inghilterra colla Signora Ducheſſa. Il motivo di queſto noſtro viaggio, ſe Voſtra Signoria non lo ſa, fù la perſecuzione del Signor Mazarino, che immerſo più che mai nella devozione, non potendo ſoffrire, che la Signora Ducheſſa foſſe in libertà, che voleva con ogni mezo chiuderla in un Convento. Si perſuadeva queſto Signore, ch'egli era la cagione forſe di molte concupiſcenze, col laſciar' eſpoſta alla viſta degli nomini queſta Fenice de beltà. Non trovi Voſtra Signoria ſtrano

questo pensiero devoto in una persona, che vietò nell' Alsazia alle femine di filare col torello, adducendo che il muoto del piede reiterato eccitava alla lussuria (1), quasi che simili contegni fossero l'intingolo alle voluttà carnali, quinci che il pensiero dovesse scorrere à desiare colla falsa il cibo. Vostra Signoria aurà saputo senza fallo, come solecitava Madama Reale per permettere l'esecuzione di quell' arresto, che gia la teneva esule dalla Francia, ma saputosi dalla Signora Ducchessa, s'invola da quel Cielo, dal quale alterato poteva ricevere colpi fatali d'un destino infelice. Ecco succintamente il motivo della nostra ratta partenza.

Restai stupito li giorni passati nell' intendere da una Lettera d'un Amico, che molti, che fanno professione di penetrare i secreti de' gaginetti, sus-

(1) Voyez les ŒUVRES *de M. de Saint-Evremond*, Tome VI. pag. 136. 137.

ſurravano, eſſere ſtata la partenza un' effetto di raffinata politica della Corte di Francia per avere appo queſta Maeſtà Britannica una perſona che poteſſe ſcuoprire i ſuoi ſentimenti, ed iſpirargliere de' buoni, ſapendoſi che.

Ad una beltà nulla ſi niega.

In verità la coſa ſumbra aſſai veriſimile, e la Signora non ſarebbe fuori del caſo di rappreſentare la ſcaltra Dalide, ſe, come ſi dice, veramente il Sanſone foſſe colto. Per me che corro ſul di ritto viale, non m'appongo à penetrare più avanti: Sò che non gli ſarà noioſo l'udire il noſtro viaggio, dico che non gli ſarà noioſo, perche ſendo ſtato veloce, no lo tratſterò moto.

Pigliaſſimo una cavalcatura à Genevra per Auguſta detta in Tedeſco Auſbourg, d'onde faceſſimo ſpargere voce, che volevamo andare à Munic in Baviera, mà torcendo altrove

il passo, fossimo ben presto in Amsterdamo, dove la Signora Ducheſſa fu conosciuta sendo che ci feceero molte corteſie, e Voſtra Signoria aurà viſto in que' tempi, che le gazette ſteſſe ne parlavano. S'imbarcaſſimo al primo vento favorevole, e giugneſſimo in Londra un Giovedi. La Signora Ducheſſa *ornata molinibus ſuis* volſe andar' à chiedere protezzione à queſta Maeſtà Britannica. Non gli dirò co' quanti termini. Sò beniſſimo, che molto mormorano della Signora Ducheſſa, perche ſi ſia venuta gettar nelle braccia d'un Prencipe che doveva altre fiate eſſere ſuo ſpoſo, ſecondo ch'elle ſteſſa parla nelle ſue Memorie. Tutti quegli, che conoſcono le buone qualità della Signora Ducheſſa, ſon certo, sbandiranno da ſe ſimili penſieri fallaci, erronei, e falſi. Per gli altri, che non la conoſcono, ſono ciechi, che giudicano la chiarezza ſteſſa eſ-

ser' una nube fosca. Sua Maestà l'accolse, egli è vero con gran dimostraziodi d'un' asfetto particolare, l'albergò vicino, al presente la vede sovente, la visita, seco alla caccia la invita, e le assiste in tutto quanto può dispendere da una generosità, e magnanimità Reale. Molti quì pure nazionali si sentono parlare di queste bontà con un bronteo assai mormoratorio, mà non si può, che laudare questi effetti della bontà Reale nel dar ricovro ad una Prencipessa, che no e perseguitata, che perche non vuol essere schiava dell' ipocrisia. Dica il mondo quanto sà dire, la Signora Ducheſſa se ne burla, e gli basta d'esser bene dove si trova. Meco sovente dice d'essere totalmente contenta, che era ben ragione, che fosse una fiata in paradiso, doppo aver tanto sofferto col marito. Veramente come l'Inghilterra vien nomata per tutto il Paradiso del sesso feminile, si

può ben dire, che fin qui era ſtata in Purgatorio.

Non è il mio diſegno di ſcrivergli una Lettera ampia, mà ſolamente di dargli nuova della mia perſona; è per queſto, che in due parole hò voluto dirgli quanto poteva ſodisfare in parte la da lei curioſità. Mi faeci la grazia contracambiarmi col darmi Contezza della ſua ſalute, e delle novità del paeſe. Hò udito, che il Signor Mazarino vuol dar' in luce la riſpoſta alle Memorie dalla Signora Ducheſſa e che il Signore Coneſtabile Colonna vuol far lo ſteſſo circa quelle di ſua moglie. Comè anche la Signora Marcheſe di Courcelles, ed il marito vogliono entrambi ſpiegare le loro doglianze, ſe Voſtra Signoria vedrà queſte riſpoſte, la ſupplico farmene parte con ogni celerità, eſebendomi ancor' io di far' ogni poſſibile per aſſicurarla che ſono, *&c.*

Cette Lettre eſt dattée du mois d'A-

vril de l'année 1677 (1). *Madame Mazarin arriva en Angleterre au mois de Décembre* 1675. *Il y avoit donc plus de quinze mois qu'elle y étoit, lorſque le prétendu Gentilhomme qui l'accompagna écrivit à ſon ami pour lui donner de ſes nouvelles. Cela eſt-il dans la vraiſemblance? L'Auteur a ſenti lui-même l'abſurdité, & a tâché de la pallier dans ſon préambule. Je pourrois montrer qu'il eſt très-mal inſtruit des véritables motifs du voyage de Madame Mazarin en Angleterre, & de quelques autres particularités qu'il rapporte; mais il ſuffira d'ajouter une remarque qui démontre la ſuppoſition de cette Lettre. L'Auteur dit qu'il a appris que M. le Connétable Colonne vouloit publier une Réponſe aux* Mémoires *de Madame la Connétable ſa femme, ſœur de Madame Mazarin. Par-là, il regarde ces Mémoires comme l'ou-*

(1) *Londra, alli 24 Aprile* 1677.

vrage de cette Princesse. Ils furent imprimés en 1676. sous ce titre : Mémoires de M. L. P. M. M. G. Connétable de Naples. *Mais ce n'est qu'un Roman fabriqué à l'imitation des Mémoires de Madame Mazarin, & très-mal écrit. Madame Mazarin fut sans doute la premiere à s'en appercevoir & à s'en plaindre : comment est-il possible qu'un Gentilhomme qui étoit actuellement auprès d'elle, ait pû l'ignorer ? La fourberie étoit si visible, que le Sieur de Saint-Bremond, auteur de plusieurs petits Romans, en prit occasion de donner d'autres Mémoires en 1678. qu'il dédia à Monsieur le Duc de Zell, & qu'il intula,* Apologie, *ou* les véritables Mémoires de Madame Marie Mancini, Connétable de Colonna, écrits par elle-même. *Madame Colonne n'a pas eu plus de part à ces Mémoires qu'aux précédens, quoique le sieur de Saint-Bremond ait mis dans le titre, qu'ils avoient été* écrits par elle-même.

Les Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin ſont ſuivis des deux Piéces qui regardent le Procès que Monſieur le Duc Mazarin lui intenta en 1689.

La premiere, c'eſt le Plaidoyé *de M. Erard, avec ſa* Replique *au Plaidoyé de M. Sachot. M. Erard étoit l'Avocat de M. Mazarin, & M. Sachot celui de Madame Mazarin. Le Plaidoyé & la Replique de M. Erard revûs & corrigés ſur l'Edition qu'on en fit à Paris en* 1696. *dans le Recueil de* PLAIDOYEZ *de M. Erard: ils ſont accompagnés d'une* Lettre *de M. Erard à M. le Duc de Caderouſſe. Madame la Ducheſſe de Bouillon étoit très-mécontente de M. Erard au ſujet de ſon Plaidoyé contre Madame Mazarin ſa ſœur: elle ſe plaignoit de ce qu'il avoit employé ſon art à déguiſer la vérité, & qu'il ſembloit même avoir pris à tâche de tourner Madame Mazarin en ridicule. M. Erard*

tâche de se justifier dans cette Lettre, dont j'ai l'original entre les mains.

La seconde Piéce, c'est le Factum pour Madame Mazarin, contre Monsieur le Duc Mazarin. *Ce Factum paroît ici pour la premiere fois : on y plaide la cause de Madame Mazarin avec beaucoup de solidité & de force : l'humeur, le génie & la conduite de M. Mazarin, y sont peints d'après nature : on y découvre tous les déguisemens & toutes les sophistiqueries de son Avocat. Si M. Bayle l'avoit eu en main lorsqu'il parla de ce Procès dans le premier Tome de sa* Réponse aux Questions d'un Provincial, *il en auroit bien profité : mais ces sortes d'Ecrits ne sortent guére de l'enceinte du Palais : on n'en imprime qu'un petit nombre d'exemplaires pour l'instruction des Juges.*

J'aurois bien voulu pouvoir joindre à ces deux Piéces la Réponse de Monsieur Sachot au Plaidoyé de Monsieur

Erard, mais je l'ai cherchée inutilement ; & en effet, il paroît par la conclusion du Factum, qu'elle n'a point été imprimée, & qu'on n'auroit pas même publié ce Factum, si l'on n'y eût pas été forcé par la publication du Plaidoyé de M. Erard. En effet, l'équité demandoit qu'on entendît les deux parties. Le Public sera désormais en état de prononcer, puisqu'il a toutes les Piéces du Procès. La Réponse de M. de Saint-Evremond au Plaidoyé de M. Erard, est dans le cinquiéme Tome de ses Œuvres.

Le troisiéme Volume enfin est composé des Fragment de Pétrone : De l'Eloquence.

De la vraie & de la fausse beauté des Ouvrages d'esprit.

Ces deux Piéces, & celle de l'Usage de la Vie, qui est dans le premier volume de ces Mélanges, contiennent des réfléxions très-sensées : on m'avoit assûré qu'elles étoient de M. de la

Valterie, qui nous a donné une Traduction d'Homere, de Juvenal & de Perſe; mais il y a quelque lieu d'en douter (1).

De l'Etude & de la Converſation.

De l'Amitié.

Abregé de la vie de M. de Lionne, Miniſtre d'Etat.

Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre, par M. le Duc de Buckingham Normamby.

Lettre touchant la deſtinée du Comte de Buſſy Rabutin.

J'ai ajouté dans ce Volume, la Préface *de l'Ouvrage intitulé*, Médailles ſur les principaux Evénemens du Régne de LOUIS LE GRAND, avec des Explications hiſtoriques.

Pour faire connoître le mérite de cette Piéce, il ſuffira de remarquer qu'elle a été compoſée par l'Académie Royale des Inſcriptions & des Médailles. C'eſt

(1) Voyez Tome IX. pag. 61. dans les Notes.

une

une Dissertation très-curieuse sur les Médailles : on y traite de la différence qu'il y a entre les Monnoyes & les Médailles, des différentes espéces de Médailles, & de la maniere de les composer : on y trouve en même temps l'Histoire de l'Etablissement & des Progrès de l'Académie Royale des Inscriptions & des Médailles, & le plan qu'on a suivi dans l'Histoire de Louis XIV. *par Médailles, publiée en* 1702. *Ce dernier article y étoit essentiel, puisque c'est la* Préface *de cet Ouvrage : cependant, à peine cette Histoire étoit-elle sortie de sous la presse, que la Préface fut supprimée par ordre du Roi ; mais elle passa dans un petit nombre d'exemplaires qui nous l'ont conservée : dans les autres, on la trouve quelquefois écrite à la main. On a fait une nouvelle Edition de cette Histoire, qui s'étend jusqu'à la mort de Louis* XIV. *mais on n'y trouve point la Préface. M. Mead, célébre Médecin de Lon-*

dres, qui a enrichi sa Bibliotheque de tout ce qu'on a publié de plus curieux & de plus exquis sur les Sciences & les Belles-Lettres, a bien voulu me communiquer son Exemplaire où la Préface se trouve imprimée : c'est d'après cet original que je la donne ici.

Cette Piéce est suivie de la Réponse *de M. Perrault aux* Réflexions critiques *de M. Despreaux sur Longin. M. Perrault publia cet Ecrit en* 1694. *mais il ne laissoit pas d'être aussi rare que s'il n'avoit jamais été imprimé. Je me suis imaginé qu'on seroit bien aise de le trouver dans la nouvelle Edition de ce Recueil. C'est proprement une Réponse à la VIII. Réflexion critique de M. Despreaux, où il s'agit de Pindare. M. Perrault se proposoit de répondre à toutes les autres Réflexions de M. Despreaux, qui attaquoient son* Parallele des Anciens & des Modernes ; *je ne pense pas qu'il ait exécuté ce dessein. M. Despreaux*

avoit raiſon pour le fonds ; mais il traita trop durement ſon adverſaire. M. Perrault avoit l'avantage de la douceur, de la modération & de la politeſſe. Après tout, on verra dans cet Ecrit que M. Deſpréaux a imputé à M. Perrault bien des choſes qu'il n'avoit point dites, & qu'il lui a donné un ridicule dont il n'étoit pas coupable. Pourquoi n'a-t-il donc pas rectifié ces endroits dans la derniere Edition de ſes Ouvrages ? Comment accorder ce procédé avec cette droiture & cette équité dont il ſe faiſoit un rempart.

On trouve à la fin de ce Volume quelques petites Piéces de Poëſie ; elles avoient déja paru dans la premiere Edition de ce Mélange, à la réſerve des deux dernieres. On eût pu les réduire à un plus petit nombre, mais le Libraire a craint que ce retranchement n'augmentât trop la diſproportion qu'il y a dans la groſſeur des volumes.

Je ne parlerai point des petites notes que j'ai faites sur quelques endroits de ce Recueil ; elles sont peu considérables, mais je me flatte qu'elles ne seront pas tout-à-fait inutiles.

A Londres, le 7. Novembre 1725.

MÉLANGE

MÉLANGE CURIEUX.

APOLOGIE DE MONSIEUR LE DUC DE BEAUFORT,

Contre la Cour, la Nobleſſe & le Peuple (1).

MESSIEURS,

SI j'étois auſſi éloquent que ceux qui ont écrit pour la Cour ou pour les Princes, vous auriez une belle Apologie en faveur du Duc de Beaufort; mais, n'ayant fait

(1) M. de Saint-Evremond a eu beaucoup de part à cette APOLOGIE ironique du Duc de Beaufort. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1651.

que chasser toute ma vie, & jouer à la longue paume avec lui, vous me dispenserez, s'il vous plaît, de la fatigue de l'éloquence, & me permettrez d'aller mon grand chemin sans *barguigner* (1).

Pour entrer d'abord en matiere, il me semble qu'il y a trois points en mon discours aussi bien que dans son Avis. Le premier est de *le justifier à la Cour*, qui le croit, dit-on, mal-intentionné : le second, de *le rétablir auprès de la Noblesse*, qui l'a mépriſé : le troisiéme, de lui *redonner l'amitié du public*, qui l'abandonne. Jugez, Messieurs, si j'ai peu de chose à faire, & s'il ne seroit pas plus aisé de délivrer les Princes & de perdre le Cardinal, que de réussir à ce que j'entreprens.

I. Je dis que la Cour est tout-à-fait injurieuse à Monsieur de Beaufort, de croire qu'il a de mauvais sentimens contr'elle ; & voici comme je raisonne là-dessus. Si Monsieur de Beaufort avoit conservé quelque haine pour la Cour, si la réconciliation de Monsieur le Cardinal n'étoit pleine de sincérité & de franchise, il se maintiendroit en état de lui nuire, ou de s'en garantir : mais, tant s'en faut, pour ôter tout sujet de crainte & de soupçon, pour établir une entiére confiance, il se décrédite exprès dans le Parlement, il s'attire le mépris

(1) Expression ordinaire du Duc de Beaufort.

des honnêtes gens, & la haine des peuples : quelle apparence donc que Monsieur de Beaufort, faisant toutes les choses qui doivent plaire à la Cour, ait dessein de la desservir, ou de se brouiller avec elle ?

Davantage, s'il étoit vrai, qu'il voulût entretenir une confédération désavantageuse à l'autorité du Roi, il seroit uni avec les *Frondeurs*, & tous ensemble auroient un même but & les mêmes intérêts ; mais chacun sait qu'il a rompu avec Madame de Chevreuse, de peur qu'il ne semblât aller contre le Testament de Louis XIII. s'il conservoit quelque sorte de liaison avec elle : quelle apparence donc qu'un homme qui a des respects si délicats pour la mémoire du feu Roi, pût avoir des sentimens si pernicieux contre celui-ci ?

Pour l'union du Ministre & de l'Amiral (1), on ne sauroit apparemment la desirer ni plus forte, ni plus étroite ; & ils sont trop généreux l'un & l'autre, pour croire qu'on ait donné & reçu quatre-vingt mille livres de rente comme un gage trompeur d'une fausse réconciliation.

Mais afin de laisser les conjectures où il y a mille choses concluantes, pourquoi l'auroit-on appellé *Mazarin* sur le Pont-Neuf, au Palais & dans tous les lieux publics ? Pourquoi dans la derniere Assem-

(1) Le Duc de Beaufort avoit la Charge de Grand-Amiral.

blée du Parlement auroit-il sollicité ce qui lui reste d'amis en sa faveur, s'il n'étoit véritablement dans ses intérêts ?

On l'accuse de contribuer de tout son crédit à la ruine du Duc d'Espernon ; & que peut faire autre chose ce généreux Prince, à moins que de souffrir les injures chrétiennement, & de s'enfermer dans un cloître ? Ne faut-il pas avouer que jamais persécution ne fut pareille à celle que lui fit le Duc de Candale ; & son acharnement à deshonorer un parent si proche, ne mérite-t'il pas bien cette vengeance ?

Mais, à dire vrai, ce ne sont qu'intérêts particuliers ; & en tout cas, il se venge de ses ennemis, malgré la cour ; & par une espece de compensation, il sait abandonner ses amis pour lui plaire. Fontrailles & Matta, autrefois si passionnés pour ses intérêts, en ont fait l'expérience ; & le Comte de Fiesque, après avoir reçû le même traitement, devroit se reprocher toute sa vie l'inutile générosité qu'il eut pour lui.

Concluons donc que jamais personne n'a mieux suivi les intentions de la cour, & que la Reine auroit fort mauvaise grace de lui refuser le Gouvernement de Bretagne, si elle croyoit que les grands services qu'il a rendus, ne sont pas bien payés de l'Amirauté.

II. Après avoir justifié ce grand Duc, pour ce qui regarde la Cour, je le veux justifier auprès de la vraie Noblesse, & faire voir que rien n'est plus déraisonnable que le mépris qu'on en a fait depuis quelque temps.

Quand je parle de la vraie Noblesse, je n'entens pas ceux que le seul langage de ce Prince fait ses ennemis; gens nourris dans la molesse & dans l'oisiveté, à qui les ruelles ont donné des entretiens tout particuliers.

Monsieur de Beaufort fait gloire d'ignorer des termes trop délicats (1), & capables d'amollir les courages, comme d'affoiblir les esprits. Il ne sait ce que c'est de justesse, ni de discernement; il ne cherche ni la politesse aux repas, ni la propreté aux habits; mais il sait se faire aimer de ses voisins; & quand il a besoin d'amis, il trouve des cent Gentilshommes travestis en diables (2), qui ne manquent point de *brocher Bayard* (3). Voilà quelle est la maniere de vivre de ce grand Duc. Je voi bien que j'ai à satisfaire la Noblesse sur un autre point, & qu'il y a peu de Gentilshommes, qui parlant de l'affaire de Re-

(1) Voyez ci-après p. 11.
(2) En habit de chasse.
(3) Le Duc de Beaufort appelloit *brocher Bayard*, courir à toute bride après les chiens dans des Godets.

nard (1), ne parlent aussi du peu d'envie, qu'on a eu de satisfaire des gens de qualité si fort offensés. Avant que de venir au détail, je vous dirai que le bon Prince s'est repenti mille fois de cette action ; & pour vous montrer que je n'approuve pas l'affaire, ni la suite qu'elle a eûe, je l'accuse d'avoir eu trop d'emportement & de courage chez Renard, & trop de réflexion & de sagesse dans le procedé. Mais pour peu de bonté que vous ayez, Messieurs, vous excuserez un homme qui a pris seulement une chose pour l'autre ; qui fut vaillant, quand il falloit être sage, & qui fut sage, quand il falloit être vaillant : si bien que ce n'est qu'un peu de mécompte ; & vous auriez

(1) Renard étoit Valet de Chambre du Commandeur de Souvré. Il s'entendoit fort bien en tapisseries, & il en faisoit apporter chez lui des plus belles, & les vendoit aux personnes de qualité. Le Cardinal Mazarin en achetoit souvent, & il avoit quelquefois d'assez longues conversations avec lui sur ces sortes de choses. Il acheta une petite Place auprès des Thuilleries, & on y fit un Jardin extrêmement propre, qui étoit le rendez-vous ordinaire des personnes de la Cour lorsqu'elles sortoient des Thuilleries. Dans le temps que les *Frondeurs* ne vouloient pas laisser entrer le Roi dans Paris, les Courtisans ne laissoient pas d'aller aux Thuilleries, & de-là au Jardin de Renard, qui y avoit une entrée. Un jour que le Duc de Candale, le Marquis de Jarzay, Bouteville, Saint Mesgrin & quelques autres avoient fait partie d'y souper, les *Frondeurs* l'ayant su, dirent qu'il ne falloit pas souffrir cela, parce que si le peuple les voyoit souvent, il s'accoutumeroit insensiblement à voir le Roi. Le Duc de Beaufort partit là-dessus suivi de beaucoup de gens ; & les ayant trouvés à table, il chassa les violons, renversa les viandes, & fit tout le désordre dont il étoit capable.

trop de sévérité, si vous ne lui pardonniez cette mépriſe.

Et après tout, quand on voudroit prendre les choſes à la rigueur, contre qui ſe devoit battre Monſieur de Beaufort ? S'il ſe fut battu contre Monſieur de Candale, qui étoit le vrai procedé en cette affaire, au moindre déſavantage qu'il eût eu, toute la Cour s'en fût réjouie : la Reine étoit encore aigrie de la Guerre de Paris ; ſa réconciliation avec Monſieur le Cardinal Mazarin n'étoit pas encore bien faite ; preſque tous les gens du monde s'étoient offerts à Monſieur de Candale : Dieu ſait quelle joie, s'il eût reçu quelque bleſſure, ou rendu l'épée ! De ſe battre contre Bouteville, c'étoit une choſe preſque auſſi fâcheuſe ; il ne lui pouvoit arriver du déſordre, que Monſieur le Prince & tous ſes amis n'en euſſent pris un merveilleux avantage. De la façon qu'il avoit traité Jarzay, c'étoit une affaire ſans quartier ; & dans le vœu qu'il a fait d'obſerver le précepte naturel toute ſa vie, il n'avoit garde de ſe porter à cette humanité.

Il eſt certain qu'il ſe fût battu contre Moret ; mais celui-ci lui donna un rendez-vous trop éloigné des Chirurgiens, comme lui dit judicieuſement Monſieur de Beaufort ; & quant à ce que diſoit là-deſſus Monſieur de Palluau, qu'il devoit ſe contenter

de la Poudre de sympathie, cela est bon à des gens comme lui sans conscience; mais ce Prince est trop homme de bien pour se servir de remédes qui ne sont pas naturels; Madame de Vendôme lui prêchant toujours, qu'il vaut mieux mourir mille fois, que de chercher sa guérison dans la magie.

Voilà les raisons qu'il avoit de ne point tirer l'épée; chacun en aura les sentimens qu'il voudra : pour moi, je croirai toujours qu'un homme généreux ne sauroit apporter trop de précaution, pour empêcher que ses ennemis n'ayent avantage sur lui; ce qui pouvoit arriver à Monsieur de Beaufort, s'il se fût commis avec des personnes désespérées. Mais je veux qu'il ait été emporté de trop de chaleur; & que par l'impétuosité d'un grand cœur, dont il ne fut pas le maitre en cette occasion, il ait offensé mal-à-propos tant d'honnêtes gens: est-ce à dire qu'un outrage ne se puisse réparer que par la mort? Et lorsqu'un grand Prince a la bonté de revenir, ses civilités doivent-elles être mépriſées? Quels complimens n'a-t'on pas fait aux intéressés? Et quelles satisfactions ne leur a-t'on pas données, si vous en exceptez celle de se battre; satisfaction cruelle & sanglante, que toutes les Nations ont sujet de nous reprocher? Si ce généreux Prince avoit les sentimens aussi délicats pour les injures, que

ces Messieurs qui se plaignent, quels chagrins ne devoit-il pas ressentir, pour faire voir qu'il n'a rien oublié, qui pût gagner le cœur & l'amitié de la Noblesse ? Vous savez qu'aussi-tôt qu'il eut fait son accommodement, il commença à songer à la fortune des honnêtes gens, & résolut d'employer tout son crédit pour les autres, sans penser à ses propres intérêts. Aux uns, ce généreux Prince offrit la sûreté de sa protection ; aux autres, ce Prince libéral offrit tous les avantages qu'on pouvoit tirer de sa faveur ; il distribuoit les Charges, les Gouvernemens, & ne put jamais trouver une créature parmi ces gens abusés des espérances de la Cour : il n'y en eut point qui ne refusât ses bienfaits. Le dépit qu'il eut de voir ses libéralités mépriſées, le força de songer à ses affaires ; &, malgré le dessein qu'il avoit de ne rien prendre, il se vit réduit à cette fâcheuse nécessité de solliciter ses intérêts.

Voilà le premier déplaisir que le Duc de Beaufort reçut des Gentilshommes, & particuliérement de la Cour ; voilà les premieres marques de leur mépris, qui a passé en fort peu de temps jusqu'aux injures les plus sanglantes. Dans la Guerre de Paris, on ne parloit que de sa générosité & de sa valeur. Voyez quelle est l'injustice du siè-

cle ! On prétend le deshonorer aujourd'hui par les mêmes actions dont eſt venue ſa réputation.

Chacun ſait que tout le monde lui fit des complimens ſur la mort de Nerlieu ; & quand véritablement il ne l'eût pas tué, les plus modeſtes s'y fuſſent laiſſé perſuader auſſi bien que lui. Ce même monde, plein de complaiſance & d'agrément en ce temps-là, devenant de mauvaiſe humeur préſentement, lui veut ôter la gloire qu'il lui a donné ; &, par une recherche auſſi exacte qu'ingénieuſe, trouve, à ce qu'on dit, qu'il n'approcha de Nerlieu qu'après ſa mort.

Son combat contre Briole étoit allégué comme un combat extraordinaire, qui faiſoit trembler tous les Héros des Romans : aujourd'hui Briole lui arrache ſon épée, comme à un homme perdu, que l'emportement, ou quelque autre paſſion, avoit mis hors de lui-même.

Ces Meſſieurs ſe figurent-ils qu'il ſoit prêt de changer de créance auſſi légerement qu'ils ont fait, & qu'une perſonne qui s'eſt imaginée d'avoir tué Nerlieu, quand on lui en a fait des complimens, ſoit réſolue de n'en rien croire, lorſqu'il leur prend fantaiſie de ſe dédire. Non, non, Meſſieurs ; vous devez avoir plus de

fermeté, & jamais on ne lui reprochera une pareille inconſtance. Il pouvoit bien être qu'il ne l'avoit pas tué ; mais puiſque vous l'avez voulu, ſi à préſent vous tenez le contraire, cela n'empêchera pas qu'il n'ait tué Nerlieu.

Des actions particuliéres, on paſſe aux qualités de ſa perſonne. On le fait être groſſier ſans franchiſe ; artificieux ſans eſprit ; & par un mélange bizarre, il poſſéde ſouverainement, diſent-ils, les artifices de Monſieur de Vendôme & la ſimplicité de Madame ſa mere. Si vous les croyez, il promet à tout le monde, & ne tient jamais ſa parole ; il envoye trois Courriers, dont pas un ne monte à cheval, & ſe refuſe lui-même, de la part de la Reine, ce qu'il n'a pas demandé. Que voulez-vous de plus ? Il ſollicite publiquement pour un homme, & ſollicite en particulier contre lui. Je ne ſai ce que l'on ne dit point de ſon langage & de ſon eſprit. On lui fait écrire des Lettres ridicules à Monſieur de Bethune, où je m'aſſure qu'il ne penſa jamais. Les incidens des procès ſont pour lui des *accidens* de la vie ; quand on mange de la viande en Carême, il y veut mettre la *politique* : les chambres tendues de noir ſont *lubriques*, & les yeux les plus laſcifs ſont *lugubres*. Laval eſt mort d'une *conſuſion* à la tête, & le Chevalier de Chabot,

pour avoir été mal *timpané* (1). Il n'y a lâcheté qu'on ne lui faſſe faire, il n'y a ſottiſe qu'on ne lui faſſe dire ; & cependant il faut croire qu'il eſt ſincere & ſpirituel, & qu'il ne manque de bonne foi, ni d'intelligence.

Peut-on s'imaginer qu'une perſonne nourrie dans l'innocence des plaiſirs des champs, ſoit devenue capable de tant de fourbes ? Peut-on s'imaginer qu'un Prince de ſa naiſſance ignore l'uſage des termes les plus communs ? Pour moi, je vous avoue qu'au lieu de me figurer des choſes ſi étranges & ſi déſavantageuſes à Monſieur de Beaufort, j'admire toujours ſa généroſité ou ſa patience à pardonner ou ſouffrir les injures qu'on lui fait.

Si je ne craignois de paſſer ici pour déclamateur, je finirois ce chapitre de la Nobleſſe, en l'exhortant de vivre auſſi bien avec lui, qu'il eſt réſolu de bien vivre avec elle ; & m'adreſſant aux Gentilshommes, je leur dirois de ſa part : *Quittez, Meſſieurs, quittez cette haine malicieuſe & ce mépris affecté ; rentrez dans les mêmes ſentimens où vous étiez à la mort du feu Roi ; ſouve-*

(1) Le Duc de Beaufort ne ſavoit pas placer les mots, & parloit comme les payſans ; défaut qu'il tenoit de ſa mere, Françoiſe de Lorraine, fille unique du Duc de Mercœur, la plus groſſiére femme qu'il y eût en France, qui l'avoit élevé à la campagne, où il ne s'occupoit qu'à la chaſſe.

nez-vous de ce temps généreux, où tout le monde se jettoit en foule dans ses intérêts, où le Colonel des Suisses (1), *les Officiers de la Maison du Roi & les Gens de qualité renonçoient à la Cour & à leur fortune pour l'amour de lui. Si vous revenez, Messieurs, il est prêt de vous recevoir, & en état de faire pour vous les mêmes choses qu'il a faites. Si vous ne revenez pas, je vous déclare qu'il vous abandonne, & va tâcher de se rétablir dans l'affection des peuples qui l'ont quitté. Il vous a dû les commencemens de sa réputation, mais il vous doit la meilleure partie de son mépris, & se trouve assez déchargé de toute reconnoissance par les ressentimens où vous le poussez. Messieurs, il n'est pas besoin de* barguigner *davantage.*

III. Il est temps de venir à sa justification auprès des peuples; & comme il avoue lui-même qu'il leur doit son salut, sa fortune & son crédit, il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur ôter la mauvaise impression qu'ils ont prise, ou par son propre malheur, ou par la malice de ses ennemis.

Ce n'est pas, s'il vouloit s'exempter de reconnoissance, qu'il ne pût distinguer l'obligation; & quiconque voudroit examiner les choses avec la derniere rigueur, trouveroit, sans doute, que leur affection étoit plûtôt un effet nécessaire de son étoile,

(1) M. de la Chastre.

qu'un mouvement libre & obligeant de leurs esprits. Au nom seul de *Monsieur de Beaufort*, les peuples se sont trouvés émûs sans le connoître ; & par je ne sai quelle impulsion, tous les cœurs se sont portés à cette furieuse amitié. Il est certain qu'il est devenu leur Pole, sans les avoir servis, sans les avoir pratiqués, sans avoir rien fait qui pût attirer ni leur gratitude, ni leur amitié, ni leur estime. De cette sorte, ils ont fait pour lui ce qu'ils ne se pouvoient empêcher de faire ; &, à parler sainement, il est beaucoup plus obligé au bonheur de sa naissance, qu'à leurs bonnes volontés. Cependant, il avoue qu'il leur doit toutes choses, & ne prétend point, par une méconnoissance si exquise, payer de véritables obligations. Il ne proteste pas seulement qu'il sera toujours dans le dessein de servir des peuples qui l'ont servi ; il assûre qu'il aura pour eux toute sa vie des sentimens d'amitié particuliers, une parfaite ressemblance d'humeurs, un secret rapport de pensées, une conformité admirable de langage & de manieres qui doivent maintenir entr'eux une liaison éternelle.

Et toutefois, Messieurs de Paris veulent rompre injurieusement : d'une passion qui alloit jusqu'à la folie, on les voit passer à une haine qui va jusqu'à la fureur ; ce ne sont que reproches d'inconstance & de

perfidie. Et du moment qu'ils l'ont vû moins miſérable, ils l'ont traité comme un ingrat & un corrompu. Souffrez, Meſſieurs, que je vous parle ſans paſſion. Si j'ai dit quelque choſe en ſa faveur, ne croyez pas que je ſois gagné, ni prévenu, ni que je veuille m'attirer une animoſité générale, pour conſerver les bonnes graces d'un particulier. Je fais ici profeſſion d'une ſincérité toute entiére, & Dieu m'eſt témoin, ſi je ſuis d'autre mouvement que celui de la raiſon.

Trois choſes, ſi je ne me trompe, ont ruiné Monſieur de Beaufort dans votre eſprit; ſon accommodement avec Monſieur le Cardinal, l'Amirauté qu'il a priſe, & les ſollicitations qu'il a faites dans les derniéres Aſſemblées.

Pour ſon accommodement, à moins que de le traiter avec beaucoup d'injuſtice, vous ne le ſauriez trouver mauvais. S'il s'étoit accommodé ſans conſiderer vos intérêts, & n'avoir eu ſoin que des ſiens, vous auriez ſujet de vous plaindre; mais il eſt certain que le but de ſa réconciliation eſt de chercher des moyens plus ſûrs & plus faciles de perdre le Cardinal. Il a vû toutes les Provinces ſoûlevées ſans fruit; il a vû que la haine ouverte & déclarée ne ſervoit de rien; il a eu recours aux apparences de l'amitié; & comme il dit lui-mê-

me, il a fait dessein de le perdre par le cabinet.

Son esprit aussi capable d'intrigue que de guerre, & de dextérité que de hardiesse, lui fournira mille moyens adroits & ingénieux, sans parler de son étoile politique, qui le destine au Gouvernement de l'Etat, & le met au-dessus de toutes les finesses d'Italie.

Si quelque personne un peu trop délicate sur l'honneur, ne peut approuver que Monsieur de Beaufort conserve les sentimens de ruiner le Cardinal, après en avoir reçu des bienfaits si considérables, je lui répons qu'il n'a point traité avec lui comme son ami ; mais, au contraire, je me persuade qu'en prenant l'Amirauté, il lui a fait le tour du plus cruel ennemi qu'il eût au monde.

Eh quoi, Messieurs, ne pensez-vous pas que ce Prince l'a moins incommodé dans la Guerre de Paris, que dans la Paix? Et à votre avis, le combat de Vitry n'étoit-il pas plus indifférent à la Cour, que la négociation de l'Amirauté ?

Dans cette Guerre, il étoit toujours en état ou de s'enfuir, ou d'être battu, & jamais son courage & sa sûreté ne s'accordoient ensemble : on n'alloit à la campagne qu'avec frayeur ; on rentroit peu souvent dans Paris sans honte, & les succès

les

les plus heureux étoient de faire venir du pain sans combattre.

En ce temps-là, Monsieur de Beaufort réduit avec vous aux dernières nécessités, ne faisoit, pour dire le vrai, ni beaucoup de peur, ni beaucoup de mal aux troupes de Saint-Germain; mais aujourd'hui qu'il force la Cour, qu'il ôte quatre-vingt-mille livres de rente à la Reine même; vous appellez cela réconciliation & bonne amitié? Non, Messieurs, détrompez-vous, je vous prie, & croyez qu'il a exercé la plus fine de toutes les vengeances.

Si dans le compliment qu'il fallut faire au Cardinal, pour le remercier de cette affaire, il l'assûra d'avoir le même attachement à ses intérêts que Champfleury (1), il faut croire qu'il ajoûtoit la moquerie au premier outrage; & c'est violer le respect qu'on doit à sa qualité de Prince, de s'imaginer qu'il ait été capable de cette bassesse. Ceux qui sont dans le haut rang, peuvent bien se dire amis des Ministres, mais de descendre à l'attachement de Capitaine de leurs Gardes, cela ne s'est jamais fait; & pour vous ôter tous les soupçons que vous avez injustement pris, je vous demande si les défiances de Monsieur de Beaufort sont moindres qu'elles n'étoient aupara-

(1) Capitaine des Gardes du Cardinal Mazarin.

vant. Lorſqu'une perſonne de qualité le fait appeller, & qu'il renvoye ces Meſſieurs à Commeny, comme on renvoye des créanciers à un Intendant, ne faut-il pas dire que c'eſt un artifice de la Cour? Et n'a-t'on pas imprimé une Lettre qui témoigne aſſez le ſentiment qu'il a dans toutes les affaires qui ſe préſentent? Il cherche les précautions que lui donne la défiance : ſi l'on délibere au Palais-Royal, ſi l'on délibere à l'Hôtel de Montbazon, ils ont tous leur conſeil, & dans leur cabinet on réſout toutes les affaires d'importance.

J'avoue que le Duc de Beaufort a ſollicité pour le Cardinal; mais on ne me ſauroit dénier que c'étoit moins en ſa faveur que contre les Princes; & ſi vous lui donnez moyen de perdre le Cardinal par les Princes & les Princes par le Cardinal, il vous aura la derniere obligation. C'eſt le malheur de la ſituation où il eſt, plus que la malice de ſon naturel, qui lui fait craindre tout le monde, & n'aimer perſonne. La bonté qui ſe peut conſerver parmi des intérêts ſi délicats, lui reſte encore. Il n'envie point à Monſieur le Prince la conſtance qu'il témoigne au Bois de Vincennes; & comme il peut arriver tel déſordre qui feroit tort à ſa gloire, il ſouhaite qu'il finiſſe promptement ſes jours pour mettre ſa réputation à couvert.

Le tempérammentdu Prince de Conti eſt, à ſon avis, ſi foible & ſi délicat, que le moindre exercice, une chaſſe, une débauche, une petite agitation, ſeroit capable de le faire mourir, s'il étoit en liberté. Dans la dévotion où il eſt, il ne ſe peut laſſer de louer Dieu de la converſion du Duc de Longueville; & la joie qu'il a de lui voir dire ſon Breviaire, ne ſe ſauroit exprimer. Il eſt fâché que le Cardinal ſoit occupé au gouvernement d'un peuple tumultueux, comme celui de France; & pour exercer la délicateſſe de ſon eſprit, il lui ſouhaite quelque bon emploi dans l'Italie. Outre les ſentimens de bonté, qui le portent à déſirer la gloire de ces Meſſieurs, il faut avouer que le ſoin du bien public ne lui laiſſe point de repos; l'intérêt de l'Etat lui devient ſi précieux, qu'il ne le ſauroit ſouffrir entre les mains de perſonne, & la vie même lui ſemble inutile, s'il ne l'employe charitablement à nous gouverner.

Sans le flatter, Meſſieurs, il y a peu de choſe qu'on ne doive attendre de ſon zéle & de ſa capacité. Faut-il empêcher que l'autorité royale ne ſoit reconnue? Faut-il en même temps s'oppoſer à la liberté des Princes, & tirer le Duc d'Eſpernon de ſon Gouvernement? Faut-il exciter une ſédition pour le bien de l'Etat, faire tendre les

chaînes, armer les factieux ? Faut-il se trouver à toute sorte d'Assemblées au Palais, à l'Hôtel de Ville, à tous les Conseils ? Il n'y a fatigue ni danger qu'il refuse pour l'amour de vous. On peut attendre de lui ces grands services ; & le moindre soupçon qu'on auroit de sa fidélité, lui seroit infiniment sensible. Il est prêt de sacrifier son repos pour le vôtre.

Il me semble néanmoins qu'on doit avoir de la considération, & ne rien exiger qui soit au-dessus de ses forces. N'attendez pas qu'il aille imprudemment s'opposer à l'Archiduc : on sait bien que la Guerre de la campagne lui est inconnue ; & combattre avec des Troupes reglées, est pour ce Héros une chose nouvelle. C'est à faire aux Gassions & aux personnes peu considérables par leur naissance de passer leur vie comme des Cravates ; c'est-à-dire, à des gens désespérés, de commettre la fortune d'un Etat au hazard d'une Bataille. Pour lui, que sa condition & sa naissance rendent incapable de bassesse & de folie, il tiendra glorieusement sa place dans les Conseils, & employera tout son temps à former un avis qui puisse être dans la bouche de tout le monde, après être sorti de la sienne.

DE L'USAGE DE LA VIE (1).

CHAPITRE PREMIER.

Que l'Homme doit s'appliquer à la recherche de sa félicité, puisqu'il est en son pouvoir d'augmenter ses plaisirs, & de diminuer ses miseres.

APRE's avoir long-temps médité sur la condition des hommes, je n'ai trouvé que deux choses qui méritassent raisonnablement les soins du sage : la premiere est *l'étude de la Vertu*, qui fait l'honnête-homme ; & la seconde, l'*usage de la Vie*, qui le rend content, s'il peut le devenir ; ou moins malheureux, s'il ne peut absolument se délivrer des souffrances.

Il est vrai que c'est une folie de chercher le souverain bien ici-bas. Toutes les idées qu'en ont donné les anciens Philosophes n'étoient que des images confuses de celui qui peut remplir la vaste capacité de nos desirs ; & l'incertitude de leurs sen-

(1) Cette Piéce a été écrite en 1568.

timens qui varioient si souvent sur cette matiere, fait bien voir combien étoit douteuse cette félicité, qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faste & d'ostentation.

En effet, le mouvement perpétuel des choses du monde, les révolutions continuelles de notre esprit, & l'inconstance de nos passions, ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme, pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de notre vie : & quand je considere l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la foiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, alors je renonce aux vaines poursuites de ce faux bonheur; & peu s'en faut que je n'entre dans une nonchalance générale de toutes choses. Car, quelle douceur y a-t-il au monde qui ne soit mêlée d'amertume ? Nos sens ne sont-ils pas souvent troublés dans leurs fonctions par le désordre de nos organes; & notre esprit n'a-t-il pas ses inégalités, causées par le déréglement des sens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, souvent même quelque chose de moins que cela, nous change, & change toutes choses à notre égard. Et quand il ne se feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environne, dans la plus heureuse situation où puisse être notre ame, & avec la meil-

leure conſtitution que puiſſe avoir notre corps, il eſt conſtant que nous ſommes incapables de goûter une pure & véritable douceur.

Ni l'entretien d'un honnête-homme qui fait ma plus agréable ſatisfaction, ni les délices des repas, ni les charmes de la muſique qui font mes plus ſenſibles voluptés, ne m'ont jamais fait goûter les plaiſirs que mon imagination m'en promettoit; & je puis dire avec vérité, que parmi les plus grandes libertés de mes ſens, j'ai goûté le bien dont je jouiſſois avec ſi peu d'attachement, que d'ordinaire j'y méditois mes affaires les plus ſérieuſes.

Le divertiſſement de la Comédie, où l'on voit courir tant de monde, a-t-il fait ſentir de véritables délices à ſes partiſans les plus déclarés? Pour moi, je n'en ai pû voir une infinité qu'avec ennui; & les plus belles qui ſembloient ravir tout le peuple, n'ont point eu d'autre pouvoir ſur mon eſprit, que de me faire ſoupirer pour les maux de quelque Héroïne qui ne ſouffroit plus; ce qui m'affligeoit: ou pour ceux de quelque Héros imaginaire, dont les fauſſes douleurs m'arrachoient de véritables larmes; ce qui me rempliſſoit d'indignation contre moi-même.

Ni la beauté de nos Tuilleries qui enchantent tous les yeux; ni la magnificence

du Cours, paré de l'éclatant embarras des plus superbes équipages ; ni les plus brillantes assemblées des plus belles personnes ; ni les spectacles, ni les ballets, ni l'art, ni le luxe, ni les richesses, ne sauroient donner un plein contentement à aucun homme du monde.

Ceux qui ne voyent que rarement les Spectacles, en sont interdits, & ne sauroient diriger le fracas de ces grands divertissemens : ceux qui y vont souvent, y sont insensibles ; & tous ensemble, par ravissement ou par stupidité, n'en goûtent point paisiblement les charmes. Ceux qui dans l'abondance de toutes choses flattent leurs sens de ce qu'il y a de plus exquis, ne donnent-ils pas des marques de leur chagrin jusques dans leurs délices, se plaignant que la multitude des plaisirs les leur rend odieux ?

Mais si quelqu'un a jamais dû être heureux, on m'avouera que c'étoit ce grand Prince qui eut la Sagesse en partage (1). Sans s'embarrasser l'esprit de chimères, il se porta à la recherche des solides biens ; sa puissance lui en fit bientôt avoir la possession. Tout lui réussissoit au gré de ses vœux ; & la jouissance suivoit toujours de près ses desirs : cependant il déclare qu'il trouva tant de vanité dans les plaisirs, qu'il

(1) Salomon.

eut

eut peine à s'empêcher de haïr la vie, & d'avoir horreur de ſa durée. Il n'y a donc point ici-bas de félicité parfaite pour les hommes ; & ils doivent plûtôt ſonger à s'y défendre des maux qui les preſſent, qu'à ſoupirer après un bonheur qui n'eſt point à leur portée.

Mais, encore qu'il ſoit vrai que nous ne pouvons trouver en cette vie la béatitude imaginaire que nous y cherchons, il ne faut pas ſouhaiter la mort pour cela, ni nous abandonner comme par déſeſpoir à nos miſeres : (car c'eſt là notre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne ſaurions atteindre, & de mépriſer ceux qui ſont ſous nos mains). Nos plaiſirs ſont courts, il eſt vrai ; ils ne ſont pas même exemts d'amertume, mais ce ſont toujours des plaiſirs : ils valent beaucoup mieux que nos miſeres ; & c'eſt un des plus grands uſages de la vie, que de les ménager avec adreſſe.

Comme nous devons être capables de ſupporter le mal, nous devons auſſi ſavoir jouir du bien. Il faut pouvoir également aſſoupir nos ſentimens pour la douleur, & réveiller nos appétits pour le plaiſir ; car la tempérance eſt éloignée de tout excès : elle n'eſt pas moins ennemie des jeûnes outrés que des débauches exceſſives ; & celui qui ſe laiſſeroit mourir de faim, cho-

queroit autant ſes loix, que celui qui s'étoufferoit à force de manger.

Inſenſés que nous ſommes, nous nous plaignons à toute heure des rigueurs que nous ſouffrons en naiſſant, des inquiétudes de notre vie, & des douleurs de notre mort : cependant nous ajoutons tous les jours de nouveaux maux à ces miſeres ; & il ſemble que nous ne ſoyons ingénieux que pour nous rendre plus miſérables.

Cette conduite eſt bien éloignée de celle du grand Sage dont nous venons de parler : il fit comme un eſſai de toutes les choſes du monde pour leſquelles nous avons de plus violens deſirs, & il en reconnut bientôt la vanité ; mais il ne ſe laiſſa pas aller pour cela à un dégoût général de toutes les choſes qu'il avoit recherchées ; &, demeurant toujours dans la même aſſiette, il jouiſſoit paiſiblement des plaiſirs.

Mais revenons à notre ſujet, & voyons comment nous devons ménager les biens & les maux pour l'uſage de la vie.

CHAPITRE II.

De l'Exiſtence de Dieu.

LOrſque je fais une exacte réfléxion ſur toute ma vie, je reconnois que j'ai eu des chagrins & des ſatisfactions, ſelon les ſentimens que j'ai voulu prendre. Mes penſées ont fait mes plaiſirs comme ma joie; & j'ai toujours trouvé en moi-même la ſource de mes miſeres & de mon bonheur.

Je ne diſſimulerai point que la perſuaſion de la Divinité, & l'incertitude de notre condition après la mort, ont troublé pluſieurs fois ma tranquillité. Dans ces momens d'agitation & de trouble, je conſidérois que toutes nos veilles, notre ſavoir, nos emplois, nos commodités & nos honneurs, doivent prendre fin à la mort; & qu'aucune de ces choſes n'étant éternelle, il falloit rechercher ailleurs quelque reſſource. Mais je permettois ſouvent à mon eſprit de penſer licentieuſement ſur ces matieres; &, ne reſpectant pas aſſez la premiere vérité, je n'avois que des doutes & des difficultés ſur l'immortalité de l'Ame.

Comme je me reposois toujours en cela sur les raisons d'autrui, je n'en pouvois jamais avoir de connoissances certaines, & la confusion des sentimens de nos Auteurs me donnoit des peines insupportables. Jamais mon esprit & ma conscience n'étoient d'accord. J'étois contraint de souffrir la violence de ces deux parties, qui combattoient sans cesse en moi-même; & rien n'égaloit mon inquiétude, que la difficulté de résoudre la question qui en faisoit le sujet.

Enfin, rebuté de tant de secours étrangers, je me résolus à m'abandonner à mes propres recherches; comme ces malades qui se voyant abusés par les Médecins, entreprennent de se guérir eux-mêmes. Ce fut là que je rompis tout commerce avec les livres où je n'avois trouvé que difficultés & incertitudes: ce fut là que je résolus de rentrer en moi-même pour consulter mes propres sentimens sur la structure de l'Univers, & sur l'ordre admirable qui régne en toutes choses.

Lorsque je considérois les Cieux, la grandeur de ces voûtes merveilleuses me remplissoit d'étonnement, & de je ne sai quel respect. La beauté des étoiles, le silence & la solitude de la nuit m'imprimoient une secrette horreur qui me disposoit insensiblement à la Religion.

Seroit-il possible, me disois-je à moi-même, que le mouvement des Cieux, si juste & si réglé, n'eût pas une intelligence pour principe ? Si ces globes merveilleux connoissent & réglent eux-mêmes leurs cours, ne sont-ce pas des Dieux qui gouvernent ce Monde comme il leur plaît ? Et, s'ils souffrent la violence de quelque pouvoir supérieur, qui peut commander à ces épouvantables machines, qu'une souveraine Puissance ? Qui peut mouvoir ces grands corps, qu'une force insurmontable ? Qui peut accorder leurs divers mouvemens, qu'une sagesse infinie ? Ce Soleil, continuois-je, qui éclaire tous les hommes avec tant d'égalité, pourroit-il nous donner sa lumiere au hazard ? Et cette justesse que nous y marquons, pourroit-elle venir d'ailleurs que d'une éternelle Intelligence ?

Ensuite de ces méditations, je considérois le combat perpétuel des Elémens ; & je ne pouvois assez admirer cette heureuse guerre qui entretient le monde par tant d'admirables agitations.

Mais, sur-tout, je faisois céder ma raison, & employer tout mon esprit au prodige du flux & reflux de la mer. La vaste étendue des eaux m'épouvantoit : mais, quand je venois à considérer que les vagues les plus furieuses se brisoient contre

de petits cailloux, & ne les avoient pas plûtôt rencontrés, que, malgré toute leur impétuosité, elles étoient contraintes de retourner avec violence sur elles-mêmes; c'étoit là que je me récriois, transporté d'admiration, & saisi d'étonnement:

La Mer voit son onde arrêtée,
Malgré ses plus puissans efforts;
Elle roulle dessus ses bords
Le sable par lequel on la voit limitée.
Au lieu d'appaiser sa fureur,
Neptune sent avec horreur
Les propres traits de son injure:
Il quitte ses petits cailloux;
Et tournant sur soi son courroux,
Toujours gronde, & toujours murmure.

Enfin, quand j'avois long-temps considéré ces objets, je prenois plaisir à descendre en moi-même, pour y observer la structure du corps humain, & reconnoître tous les ressorts qui font mouvoir cette machine admirable. Je méditois sur l'assortiment de tant de parties diverses, & toutes nécessaires à la conservation de nos corps. Tant d'os, de nerfs, de muscles, de sang, & d'esprits: je considérois l'économie merveilleuse de toutes ces piéces, & m'écriois avec admiration: Pauvre homme, qui ne connois ces choses que par le moyen de

tes ſens, pourrois-tu bien te dire l'Auteur d'un ſi excellent ouvrage, toi qui ne le connois qu'après l'avoir fait? Encore faut-il expoſer toutes ces parties devant tes yeux, pour t'en donner quelque connoiſſance. Il a fallu que l'expérience de pluſieurs ſiécles t'ait fait comprendre de quelle maniere tu vis, tu digéres, tu remues; & malgré tes plus exactes obſervations, tu ne le connois encore que d'une maniere très-imparfaite.

D'autre part, jettant la vûe ſur le reſte des créatures, j'examinois avec étonnement les différentes figures des Animaux; les écailles de nos Poiſſons, le ramage de nos Oiſeaux, les fourrures des autres bêtes: & toutes ces choſes qui, regardées ſans attention, ne repréſentent rien de diſtinct à l'eſprit, me découvroient ſenſiblement les plus grandes merveilles de la Nature. Car, appellez *Deſtin*, *Nature*, *Intelligence*, ou *Divinité*, ce qui fait & gouverne tout ici-bas, n'eſt-ce pas toujours une ſouveraine Puiſſance? N'eſt-ce pas toujours une Sageſſe infinie?

Alors je demeurois confus de l'ignorance où j'avois été, & je ne pouvois aſſez m'étonner, ni de la malice des impies, ni de l'aveuglement des incrédules: car il faut qu'un homme s'oublie entiérement ſoi-même, & perde la connoiſſance de

toutes choſes, avant que de perdre celle de ſon Créateur.

Quelque part que nous jettions les yeux, nous appercevons le caractére de la Divinité; & quiconque étudiera ſainement la Nature, y trouvera des marques ſenſibles de la puiſſance dont elle dépend.

Mais nous avons certains eſprits lâches, toujours portés à l'imitation des autres, qui, ſans s'être examinés eux-mêmes, ni avoir médité ſur ces choſes, donnent dans l'impiété, ſeulement pour ſe déclarer partiſans de quelque fameux libertin.

Il eſt même certains eſprits qui, par une force d'ame extravagante, ne veulent en rien dépendre de leur Créateur, & s'imaginent que l'obéiſſance qu'ils auroient pour cette Majeſté infinie, choqueroit la liberté de leurs ſentimens.

Ce n'eſt pas qu'on ne voye les plus honnêtes gens du monde, & les plus ſavans, tomber dans quelque ſorte d'incrédulité ou d'incertitude. Ceux-ci ne ſe contentent pas de découvrir une intelligence éternelle par l'ordre de l'Univers: leur curioſité les pouſſe à rechercher ce que ce peut être; &, après avoir étonné leur entendement de ſes qualités infinies que l'eſprit de l'homme ne ſauroit comprendre, ils demeurent ſouvent incrédules malgré qu'ils en ayent, & ne ſauroient accorder les ſentimens de

leur esprit avec ceux de leur conscience.

Or, comme il faut se moquer des sots, & abhorrer les méchans, je croi qu'on doit avoir compassion des derniers, & les plaindre seulement de ce qu'ils sont misérables.

Quelques-uns se gênent à se persuader ce qu'ils ne sauroient comprendre. Les autres attaquent le Ciel par une malice épouvantable, & blasphêment contre un Dieu dont ils n'ignorent pas le pouvoir. Aussi sont-ils toujours dans le trouble & le désespoir; & après avoir été agités par la rage de l'impiété, ils se trouvent déchirés par les remords de leur conscience; sur tout quand la lumiére les abandonne, & que la compagnie qui les assûroit, les laisse dans l'effroi de la solitude. Il n'y a passion fâcheuse dont ils ne ressentent les mouvemens. La crainte, le trouble, l'inquiétude & la fureur les travaillent tour à tour. Il vaudroit mieux pour leur repos, qu'ils ne rentrassent jamais en eux-mêmes, que d'avoir un moment de commerce avec leur conscience : car rien n'est égal au tourment de l'impie.

S'il a poussé quelque blasphême,
On le voit bien-tôt soupirer :
L'esprit qui ne peut s'assûrer,
Voudroit s'arracher à soi-même.
Il suit & le jour & la nuit :

Il craint seul, il hait qui le suit :
Il se trouble & s'agite avec impatience,
Pour fuir la vérité qui lui sert de flambeau :
Mais il ne peut quitter sa conscience,
Qui lui sert à la fois de juge & de bourreau.

Les incrédules, pour n'être pas si criminels, ne sont pas moins misérables. Ils cherchent avec peine une chose qu'ils ne trouvent point, & accusent, à toute heure, la Nature d'être cruelle seulement à l'égard des hommes.

De-là sont venues les plaintes de ce grand homme, qui portoit envie à l'avantage qu'avoient les animaux de vivre dans une commode ignorance de toutes choses, sans s'inquiéter de la recherche d'aucune vérité. De là vient encore le chagrin de ces gens qui ne sauroient penser sans envie à ceux des autres pays, ni voir aucune bête dans la douceur du repos, sans envier la tranquillité que lui donne la nature.

Il est donc vrai que la créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs ; & que le sentiment qu'on en a, ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le bonheur, ni sans consolation dans la misére.

Un esprit bien fait ne goûte pas seulement des douceurs dans la jouissance du

Bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier son bienfaiteur ; & chaque réflexion qu'il fait sur cela, lui est un sujet de contentement.

C'est à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions : il n'y a point de si grandes amertumes qui ne s'adoucissent, par une parfaite résignation à la Providence.

Que chacun juge donc combien nous importe la Religion, combien il nous importe de connoître Dieu & de nous soûmettre à ses volontés, tant par la considération du devoir, que par l'intérêt de notre repos.

CHAPITRE III.

Qu'il faut diminuer la violence de ses desirs, par la considération de la véritable valeur des choses que l'on desire.

JE ne trouve rien de plus utile & de plus important à quiconque veut goûter quelque douceur dans la vie, que de rompre ses plus grands attachemens, & de réduire la violence de ses desirs aux simples mouvemens qu'on nomme Souhaits.

Cependant, comme il n'y a point d'homme qui n'ait quelque inclination particu-

liére & quelque passion favorite, ce n'est pas une chose aisée que de parvenir à l'indifférence ; mais on peut au moins affoiblir ses chaînes ; & il n'y a point de liens si forts que la raison & l'expérience ne puissent rompre avec le temps.

En effet, comme les objets les plus doux ont leur amertume, il n'y a point de doute que le cœur ne perde beaucoup de la violence de ses desirs, par quelque dégoût. Alors l'homme s'éleve insensiblement au-dessus du monde. Les plaisirs qu'il avoit coutume de rechercher avec tant d'empressement, lui paroissent insipides. Il voit alors combien il importe de connoître le juste prix de la gloire, quelle peine ou quelle satisfaction on trouve dans la science, afin de ne rien attendre d'où l'on ait à se repentir, & ne rien espérer dont on ne puisse jouir.

Avec ces vûes, y a-t'il quelqu'un du changement de qui on doive désespérer ? Celui qui n'eut jamais en partage que les soumissions & l'obéissance, n'élevera-t'il pas ses desirs à la gloire du commandement ? Les nécessiteux n'établiront-ils pas leur félicité dans l'abondance, pressés qu'ils seront de la misere qui les travaille ? Un infâme qui souffre les remords de sa lâcheté & les syndéreses d'une mauvaise vie, ne tiendra-t'il pas heureux celui qui se verra

dans l'eſtime des honnêtes gens? Ceux qui ſeront embarraſſés dans la foule, ne ſouhaiteront-ils pas le repos des Solitaires?

La pompe & la cour nous ennuyent: les bois & les champs nous deviennent inſupportables. Mais quiconque n'a pas reſſenti les ennuis, ne ſauroit preſque ſe perſuader de ſi étranges effets.

Nous pouvons enfin nous dégoûter de nos conditions, mais non pas de celles que nous n'avons point éprouvées. Voici donc l'adreſſe dont on ſe peut ſervir en cette occaſion, pour reconnoître la vanité de toutes choſes.

Quoiqu'on ne poſſéde pas ſeul tous les biens, tout le mérite & toutes les belles qualités, on peut pratiquer ceux qui les ont acquiſes, ou par leur fortune, ou par leur vertu, & découvrir les chagrins dont ils ſont dévorés. Nous les verrons alors preſſés de nos mêmes maladies, ſujets comme nous à tous les maux dont la nature nous afflige. Nous verrons un Savant ne pouvoir ſe défendre de ſon caprice & de ſa ſottiſe: un Héros foible, plein de défauts, auſſi homme que ceux au-deſſus deſquels il eſt élevé; & les plus grands originaux de l'Europe ſujets à des foibleſſes particulieres, comme les moindres copies.

Nous verrons enfin qu'il eſt impoſſible de renoncer à la nature & de s'élever au-

dessus de la condition où Dieu nous a mis : car il est de grands hommes, à la vérité, si on les compare les uns aux autres ; mais ils sont toujours en eux-mêmes foibles, inégaux & défectueux par quelque endroit.

La pompe & la splendeur ne contente pas tous ceux qu'elle environne. L'excès des délices nous dégoûte plus souvent qu'il ne nous satisfait ; & tous les avantages de la nature & de la fortune, réunis ensemble, ne sauroient former une pleine & entiere félicité.

Cette considération temperera la violence de nos desirs, & rompra peut-être cet attachement que nous avons aux objets les plus aimables & les plus sensibles ; & alors nous chercherons nos contentemens sans inquiétude, nous en jouirons sans empressement, & nous les perdrons sans regret.

CHAPITRE IV.

De la Réputation.

IL n'y a point de passion qui fasse plus de misérables que celle que presque tous les hommes ont pour l'estime universelle : car, à la réserve de quelques ames vérita-

blement fortes, qui n'agiſſent que pour la ſatisfaction de leur conſcience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les hommes font, pour l'éclat, ce qui ſe devroit faire pour la vertu, & ſe laiſſent enchanter de l'ombre & de l'apparence d'une choſe, dont le véritable corps ne les touche ſeulement pas.

Ils veulent que toutes leurs actions ſoient eſtimées vertueuſes, & non pas qu'elles le ſoient. Ils ne ſouhaitent que l'applaudiſſement du peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il eſt preſque impoſſible de reconnoître la vérité; & ſans conſidérer le ſentiment des ſages, ils s'imaginent que toutes choſes ſe doivent décider par le nombre, & que l'opinion des Savans, qu'ils appellent des gens bizarres, ne ſauroit obſcurcir leur renommée.

Les plus adroits font paroître, en ce point, aſſez de fineſſe dans leur conduite: car s'étant ſatisfaits eux-mêmes, & ayant contenté les honnêtes gens par quelque qualité eſſentielle, ils s'accommodent groſſiérement à l'humeur du peuple, & gagnent le vulgaire par la mine & par l'apparence.

Ils font des ſottiſes volontaires pour agréer à de véritables ſots. Ils paroiſſent ſans eſprit avec les ſtupides, ſubtils avec les perſonnes ingénieuſes, généreux avec

les hommes d'honneur ; & se tournent enfin à toutes sortes de caractéres avec tant de souplesse, qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres.

Mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens, & que nous nous opposons au dessein de la nature qui nous a plus fait pour nous que pour les autres, je ne vois pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent. Au contraire, j'ai connu mille fois par expérience que ces hommes si avides de réputation, la perdent presque toujours par le déreglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent ; & que rien ne les détourne tant de leur but, que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver.

En effet, qui est-ce qui a jamais eu assez de mérite & de bonheur pour acquérir une estime vraiment générale ? Qui est-ce qui a jamais été assez puissant pour interdire la médisance à tous ses ennemis ? Et qui est-ce qui a pû jusques ici fermer la bouche à l'envie ?

Je puis assûrer que j'ai connu des personnes si agréables & si vertueuses, qu'on ne pouvoit les entretenir sans admiration & sans amour. Elles faisoient des partisans de leurs propres ennemis ; & il falloit être farouche jusqu'à l'excès pour résister aux charmes

charmes de leur conversation, ou ne se laisser pas gagner à la bonté de leur naturel.

J'ai vû pourtant quelques démons envieux opposer leur malice à une si haute vertu ; & selon qu'ils avoient ou d'adresse ou de puissance, arrêter le cours d'une estime si juste & si bien établie.

Or, puisqu'il est impossible d'attrapper ce fantôme, après lequel je vois courir tout le monde, quelle folie de travailler à l'acquérir avec tant de soins, & par des travaux si mal récompensés !

D'ailleurs, un sot qui desire cette estime avec passion, ne la méritant pas, ne la sauroit long-temps posséder. Un honnête homme, au contraire, fait bien-tôt réflexion sur la foiblesse & la fragilité de ce petit bien ; & connoissant ses misères au travers des applaudissemens qu'on donne à son bonheur, il ressent des chagrins & des inquiétudes, lorsqu'on se récrie sur ses avantages & sur sa félicité. *Veræ gloriæ cupidi nulla ratione quiescere possunt cùm non inveniant unde possint aliquatenus gloriari.*

En effet, n'a-t'on pas vû un Vespasien, parmi les magnificences & les splendeurs, s'ennuyer de la longueur du triomphe, & connoissant la vanité de la gloire dont on le flattoit, paroître triste & chagrin jusques

dans les Fêtes qu'on célébroit pour remercier les Dieux de sa fortune & de son bonheur ? N'avons-nous pas vû ce grand & redoutable Roi de Suéde (1) mépriser les acclamations des peuples, & rejetter les Panégyriques des Orateurs ? Le Duc de Candale, que nous venons de perdre (2), regretté de tous les honnêtes gens, n'avoit-il pas autant d'aversion pour cette sorte d'estime, que nos Courtisans ont d'ardeur pour elle ?

Il est donc constamment vrai qu'il est impossible de l'acquérir ; & que quand même nous l'aurions acquise, la possession nous en seroit absolument inutile ; que dépendant moins de nous que de la fortune, elle se trouve sujette à ses inconstances : c'est un bruit qui ne frappe que l'oreille, & qui ne sauroit toucher sensiblement une belle ame.

Si nous voulons donc travailler à notre bonheur, tâchons de contenter l'esprit des sages, qui sont, à la vérité, en petit nombre, mais de qui nous pouvons recevoir de véritables approbations.

Hatillius ne vouloit pas qu'un sage hazardât sa vie pour le repos des fous. Mais devant nos services, & nous devant nous-mêmes à l'utilité de notre païs & au bien

(1) Gustave Adolphe.
(2) Il mourut en 1658. | Voyez la VIE *de M. de Saint Evremond*, sur cette année là.

de nos amis, nous devrions toujours faire des actions dignes de la renommée publique, & mépriſer cette même renommée, après les avoir faites.

Je ne voudrois pas conſeiller toutefois un déſintéreſſement qui allât juſqu'à ne faire trouver aucune ſatisfaction dans l'eſtime qu'on mérite : mais comme les cenſures ſuivent de près les approbations, épargnons-nous l'aigreur de la critique, en nous défendant des fauſſes louanges qui nous la rendent plus ſenſible ; tirons avantage de la bonne réputation, ne ſoyons pas ſi farouches que de nous interdire toute ſorte de complaiſance touchant notre mérite ; & ſi le public a de nous des ſentimens injuſtes, appellons-en de cette opinion au jugement des ſages, & nous retirons ainſi en nous-mêmes, pour nous conſoler par le témoignage de notre conſcience.

CHAPITRE V.

Des Ennuis & des Déplaiſirs.

C'Eſt un des grands ſecrets de la vie que de ſavoir adoucir nos ennuis ; & ſi nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les attein-

tes. Sans cela, il faut nous résoudre à être souvent misérables : car étant en butte à une infinité de malheurs, il ne se passe presque aucun jour où nous ne ressentions quelque nouvelle infortune. Or, je ne sache point de plus puissant remède à cela que la prévoyance; & quiconque aura fait une exacte réflexion sur les traverses de la vie, se trouvera au moins consolable dans ses disgraces : car comme on oppose toujours une vigoureuse défense à une attaque préméditée, l'ame qui se prépare à la résistance par la considération du péril, en est bien moins ébranlée.

Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pût être surpris par aucune disgrace.

Qu'un heureux Courtisan possède la faveur de son Roi, & jouisse tant qu'il lui plaira des délices de son bonheur; mais que l'exemple de tant de chûtes le porte à se défier de la fermeté de son assiette; que pour être au haut de la roue, il ne leve pas toujours les yeux, mais qu'il les abbaisse quelquefois; qu'il regarde le lieu duquel il a commencé à s'élever, & qu'il considére le premier dégré de sa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Qu'un Général d'Armée ne s'assûre pas

toujours du commandement, & ne s'enfle pas de la gloire qu'il a acquise autant par l'assistance de ses troupes, que par sa propre valeur. Un seul jour peut décider de sa fortune : mais aussi, qu'après la perte d'une bataille, celui qui se trouvoit auparavant environné de tant de personnes, ne s'imagine pas s'être perdu avec elles. Il faut qu'il se possède, qu'il se retrouve, & qu'il puisse encore jouir de lui-même.

Qu'un Prince ne se fie qu'avec raison à son Empire, & que l'obéissance de tant de monde ne flatte pas témérairement son amour-propre. En vingt-quatre heures on a vû des Rois dans le trône, & à la suite d'un chariot. En peu de jours on a vû le même Prince triompher, & être mené en triomphe. La révolte des peuples, ou la perte d'une bataille lui peut ravir sa Couronne, & mettre son Sceptre en une main étrangere.

Il faut que j'en fasse un aveu public. J'honore les Romains, & je croi qu'ils sont quelque chose de plus que des hommes. Je ne puis considerer sans émotion les Brutus & les Cassius, connoissant la fragilité des grandeurs humaines, disposer de leur sang sur le point de la bataille, & dans l'incertitude de l'évenement, s'embrasser comme pour la derniere fois. Je m'imagine que je les vois se faisant leurs derniers

adieux avec de si beaux sentimens d'affection & de courage.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, se persuade qu'on ne peut s'y jetter sans aveuglement. Mais comme c'est le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choses qu'il ne connoit pas, & d'y renoncer aussi-tôt qu'il les a connues; il n'appartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de soûtenir avec une même égalité d'esprit les faveurs & les disgraces de la fortune.

Mais nous ne devons pas seulement nous préparer contre la perte des prospérités de la vie, il est bien d'autres épreuves de notre constance. La mort de nos amis & la nôtre même nous touche bien plus sensiblement. Aussi doit-on l'attendre avec bien plus de préparation, qu'une simple privation de toutes les choses étrangéres, qui doivent être indifférentes aux personnes sages.

Tous les jours je regarde combien de choses me sont cheres; & les considérant ensuite comme mortelles & périssables, je me prépare à en souffrir la perte sans lâcheté.

Quand le Soleil commence à luire, je ne m'attens point à voir le soir. Le jour

& le moment auquel je mourrai, ne reſſemblera-t-il pas à celui que je paſſe aujourd'hui ? On entendra également le bruit, on jouira de la lumiere, on vivra de la même ſorte. Or, puiſque nous devons tous mourir, & que nous ſommes dans une ſi grande incertitude du temps de la mort, préparons-nous, dès ce jour, à nous quitter les uns les autres.

Il ne ſe paſſe aucune heure où il n'y ait quelqu'un qui perde un ami. Je puis donc auſſi perdre, à tous momens, le mien ; &, dans quelque temps que ce ſoit, les circonſtances de ſa mort n'augmenteront point mon deuil ni mon affliction. Peut-être qu'il répandra ſon ſang ſur un échaffaud ; peut-être qu'un embraſement le réduira en cendres, ou qu'il ſera englouti dans les flots. Mais ne croyez pas que le genre de ſa mort redoublât ma triſteſſe, & que je ne me plaigniſſe de rien tant à ſa mort, que de ſa perte : c'eſt à lui ſeulement que je trouverois à dire ; & il ne m'importeroit guéres que ce fût l'eau, le fer, ou la flamme qui me l'eût ravi.

Ce n'eſt pas que je prétendiſſe que nous devinſſions barbares pour nous exercer à la conſtance, & que la nature ou l'amitié ne pûſſent tirer de nous des larmes très-légitimes. Je ſoutiens, au contraire, que

ce seroit être inhumain que de les refuser en certaines occasions.

On soupire & on pleure avec justice dans le trouble des premiers mouvemens : mais une ame forte doit entrer en elle-même aussi-tôt, & se remettre dans l'assiette dont le désordre de la passion l'a tirée : car un homme raisonnable peut-il considérer l'inutilité de ses pleurs & la vanité de ses regrets, sans rougir d'une longue & violente affliction ?

Que si nous pouvions réparer les mauvais succès, je serois d'avis que nous employassions toutes sortes de remédes : mais dans un accident sans ressource, que sert-il de s'affliger sottement & de répandre des larmes, cheres à ceux qui les versent, & inutiles à ceux pour qui elles sont versées.

*Oui, R**, tous ces cris sont des soins superflus,*
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées ;
Un homme enséveli ne considére plus
Nos yeux ni nos pensées.

D'ailleurs, les personnes les plus sensibles perdent enfin leur tendresse ; & l'ame qui s'est d'abord excessivement affligée, s'épargne bien-tôt cette violence, & n'est pas long-temps à épuiser ses regrets.

Nos plaintes s'en vont avec les années ;

& comme l'objet s'éloigne de notre imagination, le déplaisir s'éloigne aussi insensiblement de notre esprit.

Que si nous étions sages, ne devrions-nous pas donner à la raison les sentimens que la foiblesse est contrainte de donner à la longueur des années ?

Un pere mort depuis peu d'heures, est aussi mort que nos bisayeux; & ce qui n'est plus pour nous, ne doit plus nous toucher.

Votre pere est enseveli,
Et dans les noirs flots de l'Oubli,
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sait rien de votre ennui ;
Ne fût-il mort que d'aujourd'hui,
Puisqu'il n'est plus qu'os & que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre,
Et vous touche aussi peu que lui (1).

Cette seule raison est capable d'adoucir nos amertumes, & d'appaiser tous les mouvemens de nos douleurs. Celui que je viens de perdre ne sent rien, n'a plus de part au jour, & n'a non plus de vie que ceux qui furent engloutis dans le Déluge. Pourquoi donc me tourmenter vainement après une ombre qui n'a ni voix, ni sentiment ?

(1) Théophile.

Ne te laſſe donc plus d'inutiles complaintes,
Mais, ſage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteint le ſouvenir (1).

Il faut conſidérer de plus que dans cette rigoureuſe ſéparation de l'ame & du corps, la nature ne nous fait point de violence qu'elle ne faſſe reſſentir à tout le monde. De cette maſſe épouvantable d'hommes que la terre porte, en trouverez-vous un qui s'exempte de la cruauté de ſes loix?

Je ſai bien que chacun eſt ſenſible à ſa douleur, & que ceux dont j'apporte ici l'exemple endurent & ſe plaignent auſſi bien que nous: car, comme nous ne laiſſons pas de goûter notre bonheur pour connoître la félicité des autres, auſſi la connoiſſance que nous avons des miſéres de nos ſemblables, ne nous ôte pas le ſentiment de nos infortunes. Et puiſque les perſonnes privées ont part aux réjouiſſances publiques, comment eſt-ce qu'elles ne l'auroient pas aux triſteſſes générales?

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes; mais chacun a ſes ſentimens entiers, & ſouffre ainſi ſeul toute ſa douleur.

Avouons la vérité. Ce qui nous touche

(1) Malherbe, CONSOLATION *à Monſieur Du Perrier.*

le plus dans nos disgraces, c'est de n'avoir personne qui nous ressemble. Nous ne saurions nous voir seuls destinés à souffrir un mal dont tout le monde peut être atteint comme nous. Et à parler sainement, rien n'augmente si fort les aigreurs de nos afflictions, que la fierté & l'orgueil de ceux qui semblent les braver.

Or, ce ne sont pas seulement les hommes qui nous accompagnent au trépas, tous les animaux, de quelque espéce qu'ils soient, arrivent au même terme, & subissent la même loi. La force, l'adresse & la prévoyance, que la nature leur a données pour la conservation de leur vie, demeurent vaines & inutiles à la mort.

Les choses les plus insensibles ont leur fin, qui est une espéce de mort pour elles. Les remparts qui se sont défendus des coups de canons & de la violence des hommes, auront leur part à cette ruine universelle. Les Elemens eux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits. Les Cieux seront renversés, le Soleil & les Etoiles perdront leur lumiére; & toute la masse du monde sera confondue dans une ruine générale. Pourrions-nous donc demander avec justice le salut de nos amis, ou le nôtre? Et puisqu'il faut mourir nécessairement, n'est-ce pas une consolation pour nous de savoir que toutes les cho-

ſes que nous avons vûes périront, & auront la même deſtinée que nous ?

Les Etoiles s'arrêteront,
Les Elémens ſe mêleront ;
Et cette admirable ſtructure,
Dont le Ciel nous laiſſe jouir,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut oüir,
Paſſera comme une peinture ;
L'impuiſſance de la Nature
Laiſſera tout évanouir.
Le Créateur du Firmament,
Celui qui tira du néant
L'Air, le Feu, la Terre & l'Onde ;
Renverſera d'un coup de main
La demeure du genre humain,
Et la baſe où le Ciel ſe fonde.
Et ce grand déſordre du Monde,
Peut-être arrivera demain.

Mais voici une affliction à laquelle je ſuis tellement ſenſible, que je ne trouve point de force dans toute la Philoſophie qui me la puiſſe faire ſoutenir. C'eſt celle qui me vient des calamités publiques, auſquelles mes ſentimens s'intéreſſent malgré moi. Je ne ſaurois oüir les gémiſſemens des peuples ; je ne ſaurois entendre leurs cris, ni voir couler leurs larmes, ſans que je me ſente atteint d'une véritable compaſ-

sion. Je ne puis être spectateur des désordres de mon païs, ni considérer l'orgueil des oppresseurs, sans concevoir une violente aversion contr'eux.

Nous éprouvons encore une autre sorte d'ennui qui nous saisit au milieu des voluptés mêmes. Ce n'est bien souvent qu'un dégoût de l'abondance : car notre ame n'ayant pas assez de force pour la digérer, relâche beaucoup de la vigueur de ses sentimens, & succombe enfin à la violence de ses excès.

A cela, je ne trouve point d'autre remède que de modérer nos passions, & de ménager nos plaisirs avec une ingénieuse & sage économie. C'est ainsi qu'Epicure réveilloit ses appétits par l'abstinence, & fuyoit tous les excès pour éviter l'incommodité de la débauche. Et comme la compagnie continuelle, même des plus honnêtes gens, devient ennuyeuse ou insensible, les esprits délicats s'éloignent volontairement les uns des autres pour éviter le chagrin qui les menace, & goûter mieux les charmes de la conversation par la vigueur nouvelle qu'ils donnent à leurs sentimens.

Il ne me reste plus à parler que d'une autre sorte de chagrin, dont je ne puis deviner la cause ; & comme on n'en sauroit bien connoître le véritable sujet, je trouve

qu'il eſt mal-aiſé de l'adoucir, ou de s'en défendre. C'eſt un ennui ſecret qui ſe cache au fond de l'ame, & qu'on ſent mieux qu'on ne le découvre. C'eſt lui qui ſe met au lit avec nous, qui nous accompagne aux repas, qui nous ſuit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la ſolitude, & qui n'abandonne point ceux qu'il a une fois ſaiſis, qu'après avoir épuiſé ſur eux toute ſa puiſſance.

J'ai fait de fâcheuſes épreuves de cet ennui, & j'en ai ſouvent reſſenti toute l'amertume. Avec lui, je ſuis entré à la Comédie, & j'en ſuis ſorti de même. Je l'ai porté dans les meilleures compagnies, ſans aucun fruit. J'ai pris durant ces accès les divertiſſemens les plus agréables : mais j'y étois alors inſenſible. Et au milieu des réjouiſſances de tout le monde, j'étois contraint de montrer ma mauvaiſe humeur & de paroître dégoûté des plus doux contentemens de la vie. Et je n'ai enfin point trouvé d'autre reméde pour le charmer, que la douceur des repas.

La bonne chere avec ſes amis eſt le ſouverain reméde contre cette ſorte de chagrin : car outre que la converſation, qui devient alors libre & plus gaye, l'adoucit inſenſiblement, il eſt certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à notre ame une vigueur capable de chaſſer toute ſorte d'ennuis.

Je sai bien que certaines gens farouches, au moins de la mine & de l'apparence, témoigneront beaucoup d'aversion pour un remède dont néanmoins ils ne mépriſent pas trop les délices. Mais loin d'ici toutes grimaces. Je m'embarraſſe peu de leurs ſévérités mal-entendues, puiſque le plus ſévere Philoſophe de la terre nous a conſeillé ce même remède; que les plus farouches de nos hommes illuſtres ont ſoumis, pour ainſi dire, leurs vertus les plus auſtéres aux charmes de ce doux plaiſir, & que les plus honnêtes gens n'en dédaignent pas l'uſage, mais ſe contentent d'en condamner l'excès.

CHAPITRE VI.

Des Plaiſirs.

APRÉS avoir diſcouru de nos ennuis & de la façon dont on en peut adoucir les amertumes, il eſt à propos que nous nous entretenions des plaiſirs de la vie.

Quoiqu'à dire le vrai, les choſes étrangéres contribuent beaucoup à nos plaiſirs, & qu'il ne ſuffiſe pas d'avoir des ſens, ſi nous n'avons des objets pour les contenter; cependant la multitude en étant preſ-

que infinie comme elle l'eſt, il ſemble que notre bonheur dépend en quelque façon de nous-mêmes, & que les grands divertiſſemens nous dégoûtent, ſi nos ſens ne ſont dans une diſpoſition propre à en jouir.

Pour moi, je ſerois d'avis que nous tinſſions toujours notre eſprit préſent aux plaiſirs innocens qui ſe rencontrent, exempt des regrets que donnent les choſes paſſées, & libre des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir. Le ſeul préſent eſt à nous; & ſi nous étions ſages, nous ménagerions chaque moment comme le dernier de la vie : mais rien n'eſt plus ordinaire que le mauvais uſage que nous faiſons du temps que la nature nous a donné. Il eſt peu d'hommes qui ne vécuſſent aſſez longtemps, s'ils ſavoient bien vivre : mais il arrive preſque toujours qu'en mourant, nous nous plaignons de n'avoir pas encore vécu. Si nous avons de longues années, nous les troublons pas la crainte de ne les avoir pas; & quand nous ſommes arrivés à notre terme, nous n'avons que le regret de les avoir fort mal-ménagées.

Ce plaiſir qui ſe préſente eſt peut-être le dernier auquel je puiſſe être ſenſible. Une infinité de douleurs m'accableront un moment après. Qui m'empêche donc, inſenſé, de me réjouir innocemment pendant que je le puis encore ? Faut-il que la

différence des lieux, ou l'inégalité des objets, me tiennent toûjours dans le chagrin, lorsque je puis vivre content en tous les endroits de la terre ?

Je demeure d'accord qu'à la vérité certaines personnes nous sont plus cheres & plus agréables que les autres ; que comme il y a des différens sujets de nous réjouir, il y a des délices plus & moins sensibles : mais pour un plaisir que j'espérerois avec ardeur, dois-je mépriser tous les autres ?

La vie qui s'écoule à la campagne n'est pas moins à moi que celle que je passe à Paris. Les jours que je me rens ennuyeux par mon chagrin, me seront comptés comme mes plus belles fêtes, & contribueront autant qu'elles à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Pourquoi donc troubler ici les charmes de mon repos par le souvenir des plaisirs que j'aurai goûtés, ou par l'imagination de ceux dont je prétens jouir ?

C'est folie que de vouloir se retrouver ainsi aux lieux que l'on a quittés, & de s'efforcer de se rendre présent à ceux où l'on ne peut pas encore si-tôt être.

Si les plaisirs qui se trouvent aux champs sont différens de ceux de la Cour, tâchons d'y accommoder notre ame : car qui est-ce qui nous peut empêcher de nous élever

& de nous abaiſſer de cette ſorte ? Nous n'avons ici ni la Muſique, ni le Bal, ni les Comédies ; mais auſſi n'avons-nous pas à ſouffrir, ni à craindre les diſgraces & la ſervitude.

La converſation ne s'y trouve pas ſi agréable. Eh bien, on aura commerce avec ſoi-même & avec des gens qui pour le moins ne ſeront pas fâcheux.

Caton entretenoit ſes enfans, après s'être occupé tout le jour au ſervice de la République ; & les meilleurs eſprits de notre France ne dédaignent pas d'entendre les contes de leurs valets, après les plus ſérieux diſcours.

Il faut tâcher de vivre commodément par tout, & goûter les plaiſirs que nous peut fournir le lieu de notre demeure.

Ne faiſons pas ſi fort les Philoſophes, que nous condamnions par notre chagrin les magnificences de la Cour. Je veux bien que nous imitions la vertu des vieux Romains. Soyons juſtes, ſoyons généreux comme ils l'ont été : mais nous pouvons nous paſſer de ces maximes outrées dont l'auſtérité corrige moins de perſonnes, qu'elle n'en effraye.

Si nous n'avons pas le moyen d'être ſplendides, n'accuſons point les autres d'une ſplendeur immoderée : car certainement on ne ſauroit condamner tant de

beaux ouvrages de l'induſtrie des hommes, ſans être farouche.

On peut admirer la pompe d'une belle Ville fort innocemment : on peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la Muſique : on peut conſidérer avec plaiſir la délicateſſe de la Peinture, ſans violer les loix de la tempérance.

Que ſi par contrainte ou par inclination, nous avons établi notre ſéjour à la campagne, ceſſons alors d'admirer les travaux des hommes, pour contempler les ouvrages du Créateur & les merveilles de la Nature : éloignons nos ſentimens de l'orgueil & des pompes de la Cour, & goûtons innocemment les douceurs qui ſe rencontrent aux lieux ſolitaires.

Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elemens n'ont-ils pas aſſez de beautés pour ſatisfaire l'eſprit qui les contemple ?

L'étendue des Plaines, le cours des Rivieres, les Prairies, les Fleurs, les Ruiſſeaux n'ont-ils pas aſſez de charmes pour enchanter la vûe ?

La muſique des Oiſeaux manque-t'elle jamais dans nos Bocages ? Et s'il eſt vrai que les hommes ayent appris la leur des Roſſignols, quel avantage pour nous d'avoir un ſi grand nombre de ces petits maîtres, qui ſont à notre ſervice ſans être à nos gages ?

Mon cœur, dans tous les temps, a paru limité ;
On ne m'a jamais vû de sotte vanité.
Je ne crains, ni ne brave.
Nul soin ne me paroît pesant :
Et ne me rens esclave,
Ni des hommes, ni de l'argent.

✻

Abhorrant l'émotion
Et la sale passion
Des ames intéressées,
Je laisse courir mes sens
Et promener mes pensées
Sur les objets innocens.

✻

Le plaisir de sentir des fleurs,
De qui l'odeur & les couleurs
Enchantent mes esprits malades :
Et l'eau qui du haut d'un rocher,
Se précipite par cascades,
Sont ici mon bien le plus cher.

✻

Le doux concert des Oiseaux,
Le mouvant crystal des eaux,
Un Bois, des Prés agréables,
Echo qui se plaint d'amour,
Sont des matières capables
De me charmer nuit & jour.

Enfin, nous pouvons vivre contens par

tout, & nous changeons seulement de plaisirs en changeant de demeure.

Notre esprit trouve ici son plaisir dans l'étude de la nature. Nos sens y rencontrent leurs délices ; & quiconque est capable de modération, n'y trouve que trop de quoi se contenter.

Ni les bornes de la solitude, ni le petit espace d'une prison, ne sauroit empêcher que le Sage n'y trouve sa tranquillité. Il y peut méditer, s'y souvenir agréablement des bonnes actions qu'il a faites, & se consoler par de douces réflexions sur son innocence.

On n'a pas toujours besoin de l'étendue des campagnes pour être heureux. Bien souvent notre bonheur est en nous-mêmes ; & comme nous nous trouvons quelquefois chagrins dans la pleine jouissance de notre liberté, il peut bien arriver que nous soyons satisfaits jusques dans les prisons où l'on nous jette.

Les plus cruels Tyrans ne sauroient trouver de cachots pour notre ame ; & ils n'en peuvent devenir les maîtres, à moins que nous ne voulions bien nous-mêmes la leur asservir. Leurs chaînes ne la sauroient lier, & en quelque endroit que soit enfermé le corps, elle ne change pourtant ni de lieu, ni de demeure.

Ainsi, nous pouvons trouver des con-

tentemens par tout : tâchons seulement d'en jouir avec modération ; & soyons persuadés que c'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, & non pas comme injustes & illégitimes.

A la vérité, quelques innocens qu'ils puissent être, l'excès en est toujours criminel, & ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Que si nous nous trouvons insensibles aux charmes de nos douceurs, excitons notre goût & nos appétits par la considération des douleurs qui leur sont contraires.

Que ceux qui se trouvent dans les commodités de la vie, goûtent leur bonheur par l'opposition des nécessités des autres ; & que la pensée des infortunes les fassent jouir délicieusement de la félicité qu'ils possédent.

Qu'un homme de bien fasse réflexion sur l'état de sa conscience, & se réjouisse de ne trouver ni remords ni gêne au fond de son cœur.

Que la santé que l'on goûte ordinairement de la même sorte qu'un bien insensible, que ce riche présent de la nature soit ressenti plus vivement par la comparaison

des maladies & des infirmités auſquelles tant d'autres ſont ſujets.

Qu'un homme de bonne ſanté ne ſe tienne pas ſeulement heureux dans la jouiſſance de ſon bonheur, mais que la penſée de ne rien ſouffrir parmi tant d'objets fâcheux qui l'environnent, le rende encore plus content; qu'il ne ſe réjouiſſe pas ſeulement des bonnes fortunes qui lui arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas; que le plaiſir qu'il goûte & la douleur qu'il ne ſouffre point, contribuent également à lui donner de nouvelles ſatisfactions.

Au reſte, banniſſons cette vilaine paſſion d'envie, ce mouvement infâme qui corrompt tous nos plaiſirs; que nos yeux & nos oreilles ne deviennent pas intéreſſées parmi les poſſeſſions étrangéres; mais goûtons ſans convoitiſe tous les charmes des lieux que nous viſitons.

Tout ce qui ſe fait pour le plaiſir de la vûe, n'eſt-il pas à moi durant qu'il eſt expoſé devant la mienne?

Le Louvre, le Luxembourg, les Tuilleries m'appartiennent autant, quand je conſidére leur beauté, qu'à ceux qui ont les titres de leur acquiſition: car, à parler ſainement, rien ne peut être à nous que par une actuelle jouiſſance.

La concluſion que je tire de tous ces diſcours, c'eſt qu'il nous faut réjouir avec

modération. A le bien prendre, tout ce qui se fait au monde se fait seulement pour le plaisir ; & prenant diverses routes, nous visons tous à un même but.

Celui qui cherche de l'estime au travers des mousquetades, & qu'on voit couvert de feux & de plomb pour acquérir de l'honneur, ne s'exposeroit pas au moindre danger, s'il n'espéroit la satisfaction qu'on trouve en soi-même, ou celle qui vient de la renommée.

Celui qui vieillit dans un cabinet, parmi la crasse & la poussiére des Livres, n'employeroit pas la moindre veille à l'acquisition des sciences, s'il n'en retiroit quelque volupté.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir : sans lui, les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs : c'est lui seul qui nous fait agir ; c'est lui qui remue tous les corps ; c'est lui qui donne le mouvement à tout l'Univers.

Que chacun prenne donc la voye la plus conforme à ses innocentes inclinations, & jouisse de toutes les délices qui se présentent, lorsqu'elles ne sont point opposées au sentiment de l'honneur, ni à celui de la conscience.

LA

LA FEMME
POUSSÉE A BOUT,
COMÉDIE

Traduite de la Piéce Angloiſe, intitulée :

THE PROVOKD WIFE.

ACTEURS.

CONSTANT, Amant de Madame Brute.

HEARTERI' (1), Ami de Conſtant, & Amant de Bellinde.

LE CHEVALIER BRUTE.

TREBLE (2), Maître à chanter.

RASOR (3), Valet-de-chambre du Chevalier Brute.

UN JUGE DE PAIX.

MYLORD RAKE (4), Ami du Chevalier Brute.

LE COLONEL BULLY (5), autre Ami du Chevalier Brute.

UN PAGE du Mylord Rake.

LE GUET.

Madame BRUTE.

BELLINDE, Niéce de Madame Brute.

Madame FANCIFUL (6).

LA SUIVANTE de Madame Fanciful, Demoiſelle Françoiſe.

LES FILLES de Madame Fanciful.

(1) *Heartfel*, ou *Hearts*, ſignifie coeur intime.

(2) *Treble*, c'eſt le Deſſus en Muſique.

(3) *Rafor*, un Rafoir.

(4) *Rake*, un Débauché, un Petit Maître.

(5) *Bully*, un Preſomptueux, un Tyrannique.

(6) *Fanciful*, fantaſque, extravagante.

LA FEMME POUSSÉE A BOUT, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente la maiſon du Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

Le Chevalier BRUTE.

QUE l'amour eſt un mets raſſaſiant, quand on le met à la ſauce du mariage ! Deux années de Sacrement ont bouleverſé mes cinq ſens : tout ce que je vois, que j'entends, que je flaire, que je goûte & que

je touche, me paroît femme. Cependant, jamais jeune homme n'eut tant d'impatience d'être quitte de son Gouverneur, ni jeune fille de sa bavette, que j'en avois d'être marié : une Religieuse ne s'ennuie pas davantage de faire pénitence, ni une vieille servante d'être pucelle, que je m'ennuiois d'être garçon. Assûrément, il doit y avoir une secrette malédiction attachée au nom de femme : la mienne est jeune, belle, elle a de l'esprit, de la vertu, & je ne la puis souffrir. Il n'y a qu'une chose au monde que je haïsse plus qu'elle, c'est de me battre. Si j'avois la quatriéme partie de ma mauvaise volonté en courage, je la mettrois hors de chez moi à coups de pié au cul, sans avoir égard pour toute sa race.... Mais le mariage a mis ma résolution si bas, que je n'oserois jamais tirer l'épée, quand même il s'agiroit d'en être débarrassé tout d'un coup. Ah ! la voici.

SCENE II.

Le Chevalier BRUTE, Madame BRUTE.

Madame BRUTE.

Dinez-vous ici, Monsieur ?

Le Chevalier BRUTE.

Comment voudriez-vous que je vous appriſſe ce que je ne ſais pas moi-même.

Madame BRUTE.

Je ne penſois pas que ma demande dût vous chagriner.

Le Chevalier BRUTE.

Si penſer de travers étoit une excuſe pour l'impertinence, les femmes auroient toujours une raiſon pour ſe juſtifier dans la la plûpart des choſes qu'elles diſent ou qu'elles font.

Madame BRUTE.

Si j'ai dit quelque choſe qui puiſſe vous déplaire, j'en ſuis fâchée.

Le Chevalier BRUTE.

Que vous en ſoyez fâchée ou non, cela m'eſt auſſi indifférent, qu'il vous doit l'être que je dîne aujourd'hui à la Maiſon ou en Ville.

Madame BRUTE.

Ma queſtion tendoit ſeulement à pou-

voir donner ordre, que l'on vous servît à votre goût.

Le Chevalier BRUTE.

Voilà joindre sottise à sottise ; ce que je trouvai excellent hier, je le trouverois mauvais aujourd'hui ; & ce qui me paroîtroit bon aujourd'hui, peut-être me semblera détestable demain.

Madame BRUTE.

Mais si je me fusse informée de ce que vous vouliez à votre diner.

Le Chevalier BRUTE.

Pour lors c'eût été plus de peine que la chose n'en vaut.

Madame BRUTE.

Je ne cherche qu'à savoir ce qui peut faire plaisir à mon mari.

Le Chevalier BRUTE.

Cette science-là n'est pas le talent d'une femme.

Madame BRUTE.

Je ne sais point ce que je suis capable de faire, mais je n'ai jamais eu autre envie que de vous contenter.

Le Chevalier BRUTE.

Si les volontés des femmes étoient suivies, que le monde seroit bien gouverné !

Madame BRUTE.

Mais, Monsieur, quel sujet vous ai-je donné d'en user avec moi comme vous faites depuis peu ? Les choses n'ont pas tou-

jours été de la même maniere. Vous m'aviez épousée par amour.

Le Chevalier BRUTE.

Et vous, par amour pour mon bien. Ainsi, vous avez votre récompense, & moi j'ai la mienne.

Madame BRUTE.

Qui vous donne donc du chagrin?

Le Chevalier BRUTE.

Le Curé.

Madame BRUTE.

Pourquoi? Que vous a-t'il fait?

Le Chevalier BRUTE.

Il m'a marié.

SCENE III.

Madame BRUTE *seule.*

JE pense que ce maraut-là est possédé. On m'avoit bien avertie, avant de l'épouser, qu'il n'en useroit pas mieux avec moi; mais je croyois que mes charmes seroient assez forts pour le réduire, & qu'en tout cas une femme n'étoit jamais malheureuse avec un mari riche. Ma vanité m'a trompée, & mon ambition m'a rendue malheureuse; mais ce qui me console un peu, c'est que si je veux me venger, l'oc-

caſion en eſt favorable. Il eſt permis à une femme d'avoir un galant, c'eſt un appui.... Ce vilain-là.... Mais il n'eſt pas aſſez ſcélérat juſques ici; il n'a pas encore été aſſez malheureux. Qui ſait juſques où il pourra me pouſſer? Je ne l'ai jamais aimé, cependant je lui ai toujours été fidelle, & cela en dépit de toutes les attaques que l'art & la nature ont livrées au foible cœur d'une pauvre femme en faveur d'un trop aimable amant. Je penſois qu'une réſiſtance ſi vertueuſe ſeroit récompenſée par un traitement plus honnête.... Mais, qu'en dire? Peut-être les duretés de mon mari ſont la juſte punition de ma cruauté pour mon amant. Bon Dieu! Avec quelle joie je m'abandonnerois à ce ſentiment, ſi l'on pouvoit trouver des raiſons pour le défendre! Hélas! Je vois trop bien.... Mais, que vois-je donc qui s'oppoſe ſi fort à mon plaiſir? La fidélité que j'ai jurée à mon mari.... Qu'as-tu promis, malheureuſe?... Tu ne ſaurois te le cacher.... De lui être fidelle juſques à la mort. Cela eſt vrai; mais ne m'a-t-il pas promis auſſi de vivre bien avec moi? A-t-il gardé ſa parole? Quand il y manque, ne ſuis-je pas autoriſée à manquer auſſi à la mienne? Cela me paroît ſans réplique. Quand le Roi manque au ſerment de ſon ſacre, le peuple alors eſt diſpenſé de ſon ſerment de fidélité;

fidélité : les promeſſes d'une femme & d'un mari, ne ſont-elles pas de la même nature ? Mais cette condition ne fait point partie d'un contrat de mariage. Qu'importe, elle eſt ſous-entendue. Après tout, je ſens bien qu'à examiner la choſe plus long-temps dans le fond de mon ame, les fantômes qui pourroient s'oppoſer à mes inclinations, ne ſeroient pas en ſi grand nombre. Bon Dieu ! Quelles belles idées de vertu, nous autres pauvres femmes, nous ſommes-nous miſes en tête, ſur la parole de ces vieux rêveurs nommés Philoſophes ! La vertu eſt elle-même ſa récompenſe ; la vertu eſt ceci, la vertu eſt cela, la vertu n'eſt qu'une bête, & un galant vaut quarante fois mieux.

SCENE IV.

Madame BRUTE, BELLINDE.

Madame BRUTE.

Bon jour, ma chere niéce.

BELLINDE.

Bon jour, Madame, vous me paroiſſez bien peu contente ce matin.

Madame BRUTE.

Il eſt vrai, je ſuis chagrine.

BELLINDE.

Qui vous a donc fait peine ?

Madame BRUTE.

Mon mari.

BELLINDE.

Ce ſont tous gens à noyer ; le vôtre ſur tout, qui eſt le plus brutal mortel que je connoiſſe. Je viens de lui demander comme il ſortoit, quelle heure il étoit ; me prenez-vous, m'a-t'il répondu, pour l'horloge de la Paroiſſe, créée & miſe au monde pour en inſtruire le quartier ?

Madame BRUTE.

Il venoit de me dire des choſes bien plus déſobligeantes. En un mot, ma chere, il en uſe avec moi ſi durement depuis un temps, que je ſuis toute réſolue d'en uſer en franche femme, & de le faire cocu.

BELLINDE.

Cela ſeroit véritablement en uſer ſans façon & avec franchiſe.

Madame BRUTE.

Mon enfant, je dis plus ce que je penſe, que tu ne t'imagines. Je ſais bien qu'à prendre les loix de la religion à la rigueur, je ferois mal ; mais s'il y avoit dans le Ciel une Cour de Chancellerie comme en Angleterre, laquelle eût le pouvoir de diſpenſer quelquefois de l'exacte obſervation des loix en faveur de l'équité, j'y obtiendrois aſſurément la permiſſion de cocufier mon faquin de mari.

BELLINDE.

Vous gagneriez encore plûtôt votre procès là haut, si l'on vous y renvoyoit devant une Chambre des Seigneurs.

Madame BRUTE.

Tous les deux Tribunaux me seroient également favorables. C'est lui qui est l'agresseur & non pas moi.

BELLINDE.

Mais vous savez bien la maxime, qu'il faut rendre le bien pour le mal.

Madame BRUTE.

Il doit y avoir faute dans la version à cet endroit-là. Je te prie, ma chere, sois de mon opinion; je suis persuadée que j'ai raison, & je suis entiére dans mon sentiment. Fais-en autant lorsque tu auras envie de quelque chose; car il ne faut point laisser perdre les prérogatives de notre sexe. Je te permets de croire que je badine & que je veux me réjouir; mais dans peu, tu verras que je parle tout de bon, & que mon dessein est sérieux.

BELLINDE.

Je ne chercherai jamais à pénétrer dans les secrets que vous voudriez me cacher.

Madame BRUTE.

Hélas! ma chere, puis-je, en avoir pour toi? Mon cœur avec toi est toujours sur mes lévres.

BELLINDE.

Et vos penſées ſont dans vos yeux, qui n'ont pas la même diſcrétion que vos lévres. Ils viennent de vous trahir, & je les ai vûs languiſſans.

Madame BRUTE.

Mes yeux languiſſans ! Pour l'amour de qui, mon enfant ?

BELLINDE.

Pour l'amour d'un galant homme, auſſi perſuadé de votre haine pour lui, que je ſuis convaincue de votre amour.

Madame BRUTE.

Conſtant, veux-tu dire ?

BELLINDE.

Vous l'avez nommé.

Madame BRUTE.

Bon Dieu ! D'où te peuvent venir ces imaginations-là ?

BELLINDE.

De ce qui apprend tant de choſes au monde, j'ai remarqué....

Madame BRUTE.

Qu'as-tu donc tant remarqué de ſi extraordinaire ?

BELLINDE.

J'ai remarqué que vous ne le rencontriez jamais ſans rougir ; que vous tâchiez de l'éviter, & que vous deveniez après cela d'un chagrin qui vous rendoit tout inſupportable : en un mot, j'en ai vû aſſez

pour me convaincre que jamais le cœur d'une femme n'a été si déchiré que l'est le vôtre, par l'amour qui vous pousse & par la crainte qui vous retient.

Madame BRUTE.

Que l'illusion est puissante!

BELLINDE.

Que les femmes sont foibles!

Madame BRUTE.

Je te prie, ma belle niéce, d'avoir un peu meilleure opinion de ta tante.

BELLINDE.

Ma belle tante, ayez meilleure opinion de votre niéce, & croyez qu'elle n'est pas aveugle.

Madame BRUTE.

Tu me mettrois en colere à la fin.

BELLINDE.

Et vous, vous me feriez rire.

Madame BRUTE.

Jusques à quand continueras-tu sur ce ton-là?

BELLINDE.

Je ne prens point le change.

Madame BRUTE.

Tout ce que je puis te répondre.....

BELLINDE.

Ne servira de rien.

Madame BRUTE.

Si je te jurois que tout ce que tu t'imagines est fantaisie?

BELLINDE.

Rien n'en ſeroit moins vrai, quand vous auriez fait un faux ſerment.

Madame BRUTE *embraſſant Bellinde.*

Pardonnons-nous donc l'une à l'autre le tort que nous nous ſommes faites réciproquement; moi, en voulant te faire un ſecret de mon amour, & toi, en le pénétrant.

BELLINDE.

Je ſuis trop bonne pour le refuſer; & cependant, j'ai beaucoup plus ſujet d'être fâchée que vous.

Madame BRUTE.

C'eſt la vérité, ma chere; tu m'avois donné tant de preuves de ton amitié, que je dois m'imputer à crime ma réſerve pour toi; mais pour me pardonner plus facilement, ma chere enfant, ſonge que lorſque le penchant de la nature nous entraîne à des choſes défendues par l'honneur & par la religion, nous voudrions même cacher à notre ame les foibleſſes de notre corps.

BELLINDE.

Cela eſt le mieux du monde; mais j'eſpere qu'en récompenſe, vous ne voudrez plus rien cacher dorénavant à votre amie, les foibleſſes de votre corps augmentaſſent-elles de jour en jour.

Madame BRUTE.

Tu peux en être sûre; dès à préſent, je ceſſe d'avoir aucune réſerve pour toi; &

pour t'en convaincre, je t'avoue de bonne foi, que ma vertu est en grand danger. Le mérite & l'esprit m'attaquent, & l'amour & la nature secondent leurs efforts : d'un autre côté, les maniéres brutales de mon mari me poussent à la vengeance ; & le diable qui est toujours à l'afut des occasions favorables, me détermine à m'en ressentir par celle de toutes les vengeances qui plaît le plus aux femmes.

BELLINDE.

Vous êtes bienheureuse que Constant ne connoisse pas le mauvais état des fortifications : s'il le savoit, il livreroit bientôt l'assaut à la place.

Madame BRUTE.

J'aurois bien de la peine à l'empêcher d'être emportée : mais ses yeux ont été moins clair-voyans que les tiens ; & je lui ai si bien caché ma passion, qu'il n'en sait encore rien. Je ne suis pas coquette, ma chere ; par-là, tu le vois bien, & si tu veux suivre mon avis, tu ne la seras jamais. Je sais bien que la coqueterie est d'un excellent assaisonnement pour rendre les femmes appétissantes, & j'aurois vû avec autant de plaisir qu'une autre une troupe de jeunes gens, me faire les doux yeux, tâcher de s'insinuer auprès de moi, & attentifs à toutes les occasions de faire cent petites choses pour me donner du plaisir. C'est

même une sorte de joie d'apprendre que quelqu'un s'est noyé ou pendu pour l'amour de vous. En vérité, à ne consulter que ce qui est de femme en nous, cela feroit un vrai plaisir.

BELLINDE.

Je vous jure que cela me chatouilleroit beaucoup.

Madame BRUTE.

Mais, après tout, c'est une de nos mauvaises coutumes, quand nous donnons le moindre sujet d'espérance aux amans avec qui nous n'avons pas envie d'en venir à la conclusion : car rien n'est si déraisonnable que d'induire les hommes dans un mal dont nous n'avons point l'intention de leur appliquer le remede.

BELLINDE.

Cela est vrai ; mais aussi c'est renoncer au plus grand plaisir de la vie : car je suis sûre que la jouissance de sa maitresse ne donne pas à un Amant la moitié du plaisir que trouve une femme à se jouer d'un soupirant.

Madame BRUTE.

Sur ce pied-là, notre voisine est la plus heureuse femme du monde.

BELLINDE.

O l'impertinent composé ! Ce n'est que vanité & qu'affectation : aussi est-ce un original de ridicule, en dépit de tout ce que

l'art & la nature ont jamais fourni à perſonne de ſon ſéxe devant elle.

Madame BRUTE.

Encore croit-elle que tous les hommes ſont ſes eſclaves ; &, quelles que ſoient leurs manieres, elle en tire toujours des concluſions pour s'affermir dans ſes imaginations.

BELLINDE.

S'ils la fuyent, c'eſt, dit-elle, par modeſtie ; & elle attribue le ſoin de l'éviter à la diſcrétion de leur amour.

Madame BRUTE.

S'ils en uſent avec elle ſans politeſſe ; c'eſt pour ne pas donner des occaſions de parler au monde.

BELLINDE.

Quand ſes extravagances font rire les hommes, elle les croit enchantés de ſon eſprit.

Madame BRUTE.

Et lorſque ſes impertinences les rendent chagrins, c'eſt, à ce qu'elle penſe, la jalouſie qui les rend triſtes.

BELLINDE.

Enfin, elle ſait interpréter ſi ſubtilement leurs actions & leurs paroles, qu'elle trouve par tout des marques de leur paſſion pour elle.

Madame BRUTE.

Et regarde avec un œil de pitié les au-

tres femmes, qu'elle s'imagine en sécher de jalousie.

BELLINDE.

Mais, je vous prie, par compassion pour nous-mêmes, choisissons un meilleur sujet de conversation; car Madame Fanciful me fait mal à la tête. Croyez-vous que votre mari ait du penchant à devenir jaloux?

Madame BRUTE.

Non; il n'aime point assez pour être jaloux. Bon Dieu! Que les hommes sont déraisonnables! Ce qui les rend jaloux, c'est le plus ou le moins d'amour qu'ils sentent pour leurs femmes: ils n'ont aucun égard à leur tempérament pour vivre en repos, ou pour s'allarmer; c'est cependant lui qui décide du sort de la tête des maris. Les hommes peuvent jaser tant qu'il leur plaira, mais ils n'en savent pas encore autant que nous, cela est certain.

BELLINDE.

Du moins dans ce qui regarde nos petites affaires.

Madame BRUTE.

Moi, je pense que nous serions aussi habiles qu'eux dans les affaires d'Etat: ils font, défont, refont; & après tout cela, rien qui vaille.

BELLINDE.

Pourquoi donc n'entrons-nous pas dans les intrigues du Gouvernement aussi-bien qu'eux.

Madame BRUTE.

C'eſt, mon enfant, que nous avons nos intrigues particulieres, leſquelles nous font plus de plaiſir.

SCENE V.

Le Théatre change, & repréſente la Toilette de Madame Fanciful.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE, UNE SUIVANTE.

Dans l'original, tout ce que dit la Françoiſe eſt une eſpéce de baraguoin mêlé des deux Langues Angloiſe & Françoiſe; ſi ce n'eſt en quelques endroits qu'elle parle bon François.

Madame FANCIFUL.

Comment ſuis-je ce matin?

LA SUIVANTE.

Vous paroiſſez bien défaite, Madame; c'eſt la vérité.

Madame FANCIFUL.

Vous êtes bien mal-faiſante, mon amie, de me le dire, quand bien même ce ſeroit la vérité. Ne ſavez-vous point qu'il n'en faut pas tant pour me déranger? Préſentez-

moi le miroir ; je suis sûre que les choses ne sont pas comme vous les dites. [*Parlant à la Françoise.*] Que vous en semble, Mademoiselle ?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que jamais vous ne fûtes si belle qu'aujourd'hui.

Madame FANCIFUL.

En vérité, les François sont les gens du monde les plus obligeans, & qui disent les choses le plus agréablement : leurs manieres sont charmantes, & point flatteuses surtout.

LA FRANÇOISE.

Vous nous rendez justice, Madame.

Madame FANCIFUL *faisant des mines au miroir.*

Sûrement, c'est ma Suivante qui se trompe ici ; elle est seule de son sentiment, & le miroir lui donne le démenti. Mais, en vérité, je crains terriblement qu'il ne me flatte, & qu'il ne me fasse le regard beaucoup plus engageant que je ne l'ai.

LA FRANÇOISE.

Croyez-moi, Madame, votre visage est plus beau que tout ce que peuvent représenter tous les miroirs du monde.

Madame FANCIFUL.

Mais, est-il bien possible que mes yeux soient si tendres & si pleins de feu ?

LA FRANÇOISE.

Madame, si votre miroir étoit un miroir ardent, vos yeux mettroient le feu à la maison.

Madame FANCIFUL.

Mademoiselle, je vous donne cette robe-de-chambre. [*à la Suivante.*] Sortez, ma fille. En vérité, je ne la puis plus souffrir; cette carogne me paroît d'une laideur insupportable.

SCENE VI.

Madame FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

LA FRANÇOISE.

Auprès de vous, Madame, il n'y a point de visage qui ne paroisse laid.

Madame FANCIFUL.

Je ne pense point cela, Mademoiselle, & je vous trouve très-jolie, moi.

LA FRANÇOISE.

Ah! Madame, où est le Soleil, la Lune ne brille pas.

Madame FANCIFUL.

La jolie expression que voilà! N'avez-vous jamais eu d'intrigue, Mademoiselle?

LA FRANÇOISE *en soupirant.*

Oui, Madame.

Madame FANCIFUL.

Etiez-vous aimée ?

LA FRANÇOISE *soupire.*

Non, Madame.

Madame FANCIFUL.

Vous n'étiez pas aimée ! Bon Dieu ! Que je serois malheureuse en pareille occasion ! Mais, heureusement, la nature m'a faite si délicate, qu'apparemment on ne me touchera guére le cœur. Je suis délicate, Mademoiselle, mais très-délicate. Je pense que quand tout le mérite du genre humain seroit rassemblé en un seul homme, je trouverois qu'il lui manqueroit encore quelque chose pour mériter que l'on s'abaissât jusques à lui : cependant ce n'est point que j'aye le cœur de diamant ; & je sens bien que j'aimerois, mais à la fureur, s'il s'offroit quelqu'un qui méritât ma tendresse. Je ne suis pas insensible, je suis seulement difficile.

LA FRANÇOISE.

Ah ! Madame, que ne suis-je un beau jeune Seigneur pour votre service ! Je ferois l'impossible pour trouver le chemin de votre cœur ; je ferois des vers ; je composerois des chansons ; je vous donnerois des serenades ; je ferois des présens à votre Demoiselle Françoise ; je ne dormirois pas ;

je ne mangerois point ; je deviendrois maigre, je deviendrois fou ; je me noyerois ; je me pendrois moi-même. [*Elle l'embraſſe.*] Ah ! Ma chere Dame, que je vous aimerois !

Madame FANCIFUL.

Il faut avouer que les manieres de la Nation ſont bien obligeantes. Je vous prie, Mademoiſelle, agréez un préſent de ces deux paires de gants.

LA FRANÇOISE.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon adorable maîtreſſe.

SCENE VII.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

MAdame, voilà une lettre qui vient de la Ville (1).

Madame FANCIFUL.

Quelque nouvelle conquête, je vous le garantis ; car, aſſûrément, j'étois d'un brillant à éblouir hier au ſoir à la promenade

(1) Il y a dans l'Anglois, par le *penny-poſt* ; c'eſt-à-dire, par la poſte d'un ſou. Elle porte les Lettres dans tous les quartiers de Londres, & à quelque mille aux environs.

de Saint James (1). L'aimable chose! C'est une chanson que l'on vient de faire sur moi. [*Elle baise la chanson.*] Sois la bien venue. Faites venir Pipe, qu'elle la chante.

[*Pipe entre, & se retire après avoir chanté la chanson qui suit.*]

Fuyez les regards de Philire,
Bergers qui voulez vivre heureux :
Lorsque ses yeux sont tous de feux,
Son cœur est tout de glace, & jamais ne soupire.
Un Ciel est sous sa loi, mais les plus tendres vœux
N'ouvrent point de passage en ce charmant empire.

[*Un Valet entre & donne une seconde Lettre.*]

LE VALET.

Madame, voilà encore une autre Lettre que l'on vient de recevoir pour vous.

Madame FANCIFUL.

Voilà la fatigue que j'essuye tous les matins. Mademoiselle, je vous prie, que font vos Dames Françoises quand elles sont importunées comme vous me voyez ?

LA FRANÇOISE.

Madame, elles ne s'en plaignent jamais; au contraire, quand une Dame Françoise a rempli la centaine de ses amans, elle tra-

(1) Le Parc de Saint James, où le beau monde se promène l'été le soir, & l'hiver à midi.

vaille

vaille au plus vîte, ſur nouveaux frais, à la ſeconde claſſe. Oh, pour cela, elles ont bien le cœur à la beſogne!

Madame FANCIFUL.

Je penſe qu'elles ont le goût bon; car je conçois que c'eſt un plaiſir inexprimable de faire mourir d'amour tous les hommes, & toutes les femmes de jalouſie. Mais je vous aſſûre que cela me fait une vraie peine, & que je prens part aux maux que je fais ſouffrir. Seigneur, pourquoi me former de maniere que je dûſſe donner tant de mauvaiſes nuits à toute une Ville? Mais liſons ma Lettre.

Si vous avez envie, au lieu de vous entendre louer pour vos perfections, d'entendre vous reprocher vos défauts, venez dans une heure d'ici vous promener, avec votre Suivante, dans l'allée verte du Parc Saint James; vous y trouverez un homme qui vous adore pour vos bonnes qualités, & qui vous hait pour vos mauvaiſes. Pour ne faire plus que vous aimer toujours, il a grande envie de vous corriger. Si l'heure & le lieu que je vous ai marqué vous conviennent, vous connoîtrez qui je ſuis: ſi l'occaſion ne vous plaît point, vous ne le ſaurez jamais; ainſi prenez votre parti.

Cela eſt du dernier familier, Mademoi-

ſelle : mais j'ai une envie démeſurée de ſavoir quel eſt le hardi maraut qui m'écrit ſi galamment.

La Françoise.

Il faut prendre votre écharpe & votre maſque, & venir au rendez-vous : voilà comment en uſent les Dames Françoiſes.

Madame Fanciful.

A un rendez-vous, Mademoiſelle, & à un rendez-vous avec un homme !

La Françoise.

Eh, pourquoi non ?

Madame Fanciful.

Quoi, avec un homme que je n'ai peut-être jamais vû de ma vie ?

La Françoise.

Tant mieux, ce ſera quelque choſe de nouveau.

Madame Fanciful.

Mais, ſais-je quel deſſein il peut avoir formé ? Peut-être veut-il me ravir : je dois ſavoir auparavant....

La Françoise.

Vous ravir ! Bagatelle ! Je voudrois bien voir, moi, un coquin aſſez hardi pour me ravir. Oui, oui, je le voudrois bien voir.

Madame Fanciful.

Mais ma réputation, Mademoiſelle, ma chere réputation !

La Françoise.

Madame, quand on l'a une fois per-

due, on n'en eſt plus embarraſſée.

Madame FANCIFUL.

Fi, Mademoiſelle, la réputation eſt une pierre précieuſe.

LA FRANÇOISE.

Qui coûte bien cher, Madame.

Madame FANCIFUL.

Voudriez-vous ſacrifier votre honneur à votre plaiſir?

LA FRANÇOISE.

Je ſuis Philoſophe.

Madame FANCIFUL.

Mon Dieu! Comment parlez-vous? Quoique l'honneur ſoit un fardeau, il faut toujours le porter.

LA FRANÇOISE.

Chacun a ſa façon. Quand quelque choſe m'incommode, moi, je m'en défais vite.

Madame FANCIFUL.

Allez, vous étes une vilaine Françoiſe, & je vous mettrai dehors ſi vous continuez davantage vos diſcours effrontés.

LA FRANÇOISE.

Mettez-moi dehors, c'eſt bien fait; mais je veux auſſi vous y mettre, moi. Allons voir ce que veut l'homme au billet obligeant. [*Elle lui donne ſes hardes, & les lui met.*] Tenez, voilà votre écharpe, voilà votre coëffe, voilà votre maſque, voilà tout. Hé, Mercure, vien-ça, coquin: va chercher une chaiſe pour Madame, & une

autre pour moi ; va, va donc vîte. Allons, Madame, dépêchez-vous. Bon Dieu, quels ſcrupules !

Madame FANCIFUL.

Allons donc, cela va bien ; pour cette fois, je ſuivrai votre avis, par l'envie inſurmontable que j'ai de connoître quel eſt le brutal qui m'écrit ; mais j'ai trop de délicateſſe pour entrer en aucun éclairciſſement avec lui.

LA FRANÇOISE.

Belle choſe vraiment que la délicateſſe, quand il s'agit de ſe divertir ! Vous voilà équipée, partons... Hé bien... qu'avez-vous donc ?

Madame FANCIFUL.

J'ai peur.

LA FRANÇOISE.

Je n'en ai point, moi.

Madame FANCIFUL.

Je n'oſe y aller.

LA FRANÇOISE.

Demeurez donc.

Madame FANCIFUL.

Je ſuis poltrone.

LA FRANÇOISE.

Tant pis pour vous.

Madame FANCIFUL.

C'eſt un malin démon que la curioſité.

LA FRANÇOISE.

C'eſt une charmante ſainte.

Madame FANCIFUL.

Elle eſt la cauſe de la chûte de nos premiers Peres.

LA FRANÇOISE.

Elle a bien diverti leurs enfans.

Madame FANCIFUL.

L'honneur eſt contre.

LA FRANÇOISE.

Le plaiſir eſt pour.

Madame FANCIFUL.

Faut-il y aller?

LA FRANÇOISE.

Il faut y aller comme il faut manger; il faut boire, il faut dormir, il faut vivre; la même nature qui nous a aſſujetties à une infirmité, nous a aſſujetties à toutes les autres; & la même loi qui nous oblige à dormir, nous oblige à manger, à boire, &c. Vous me ferez enrager.

Madame FANCIFUL.

Mais, Mademoiſelle, il faut que la raiſon corrige la nature.

LA FRANÇOISE.

Il feroit beau le voir, c'eſt ſa ſœur aînée: ce ſeroit une bonne inſolente que la raiſon.

Madame FANCIFUL.

Avez-vous donc coutume d'écouter votre nature préferablement à votre raiſon, Mademoiſelle?

LA FRANÇOISE.

Oui da.

Madame FANCIFUL.

Pourquoi ?

LA FRANÇOISE.

Pourquoi ? Parce que la nature me fait plaisir, & que la raison me donne du chagrin.

Madame FANCIFUL.

Ah, la méchante Françoise !

LA FRANÇOISE *la poussant dehors.*

Ah, la belle Angloise !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Parc de Saint James.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE, HEARTFRÉ.

Madame FANCIFUL.

EN vérité, Mademoiſelle, je vous jure que je ſuis dans une impatience extrême de connoître l'impudent qui me fait venir. [*Elle apperçoit Heartfré.*] Voilà Heartfré, mais ce ne ſauroit être lui, il fait profeſſion ouverte de haïr les femmes; mais qui ſait ce que peuvent avoir fait des yeux auſſi dangereux que les miens?

LA FRANÇOISE.

Madame, il nous approche.

Madame FANCIFUL.

Oui, c'eſt lui. Ah! c'eſt le Cavalier du monde le plus inſupportable pour moi, m'adorât-il à la fureur.

HEARTFRE'.

Madame, je ſuis votre très-humble ſer-

viteur, je ne vous rendois point justice, & je ne vous croyois pas autant de raison & d'envie d'être corrigée, que vous en marquez en venant ici.

Madame FANCIFUL.

Monsieur, l'on pourroit peut-être attribuer à un simple mouvement de curiosité, tout ce que vous donnez à mon envie d'être corrigée. Oui, c'est le seul desir de connoître quel est le mortel assez mal appris pour écrire une lettre si impertinente, qui m'améne ici. [*Elle déchire sa lettre.*]

HEARTFRE'.

Etes-vous satisfaite, Madame? Cela doit être.

Madame FANCIFUL.

Oui, je la suis. Bon jour, Monsieur.

HEARTFRE'.

Restez un moment, Madame; si vous avez votre compte, je n'ai pas le mien. Avec votre permission, je veux avoir un moment de conversation avec vous: voulez-vous, Madame, devenir la plus aimable femme de Londres ou non? Comment, vous me regardez! Pourquoi vos yeux sont-ils effarés? Est-ce que ma question est si impertinente? Je vois bien que vous croyez l'être déja.

Madame FANCIFUL.

Je vous prie, Monsieur, qu'il me soit permis de vous faire une question à mon tour,

tour. De quel droit prétendez-vous me faire ſubir votre examen ?

HEARTFRE'.

Par le droit du plus fort. Je le ſuis ici ; car vous ne ſauriez gagner ſi vîte votre caroſſe, que je n'aye le temps de vous dire en chemin, tout ce que je veux vous faire entendre.

Madame FANCIFUL.

En vérité, Monſieur, vous prenez-là de grandes libertés.

HEARTFRE'.

J'en tombe d'accord, Madame ; mais il n'y a pas moyen de vous en défendre. Sachez donc que je veux avoir une intrigue avec vous.

Madame FANCIFUL.

Avec moi, Monſieur ?

HEARTFRE'.

Oui, Madame, avec vous ; & ſi vous voulez devenir un peu plus raiſonnable que vous ne l'avez été par le paſſé, le plaiſir que je m'y promets, n'aboutira qu'à augmenter votre réputation du bon côté.

Madame FANCIFUL.

Cela va le mieux du monde, Monſieur.

HEARTFRE'.

Juſques ici, Madame, mon indifférence m'a fait regarder toutes les femmes du haut en bas : mon dédain égaloit le vôtre. Préſentement, il ne tient qu'à vous de changer

mon indifférence en empreſſement, ſi vous voulez me faire une compoſition raiſonnable. Votre vanité, Madame, doit vous y engager, & je ne vois point ce qui la pourroit flatter davantage.

Madame FANCIFUL.

Peut-on ſavoir, Monſieur, à quel prix ſe mettroit votre indifférence, ſi par caprice, par mauvais goût, on en avoit envie ?

HEARTFRE'.

Pourquoi non, Madame ? Je vais vous propoſer mon marché en Quouacre, & vous dire d'abord le dernier mot (1). Quittez, Madame, vos maniéres affectées, & je renonce pour vous à mon indifférence.

Madame FANCIFUL.

Mes maniéres affectées !

HEARTFRE'.

Oui, Madame, je ne veux vous rien faire quitter dont il ne vous ſoit avantageux de vous défaire.

Madame FANCIFUL.

Vous tirez terriblement ſur le brutal, Monſieur. Allons, Mademoiſelle.

LA FRANÇOISE.

Allons, allons, allons.

(1) Les *Quouacres*, ou, comme les Anglois l'écrivent *Quakers*, ne ſurſont point, & ils ne rabattent rien de ce qu'ils ont d'abord demandé.

HEARTFRE' *les arrêtant.*

Cela ne ſervira de rien, Madame; je ne vous quitte point que je ne ſois au bout.

Madame FANCIFUL.

Mais, quel eſt votre deſſein, Monſieur?

HEARTFRE'.

Je veux vous dire que vous êtes la femme la plus ingrate qui ſoit ſous le Ciel.

Madame FANCIFUL.

Et à qui ſuis-je ſi ingrate?

HEARTFRE'.

A la nature.

Madame FANCIFUL.

Pourquoi? Qu'eſt-ce que la nature a fait pour moi?

HEARTFRE'.

Mille belles choſes que vous gâtez par votre affectation. Elle vous a faite toute belle; vos traits peuvent paſſer pour ſon chef-d'œuvre, votre taille eſt toute réguliére, & vous auriez de l'eſprit, ſi vous aviez aſſez de jugement pour ne point donner dans une affectation outrée, qui vous rend impertinente. Je ne ſai pas qui peut vous avoir gâtée là-deſſus; mais vous en êtes venue au point d'être un objet de mépris pour les hommes, & de pitié pour les femmes. La nature n'a laiſſé dans votre viſage aucune imperfection, aucun trait irrégulier, pas la moindre tache; & vos grimaces éternelles y mettent trente dé-

fauts ; vous êtes venue à bout, avec bien de la peine, de paroître laide. Les pieds, les mains, les doigts, rien ne se remue chez vous que par convulsion. Pour votre discours, celui des crieurs de prestiges à une foire, quand ils vantent au peuple leurs raretés & leurs curiosités, n'est guére plus galimatias ni plus guindé.

LA FRANÇOISE.

Est-ce que l'on fait l'amour en Angleterre comme cela ?

Madame FANCIFUL *à part.*

J'éclaterois de rage, si je ne craignois de l'en faire rire encore.

HEARTFRE'.

Je ne doute point, Madame, que ma sincérité ne m'ait attiré votre haine ; car vous avez trop de vanité pour vous être reconnue dans le portrait véritable que j'ai fait de vous ; & si vous vous sentiez aussi extraordinaire que vous êtes, vous vous corrigeriez pour l'amour de vous-même. Mais il est aussi difficile de persuader une femme des affectations qui lui messiént, que de faire convenir un Poëte des fautes de sa Piéce.

Madame FANCIFUL.

Je ne m'étonne point que les maniéres du beau monde déplaisent à un homme d'un goût sauvage.

HEARTFRE'.

Mais si je viens à bout de vous convaincre que tout le monde vous désaprouve autant que moi, & que ceux qui vous flattent, ne vous applaudissent que pour vous confirmer dans vos maniéres ridicules, & faire durer le plaisir qu'ils ont à se moquer de vous?

Madame FANCIFUL.

Monsieur, quand tout le monde dont vous parlez, me viendroit dire que mes maniéres sont mauvaises, comme tout le monde seroit de votre sentiment, je serois persuadée qu'il n'y entendroit rien, & je m'en tiendrois à mon goût.

[*Madame Fanciful & la Françoise sortent.*]

LA FRANÇOISE.

Le voilà mort.

HEARTFRE' *en les montrant de la main.*

Voilà comment pensent toutes les femmes. Quel sexe! Pour cette fois j'ai voulu blanchir un Négre. Mais dorénavant j'entreprendrois plûtôt d'apprendre à un Courtisan d'être sincere, à un Usurier d'être généreux, à un homme de Robe d'être désintéressé, & à un Prêtre d'être humble, que de faire reprendre l'air naturel à une femme qui en est une fois sortie, pour se parer de maniéres extravagantes.

SCENE II.

CONSTANT, HEARTFRÉ.

HEARTFRE'.

Bon jour, mon cher ami.

CONSTANT.

Votre serviteur, *l'homme sans chagrin*; Que faites-vous ici si matin ?

HEARTFRE'.

Ce que je suis sûr que vous ne devinerez jamais. Je viens de tâcher à convaincre Madame Fanciful, qu'elle étoit la femme de Londres la plus extravagante.

CONSTANT.

Le bel emploi !

HEARTFRE'.

Je lui ai raconté en un aussi bon françois qu'il m'a été possible, ce que l'on dit d'elle dans le monde, & ce que j'en pense : en un mot, j'ai eu aussi peu de ménagement pour elle, qu'un Roi qui se seroit rendu absolu, en auroit pour la Chartre qui contient tous les priviléges de la Nation (1).

(1) Les Anglois l'appellent *Magna-Charta*. Elle contient, suivant les uns, les priviléges accordés à la Nation par Henry I. & suivant les autres, les conditions auxquelles seulement les Anglois ont toujours reconnu leurs Loix, rédigées & mises en ordre sous ce Prince.

CONSTANT.

Et comment a-t'elle pris tout cela ?

HEARTFRE'.

Comme les enfans font les pilules ; ils les mordent, & puis ils les crachent.

CONSTANT.

Mais dites-moi, mon cher, quel diable vous mit en tête de vous ériger en réformateur du genre humain ?

HEARTFRE'.

Je ne savois à quoi passer mon temps ce matin ; & d'ailleurs, quelque peu d'attachement que j'aye pour les femmes, je perdois patience d'en voir une que le Ciel a pris tant de soin à former, se donner des peines infinies pour se rendre l'Arlequin de la Création.

CONSTANT.

Je voudrois bien que la cruelle que j'aime fît un aussi mauvais usage de ses charmes, & devint impertinente au point que le dégoût pût me délivrer du diable qui me possède. Le diable qu'on peint si noir, c'est l'Amour.

HEARTFRE'.

Pourquoi donc vous y laissez-vous gouverner ?

CONSTANT.

C'est, mon cher ami, qu'il entre dans ma composition une plus grande quantité de chair & de sang, que de grace & de

libre arbitre. Ah! ma maîtresse, ma chere maîtresse, je meurs d'amour pour vous! Faut-il qu'une femme si aimable soit une sainte, lorsque la religion est devenue hors de mode!

HEARTFRE'.

Il ne faut désesperer de rien. Le temps est un grand maître, secondé de la persévérance.

CONSTANT.

Ils ont déja joué leur rôle sans effet. Il y a deux ans que son brutal de mari m'invita à ses nôces: je vis alors, pour la premiere fois, la femme que j'ai tant aimée depuis. Un martir n'aime point davantage son ame, quand il s'expose au suplice pour la sauver. Que cela m'a-t'il servi? Elle est toujours aussi froide que l'étoile du Nord.

HEARTFRE'.

Toutes les femmes ont froid naturellement, & c'est ce qui leur donne tant d'envie d'être échauffées.

CONSTANT.

Si vous êtes mon ami, vous croirez toutes les femmes, des Anges, pour l'amour de ma maîtresse. Si vous connoissiez sa vertu.....

HEARTFRE'.

La tête d'un amant est une des plus plaisantes choses du monde. Vous êtes amoureux de votre maîtresse pour sa vertu, &

vous ne vous plaignez cependant que parce qu'elle ne veut point être vicieuse.

CONSTANT.

La seule consolation que j'attens, c'est de vous voir un jour aussi passionné que moi. Au milieu de mon chagrin, ce me sera un sujet de joye.

HEARTFRE'.

Ce jour-là n'arrivera pas encore si-tôt; ce n'est pas que je ne puisse, en galant homme, prendre mes ébats aussi bien que vous; je puis aussi faire le soupirant auprès d'une femme, lui prodiguer les noms de Nymphe, d'Ange, de Déesse, & lui débiter un fatras de sots complimens, langage ordinaire des amans. La différence qu'il y a entre vous & moi, c'est que je persuade à une femme, qu'elle est un Ange, & elle vous le persuade à vous. Je veux vous confier le remede qui m'a toujours garanti de devenir amoureux. Ce qui m'a préservé pourra vous guérir.

CONSTANT.

Je veux bien vous entendre, pourvû que vous ne perdiez pas dans vos discours le respect que l'on doit au sexe.

HEARTFRE'.

C'est ce qui nous gâte que ce respect outré. J'en vais parler avec équité, & vous n'aurez pas lieu d'être fâché. Je n'ai jamais regardé les femmes, telles qu'elles

paroiſſent à nos yeux par le ſecours du Tailleur, du Cordonnier, de la Coëffeuſe & des Filles de Chambre. Je m'en ſuis encore moins rapporté aux portraits que les Poëtes & les Peintres nous en font. Pour rendre juſtice à leur mérite, je les conſidere dépouillées de tous ornemens étrangers, je m'attache à la pure nature, & je les regarde comme j'aurois fait Eve notre premiere mere, ſi je l'avois vûe toute nue dans ſon jardin. Examinez leur cœur, ce n'eſt qu'orgueil, vanité, indiſcrétion, avarice, & par-deſſus tout cela, un fonds inépuiſable de méchanceté: c'eſt d'où elles tirent tant d'intrigues controuvées, dont elles font des confidences malignes aux hommes, afin qu'ils les répandent dans le monde, au préjudice de la réputation de leurs ennemies. Quelles machines ne remuent-elles pas pour engager un pauvre amant, qu'elles jettent comme le noyau de la ceriſe après l'avoir ſuccé! En un mot, vous les voyez toujours dans le travers, & en guerre ouverte avec la droiture & le bon ſens.

CONSTANT.

Fort bien, Monſieur, voilà un portrait peint d'aſſez belles couleurs.

HEARTFRE'.

Quant au pur extérieur, elles ſont revêtues d'une peau aſſez fine, qui couvre à

peu de choſes près la même matiere dont vous & moi ſommes formés. Pour ce qui eſt de leur démarche, de leur air, de leur maintien & de toutes ces autres affectations dont je vous vois ſi épris ; ſi vous voyiez votre maîtreſſe tenir ſon rang à quelque grande cérémonie, promener d'une démarche plus fiére que celle d'un Paon, la longue queue de ſa robe, & après tout, parée encore des marques de ſa dignité, je conçois bien que cela vous inſpireroit des ſentimens de reſpect & de vénération, tels que ceux que l'on doit au Ciel. Je tourne préſentement la médaille : ſi vous la voyiez vêtue d'un méchant cotillon & d'une mauvaiſe robe de chambre, ſe donner les mêmes airs, qu'en penſeriez-vous ? Vous en impoſeroit-elle alors ?

CONSTANT.

Arrêtez, maudite langue, je ne puis plus vous entendre davantage.

HEARTFRE'.

Dites donc ce que vous y trouvez de ſi aimable.

CONSTANT.

Je les aimerai éternellement.

HEARTFRE'.

Quoi, ſans eſpérances ?

CONSTANT.

Oui, ſans en avoir aucune.

HEARTFRE'.

La résolution est assez modeste : peut-être aurez-vous trouvé dans quelque Philosophe moderne, que l'amour ainsi que la vertu étoit sa propre récompense. Ainsi, vous & votre maîtresse avez la même satisfaction l'un loin de l'autre, que les amans vulgaires ne trouvent que lorsqu'ils sont en présence.

CONSTANT.

Vous êtes chimérique : mais, mon cher, si elle pouvoit devenir sensible ?

[*Il l'embrasse.*]

HEARTFRE'.

Je vous prie au moins de ne me point prendre pour votre maîtresse. Ce sont des gens incommodes que les amans.

CONSTANT.

Qui sait ce que le temps peut faire ?

HEARTFRE'.

Vous disiez tant tout à l'heure, que le temps ne pouvoit y rien faire.

CONSTANT.

Pas le moindre coup d'œil favorable en deux ans ! Il faut avouer qu'il y a plus que du malheur ordinaire.

HEARTFRE'.

Il n'y a rien d'étrange à cela : vous ne lui agréez point. Voilà tout le mystere.

CONSTANT.

Je vous prie, ne me faites pas perdre le peu d'esprit qui me reste.

HEARTFRE'.

Oh ! Il est sûr, Monsieur, qu'elle en devroit mieux user avec vous; vous êtes un jeune homme bien bâti & fort revenant..... Allons, voulez-vous la venir voir ? Elle peut avoir changé. Oui, tant qu'elle sera femme, vous devez espérer de.....

CONSTANT.

Je ne gagnerois rien à lui rendre visite. Souvent pour attraper quelque coup d'œil, j'en fais d'intéressées à son cheval de mari : mais dès que j'entre, elle a toujours un prétexte prêt pour sortir & me laisser avec lui.

HEARTFRE'.

Vous lui avez encore obligation si elle n'a pas fait confidence à son mari de votre passion ; c'est encore là un des bons procédés de femmes, & par différentes vûes. Quelquefois, c'est pour endormir le mari, afin que se reposant sur leur vertu, il puisse être trompé plus commodément ; souvent aussi c'est pour l'engager à une querelle, dans l'espérance qu'il y sera tué, quand elles ont intention de devenir veuves : mais le plus fréquemment, c'est pour faire battre deux rivaux, afin de se mettre

en réputation par le bruit que fait la mort d'un homme tué pour l'amour d'elles. Si c'eſt l'amant qui ſuccombe, elles s'en croyent quittes, pour s'écrier en apprenant la nouvelle : Ah, que je plains le pauvre malheureux ! Ce qui ne les empêche pas de prendre couleur au lanſquenet un quart d'heure après.

CONSTANT.

Prenez garde, mon cher ami, après toutes vos invectives, à ne point tomber ſous la coupe des femmes. Elles ſont vindicatives.

HEARTFRE'.

Elles ne me ſauroient faire pis qu'à vous, qui dites tant de bien d'elles. Ah ! voici notre Chevalier qui vient.

SCENE III.

Le Chevalier BRUTE, CONSTANT, HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

VOtre très-humble ſerviteur, Monſieur.

Le Chevalier BRUTE.

Je ſuis le vôtre de tout mon cœur.

HEARTFRE'.

Comment ſe porte-t'on chez vous ?

Le Chevalier BRUTE.

Que la peste étouffe tous ceux qui y sont.

CONSTANT.

Comment se porte Madame? Il me semble qu'il y a long-temps qu'on ne l'a vûe?

Le Chevalier BRUTE.

Je n'en sais rien, car je n'ai pas couché au logis. Elle ne se portoit que trop bien hier au soir.

CONSTANT.

Vous avez été à la campagne?

Le Chevalier BRUTE.

A la campagne? Non. Mais au cabaret.

CONSTANT.

Vous êtes un franc Anglois, mon cher; vous ne connoissez pas votre bonheur. Si j'avois épousé une femme aussi aimable que la vôtre, je ne passerois pas une nuit hors du logis pour tous les vins de la France.

Le Chevalier BRUTE.

Pas une nuit hors du logis! Ma foi, je n'y trouverois pas mon compte.

HEARTFRE'.

Il n'y a pas de division entre vous & Madame?

Le Chevalier BRUTE.

Non; de par tous les Diables, il y a une conjonction, & la peste soit au Curé qui nous a mariés. Je crois, mes chers amis, que vous devez bien vous moquer de moi.

Je m'imagine vous paroître comme un Diable.

HEARTFRE'.

Eſt-ce que vous croyez porter des cornes ?

Le Chevalier BRUTE.

Non ; ma femme eſt trop craignant Dieu pour m'en donner.

HEARTFRE'.

Mais, ſur quoi comptez-vous, pour lui conſerver toujours ſa vertu ?

Le Chevalier BRUTE.

Sur la perſécution ; c'eſt pourquoi elle ne lui manquera pas. La vertu ſe corrompt dans l'aiſe & le repos, & s'épure dans les ſouffrances.

HEARTFRE'.

Mon cher Chevalier, la vertu des femmes eſt bien fragile.

Le Chevalier BRUTE.

Cependant l'on a tant de peine à venir à bout de les réduire.

CONSTANT.

Vous avez la plus aimable femme du monde, & vous vous croyez encore un mari malheureux : fi, fi, cela eſt honteux.

Le Chevalier BRUTE.

Ma foi, la meilleure femme eſt toujours une femme, c'eſt en dire aſſez. Si j'étois marié à un tonneau de vin de Champagne, je penſe même que je ne le pourrois ſouffrir.

HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

Pourquoi vous êtes-vous donc marié ? Vous étiez assez vieux pour vous connoître.

Le Chevalier BRUTE.

Je me suis marié parce que j'avois envie de coucher avec elle, & qu'elle ne l'a jamais voulu autrement.

HEARTFRE'.

Que ne la forciez-vous ?

Le Chevalier BRUTE.

Oui, cela étoit excellent pour m'attirer sur les bras cent affaires avec tous ses parens, après quoi il eût encore fallu donner de l'argent à quelqu'un pour avoir ma grace : mais ce qui m'en empêcha encore davantage, c'est que pour lors je craignois la chaudiere & les crocs comme tous les diables ; cela vient de la mauvaise compagnie que je hantois alors : je ne voyois que des faquins, des gens peureux de l'autre monde, qui alloient à l'Eglise, disoient graces après le dîner, & n'avoient pas la moindre teinture des manieres des gens de qualité.

HEARTFRE'.

Vous êtes présentement dans une meilleure société.

Le Chevalier BRUTE.

Mylord Rake & moi, nous nous quittons aussi peu que les doigts font la main.

Il pourra bien arriver qu'une de ces nuits nous nous ferons rouer de coups par compagnie. Seriez-vous d'humeur de risquer quelque tapage cette nuit?

CONSTANT.

Non, je vous jure; mon talent est pour des exercices moins violens.

Le Chevalier BRUTE.

Je vous entens; vous êtes pour les exercices où l'on ne se blesse point en tombant. Que la peste étouffe toutes les Suivantes de Vénus. Voulez-vous boire ensemble cette après-dinée; & y a-t-il moyen? ...

CONSTANT.

Pour aujourd'hui excusez-moi, ce sera pour une autre fois: je vous irai moi-même proposer la partie, & nous passerons une heure ou deux.

Le Chevalier BRUTE.

Une heure ou deux, c'est bien la peine! Avez-vous renoncé au vin?

CONSTANT.

Il faut que j'aille voir ma maîtresse.

Le Chevalier BRUTE.

Qui est-elle?

CONSTANT.

Avez-vous coûtume de nommer la vôtre si librement?

Le Chevalier BRUTE.

Oui vraiment.

CONSTANT.

Je n'ai point coûtume d'en uſer de même.

Le Chevalier BRUTE.

Pourquoi ?

CONSTANT.

Parce que c'eſt une choſe qui veut être tenue ſecrette.

Le Chevalier BRUTE.

Je voudrois que ma femme le sût, il n'y auroit plus de ſecret long-temps.

CONSTANT.

Pourquoi ? La croyez-vous incapable de garder un ſecret ?

Le Chevalier BRUTE.

Auſſi incapable que de faire carême.

HEARTFRE'.

Conſtant, il faut que vous lui faſſiez confidence de vos inclinations pour voir s'il dit vrai.

Le Chevalier BRUTE.

Non, je vous prie ; j'en aurois par trop la tête rompue.

CONSTANT.

Je parie une guinée que vous ne le lui feriez jamais dire.

Le Chevalier BRUTE.

J'en gage dix que je le ſaurois incontinent.

CONSTANT.

Comment vous y prendriez-vous pour extorquer ce ſecret ?

Le Chevalier BRUTE.

Je ne lui demanderois point de me le dire.

HEARTFRE'.

Si rien en pouvoit venir à bout, ce seroit assûrément ce moyen-là.

CONSTANT.

Mais croyez-vous, Monsieur?...

Le Chevalier BRUTE.

Oh! Monsieur, je crois qu'une femme & un secret peuvent aussi peu durer ensemble, que la neige & le feu. Je suis las d'entendre parler de toutes ces carognes-là. Laissons & ma femme & votre maîtresse, je les donne au Diable de bon cœur, aussi-bien que tout animal porte-jupe. Je reclame seulement quatre nobles vivantes avec Babet Sands à leur tête. Mylord Rake & moi soupons en leur compagnie dix fois en quinze jours. [*Il sort.*]

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRÉ.

CONSTANT.

VOilà un homme dont les principes s'accommodent fort avec les vôtres; mais il a plus que vous, d'être un fieffé

poltron. Quand je ſonge à la maniere dont il en uſe avec ſa femme, je ſuis prêt de le poignarder.

HEARTFRE'.

Les Amans ont ordinairement la vûe foible, le ſens du toucher épuiſe les quatre autres; on les lui ſacrifie. Ne voyez-vous pas que ſa brutalité eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous faire parvenir où vous tendez? Si rien peut faire réſoudre Madame Brute à faire une infidélité à ſon mari, c'eſt le deſir de la vengeance: les femmes en font davantage pour ſe venger, qu'elles n'en feroient pour l'Evangile. Prenez donc courage, j'ai de grandes eſpérances pour vous; &, puiſque je ne vous puis guérir de votre paſſion, du moins je vous veux rendre heureux, car rien n'eſt ſi incommode en ſociété, qu'un Amant tranſi.

CONSTANT.

Ah! Mon cher ami, flattez-moi un peu moins, & ne me donnez point de ſi belles eſpérances; j'en pourrois bien mourir de joie.

HEARTFRE'.

Il n'en eſt pas encore temps; attendez que les choſes ſoient un peu plus avancées. Allons-nous-en diner au cabaret, & que l'eſpérance nous donne de l'appétit.

SCENE V.

Le Théatre repréſente la maiſon de Madame Fanciful.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE, LA SUIVANTE.

Madame FANCIFUL.

AVez-vous jamais rien vû de ſi incommode, Mademoiſelle?

LA FRANÇOISE.

Pour vous dire la vérité, Madame, c'eſt un Monſieur fort mal-élevé.

Madame FANCIFUL.

Mal-élevé, Mademoiſelle! Je le trouve d'une inſolence inſupportable. Cependant je vous avouerai ma foibleſſe, c'eſt le ſeul homme ſur la terre qui pût m'arracher des faveurs; & je ne ſai point ce qui en arriveroit s'il étoit poli. En vérité, ſi les hommes ſavoient combien les femmes ſont ſenſibles à la politeſſe, ce ſeroit la ſeule ſcience qu'ils étudieroient.

LA SUIVANTE.

Madame, Monſieur Treble eſt ici; il a apporté les vers que vous avez faits, & que vous lui avez donnés pour mettre en muſique.

Madame FANCIFUL.

Vite, faites-le entrer. Que je vais avoir de plaisir, Mademoiselle !

SCENE VI.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE, Monsieur TREBLE.

Madame FANCIFUL.

Monsieur Treble, mon petit Dialogue est-il mis en musique ?

TREBLE.

Oui, Madame, & je me flatte que vous en serez contente.

Madame FANCIFUL.

C'est de quoi il ne faut pas douter, car, à dire la vérité, vous êtes un homme d'un mérite surprenant pour la composition : mais, sur-tout, votre musique vaut celle des Anges, quand vous travaillez sur mes paroles.

TREBLE.

Ce sont vos paroles qui m'inspirent, Madame, & qui font tout le mérite de l'air.

Madame FANCIFUL.

Vous me confusez, Monsieur; mais faites-nous au plus vite entendre votre ouvrage.

TREBLE.

Tout-à-l'heure, Madame.

DIALOGUE

Entre un Amant & sa Maîtresse.

L'Amant.

Les feux qui sortent de vos yeux,
Vont mettre l'Univers en cendres.

La Maîtresse.

Il se trouveroit glorieux.
Quel sort plus beau peut-il attendre?

L'Amant.

S'il n'est plus de Bergers, de chants à votre gloire,
Qui fera retentir les airs?

La Maîtresse.

Les Dieux prendroient le soin de chanter ma victoire.
Eux seuls sont dignes de mes fers.

TREBLE.

Qu'en dites-vous, Madame?

Madame FANCIFUL.

Cela enleve, Monsieur Treble, cela enleve. Quel feu! Quelle science vous avez mise dans votre chanson! Je veux vous dire l'occasion qui m'a fait accoucher de ce petit Dialogue; la Lune est sa mere, pour son pere, c'est un songe. Je rêvois une nuit que d'une commune voix j'avois été nommée Reine du pâle monde de la

Lune,

Lune, & que la premiere fois que je parus sur mon trône, tous mes sujets devinrent amoureux de moi. En m'éveillant, je vis du papier & de l'encre qui ne faisoient rien sur la table; je jettai ma robe de chambre sur mes épaules, & je m'en vins faire cet impromptu sur mon songe.

TREBLE.

Je conjecture, Madame, que la conversation du Dialogue se fait entre votre Majesté & son premier Ministre.

Madame FANCIFUL.

C'est cela même. Ce Ministre vient m'avertir de m'inquiéter un peu plus du bien de mes sujets; & moi, comme Reine, je trouve la proposition des plus impertinentes. Mais votre air est si languissant, que je voudrois que vous nous en pussiez chanter quelqu'autre pour nous réjouir. N'avez-vous rien de nouveau?

TREBLE.

J'en ai un, Madame, qui ne paroît que d'hier. Le voici.

A frais communs faisons l'amour,
Philis, brûlez pour moi d'une flamme fidelle,
Et je vous trouverai plus belle
Que Vénus & toute sa Cour.
Mais, si vous faites la cruelle,
Vous me paroîtrez sans appas:

Voici ma devise éternelle :
N'aime point qui ne t'aime pas.

LA FRANÇOISE.

L'on ne peut rien de mieux. Je gagerois que les paroles sont de Heartfré.

TREBLE.

Ne chanterez-vous point ce matin, Madame ?

Madame FANCIFUL.

Ah ! bon Dieu, chanter ! Mon pauvre Monsieur Treble, mon rhume est si obstiné, qu'il ne m'est pas permis d'y songer.

TREBLE.

J'en suis fâché, Madame, & je crois qu'il n'y a personne qui ne voulût devenir Médecin, pour avoir le plaisir de contribuer à votre guérison.

Madame FANCIFUL.

Je dois justice au genre humain là-dessus. Tous ceux qui me connoissent ont eu assez bon goût pour m'offrir tous les remédes qu'ils ont à leur disposition.

TREBLE.

Ils ont raison, Madame ; & tout le monde y perd beaucoup, lorsque vous n'êtes pas en état de chanter. Je vous crois la mortelle qui, à cet égard, approche le plus près des Chérubins.

Madame FANCIFUL.

Si j'ai quelque mérite là-dessus, c'est à

vous, Monsieur Treble, que j'en ai l'obligation. J'entends tout le monde me dire que j'ai la voix belle, & une méthode qui fait paroître extrêmement toute la musique que je chante. Et franchement, je commence d'en croire quelque chose depuis ce qui arriva l'autre nuit; le croiriez-vous, Monsieur Treble? Me promenant assez tard dans le Parc, comme c'est ma coutume, il me prit fantaisie de chanter un Vaudeville, & j'eus le lendemain à mon réveil neuf billets doux sur cet événement, trois en vers & six en prose.

TREBLE.

Vous le méritez, Madame, mieux que personne. Avez-vous quelque chose de plus à m'ordonner?

Madame FANCIFUL.

Rien pour à présent; mais je vous retiens pour venir ici pendant le mois tous les matins, pour me chanter quelque chose de ce qui se fera.... Vous m'entendez. Je reconnoîtrai vos peines.

TREBLE.

Ah! Madame.

Madame FANCIFUL.

Adieu, le charmant Monsieur Treble.

[*Il sort.*]

SCENE VII.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE, UN VALET.

LE VALET.

MAdame veut-elle dîner ?

Madame FANCIFUL.

Oui, que l'on ſerve. Mademoiſelle, il faut que Heartfré m'ait enſorcellée. Vous ne ſauriez vous imaginer combien de fois je l'ai retrouvé dans mon imagination. En vérité, c'eſt dommage qu'il ſoit ſi impoli. Ne dites-vous point la même choſe ?

LA FRANÇOISE.

Moi, Madame, je trouve que c'eſt ſi grand dommage, que ſi vous m'en vouliez croire, vous le feriez enlever, & vous l'enfermeriez chez vous ſous la clef juſques à ce qu'il eût appris toutes les civilités & toutes les courtoiſies qu'une belle Dame doit attendre d'un Cavalier de mérite.

Madame FANCIFUL.

Oui-da, je ſuis ſûre que ces airs bruſques tomberoient bien-tôt ; car il a de grandes diſpoſitions à devenir bien amoureux de moi, malgré ſon averſion pour tout le ſexe. Sans cela, auroit-il pris pour

moi toute la peine qu'il s'eſt donnée ? Seigneur, que je connois de femmes, à qui une pareille conquête donneroit bien de la vanité ! Mais en vérité, je ne ſaurois regarder comme une ſi grande victoire une conquête, qui par tant de raiſons m'étoit trop dûe. Mais que faire pour le polir ? Car juſques à ce qu'il le ſoit devenu, je ne le pourrai ſouffrir.

LA FRANÇOISE.

Il faut, Madame, le plaiſanter par tout où vous le trouverez, en jettant un ridicule ſur tout ce qu'il viendra à dire ou à faire.

Madame FANCIFUL.

Véritablement, la ſatyre a toujours été d'un uſage merveilleux pour corriger le ridicule des gens. Outre cela, c'eſt mon talent que la plaiſanterie : quand je veux, je ſuis plus piquante que perſonne. Donnez-moi une plume & de l'encre, je me ſens en verve, & je veux lui écrire.

[*Elle s'aſſiéd, puis ſe releve.*]

Non, je veux lui faire voir que je ne penſe point à lui, & le punir de cette maniere-là.

[*Elle ſe raſſiéd.*]

Il vaut mieux, pour le punir, lui faire voir que j'y penſe, mais en mal.

[*Elle ſe leve.*]

Non, c'eſt le meilleur parti de le laiſſer

la : il prendroit pour des faveurs chaque coup de fouet que je lui donnerois.

[*Elle s'assiéd.*]

C'est dommage aussi de ne se pas servir d'une satyre aussi fine & aussi ingénieuse que ce que je vais écrire.

[*Elle se leve.*]

Mais, s'il prend cela de travers, j'en deviendrai folle.

[*Elle s'assiéd.*]

Après tout, je crois que je dois écrire.

[*Elle se leve.*]

Je ne veux pas témoigner que je pense à lui : cela fera le même effet.

LA FRANÇOISE.

La voilà déterminée.

Fin du second Acte.

ACTE III.

La Scéne eſt chez le Chevalier Brute.

SCENE PREMIERE.

Le Chev. BRUTE, Mad. BRUTE, BELLINDE.

Le Chevalier BRUTE.

[*On deſſert.*]

DÉbarraſſez-nous ici, j'attens compagnie. Apportez-moi toujours ma boëte à tabac, je veux fumer une pipe.

Madame BRUTE.

En vérité, Monſieur, je m'étonne que vous ne quittiez pas cette vilaine habitude.

Le Chevalier BRUTE.

Je vous prie, ma femme, de ne pas faire ici l'impertinente.

BELLINDE *à Madame Brute.*

Quelle eſt la compagnie qu'il attend cet après-midi ?

Madame BRUTE.

Je donne à tout le monde à le deviner. Ce peut être Conſtant, qui vient ici aſſez

souvent à l'heure qu'il est : s'il vient, je suis résolue de rester.

BELLINDE.

Voulez-vous envoyer querir notre ouvrage, & travailler ici ?

Madame BRUTE.

Il va nous empester avec son tabac.

BELLINDE.

Rien n'incommode les femmes, lorsqu'il s'agit de venir à bout de ce qu'elles veulent faire.

Madame BRUTE.

Que l'on apporte ici l'ouvrage de ma niéce & le mien. [*On l'apporte.*]

Le Chevalier BRUTE.

N'y a-t-il que cette sale pour travailler dans tout le logis ?

Madame BRUTE.

Nous prendrons garde à ne vous point interrompre.

BELLINDE.

Votre tabac vous rendroit trop pensif, mon cher oncle. Notre babil vous égaïera : rien n'est si bon contre les fumées de rate, que la langue des femmes.

Le Chevalier BRUTE.

Je m'y attens bien, Madame l'éveillée. Dans peu il se fera ici autant de bruit que dans un moulin à papier.

Madame BRUTE *bas à Bellinde.*

Ne prenez pas garde à ce qu'il dit, &

laissez-le parler comme il voudra.

Le Chevalier BRUTE.

Le plaisant remède pour guérir les maux de rate, que la langue d'une femme! Ne voudroient-elles pas aussi s'en servir pour guérir les maux de tête?

Madame BRUTE.

En vérité, Bellinde, vous avez bien avancé depuis hier.

BELLINDE.

Aussi je me suis tuée de travailler. Que dites-vous de mon ouvrage?

Madame BRUTE.

Ma niéce, voilà la plus belle frange du monde; vous avez le meilleur goût que je connoisse. Je veux que vous me donniez un dessein pour rajuster ma jupe cramoisi.

Le Chevalier BRUTE.

Que la peste soit à votre jupe. Il se fait ici un tel bruit par votre babil, qu'un homme ne sauroit venir à bout de mettre en ordre ses pensées.

Madame BRUTE.

[*bas.*] [*haut.*]

Ne lui répondons point. Que me conseillez-vous?

BELLINDE.

Je n'y voudrois rien changer; il me semble assez beau tel qu'il est.

Madame BRUTE.

Cela est vrai; mais l'habit le plus beau

ennuye à la longue, si de temps en temps l'on n'y change quelque bagatelle pour lui donner un air de nouveauté.

Le Chevalier BRUTE.

Je lui ai appris quelque chose approchant de cela.

BELLINDE *bas à Madame Brute.*

Nous devrions le piquoter.

Madame BRUTE.

[*bas.*] [*haut.*]

Je ne demande pas mieux. Ma chere, ne vous ennuye-t-il pas un peu de n'être point mariée?

BELLINDE.

J'entens dire des choses du mariage, dont je sens que je m'accommoderois assez.

Madame BRUTE.

Et que craindriez-vous d'y trouver qui vous en fit repentir?

BELLINDE.

Un mari. Sans cela je me marierois cent fois pour une.

Madame BRUTE.

Oh, la malicieuse friponne! Ce que vous dites est bien éloigné de ce que vous pensez.

BELLINDE.

Point du tout; mon mari seroit ma bête, sur-tout s'il fumoit du tabac.

Madame BRUTE.

Pourquoi? Cela sert souvent à chasser les mauvaises odeurs.

BELLINDE.

Y en a-t-il d'auſſi dégoûtante que celle d'un mari qui ſent le tabac ?

Madame BRUTE.

Il y a des maris qui le font par politique, afin d'empêcher leurs femmes de les joindre de ſi près : la fumée les écarte.

BELLINDE.

C'eſt juſtement dans ces écarts-là que l'on les fait mieux cocus.

[*Le Chevalier Brute ſe leve en furie, & jette ſa pipe.*]

SCENE II.

Le Chev. BRUTE, Mad. BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRÉ.

Le Chevalier BRUTE.

OH ! Je vous ferai gagner bien vîte le haut de l'eſcalier, garces confédérées, ou je vous ferai venir des cornes ſur la face à beaux coups de poing.

Madame BRUTE.

Ah, Seigneur ! Il veut nous battre ! Mon cher Monſieur Conſtant, ſauvez-nous.

Le Chevalier BRUTE.

Cocu ! C'eſt moi qui vous la ferai avec la ver... [*Elles ſortent.*]

SCENE III.

Le Chev. BRUTE, CONSTANT, HEARTFRÉ, UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QU'eſt-ce donc, Monſieur le Chevalier, que tout ceci ?

Le Chevalier BRUTE.

Je ſuis aſſûré que ſi la femme eût été créée lors du péché du premier Ange, pour ſa punition l'on ne l'auroit pas précipité dans l'enfer, on l'auroit marié.

HEARTFRE'.

Quel nouveau chagrin vient de vous arriver ?

Le Chevalier BRUTE.

Ces honnêtes Dames qui ſortent, m'ayant oüi dire que j'attendois votre viſite cet après-midi, ont voulu s'emparer de la chambre pour m'y faire enrager, moi & toute ma compagnie.

CONSTANT.

Eſt-ce là tout ? Je vous aſſûre que leur compagnie nous auroit fait beaucoup de plaiſir.

Le Chevalier BRUTE.

Votre viſite, en ce cas-là, m'eût incom-

modé beaucoup, moi ; car elles ne sauroient souffrir l'odeur du tabac, & leur babil fait mal à la tête. J'ai grande envie de dire.... quelque chose.

CONSTANT.

Que ce soit, *sauf l'honneur des Dames*, je vous prie.

Le Chevalier BRUTE.

Que toutes les femmes crévent par le milieu du corps. Ne voulez-vous pas vous asseoir ? Laquais, qu'on apporte du vin : vous fumerez bien une pipe.

CONSTANT.

Je vous prie de m'en exempter, & de me permettre même de ne point boire.

Le Chevalier BRUTE.

Qui vous roule donc dans la tête ? Songez-vous à votre maitresse ; & vous a-t'elle défendu de boire ? Je suis sûr que c'est quelque précieuse Infante comme ma femme. Depuis un temps elle est devenue si délicate, que c'est pour elle un sujet de querelle qu'une chemise sale. Mais que la peste ronge toutes les femmes. Parlons de boire ; prenons chacun notre verre. Je veux vous envoyer chercher une boëte de pralines pour vous sécher la bouche.

CONSTANT.

N'en faites rien. Je veux bien boire un verre de vin pour vous contenter, mais ne vous mettez point en dépense.

Le Chevalier BRUTE.

Vous êtes trop honnête. [*parlant à son valet.*] Allons, coquin, verse du vin à Monsieur. A vous, mon brave. Une femme est un diable. Je bois à votre futur mariage, Messieurs.

HEARTFRE'.

Je suis votre très-humble valet.

Le Chevalier BRUTE.

Comment trouvez-vous mon vin ?

CONSTANT.

Admirable.

HEARTFRE'.

Il est excellent.

Le Chevalier BRUTE.

Allons, un autre verre.

CONSTANT.

Non; je vous supplie de nous excuser. Nous reviendrons vous voir une autre fois, & alors nous ne l'épargnerons pas.

Le Chevalier BRUTE.

Encore un coup, & je ne vous presse plus. Ce sera la santé de votre maîtresse que nous boirons : croyez qu'il faut que je sois de vos amis pour cela.

CONSTANT.

C'est me faire plaisir, je vous jure. Allons, des verres.

Le Chevalier BRUTE.

De tout mon cœur. Je consens que cela lui fasse du bien. [*Il tousse dans son verre.*]

HEARTFRE'.

Et qu'elle devienne complaisante.

CONSTANT.

Avez-vous avalé de travers ?

Le Chevalier BRUTE.

Si j'aimois assez ma femme pour être jaloux, je prendrois ceci à mauvaise augure, & je croirois avoir bû ma santé : je ne l'ai jamais fait sans avoir eu envie de vomir dans le verre.

CONSTANT.

Elle a trop de vertu pour donner jamais de la jalousie à un homme raisonnable.

Le Chevalier BRUTE.

Peste soit de sa vertu. Si je l'avois surprise en galanterie, elle me ruineroit encore en procès.

HEARTFRE'.

Et vous obligeroit de lui donner pension, pour être un cocu distingué.

Le LAQUAIS.

Monsieur, Mylord Rake, le Colonel Bully, & d'autres Messieurs encore, sont aux pilliers bleus à vous attendre.

Le Chevalier BRUTE.

Tubleu ! C'est pour délibérer sur les exploits de cette nuit.

HEARTFRE'.

Nous ne prétendons point vous empêcher de faire vos affaires.

Le Chevalier BRUTE.

Je ne devrois point vous quitter, mais je vous prie de me pardonner pour cette fois-ci : notre conférence ne durera pas peut-être long-temps ; & si vous vouliez m'attendre une demi-heure ou une heure, en cas que je ne sois pas revenu... Je n'irai pas plûtôt.

HEARTFRE' *à Constant.*

Mon ami, voilà une proposition toute charmante.

CONSTANT.

Acceptons-la. Qui sait ce qui en pourroit arriver ?

HEARTFRE'.

Monsieur, pour vous prouver le cas que nous faisons de votre conversation, nous vous attendrons ici tant que vous reveniez.

Le Chevalier BRUTE.

Je voudrois bien demeurer avec vous ; mais il faut que l'affaire que vous savez se fasse. Ecoutez, je suis avec Mylord en termes de vous faire entrer dans la partie ; & il ne tiendra qu'à vous de venir faire le diable avec nous cette nuit, si le cœur vous en dit.

CONSTANT.

Nous vous en sommes bien obligés ; mais, pour moi, j'ai partie faite ailleurs.

Le Chevalier BRUTE.

Avec qui ? Avec votre maîtresse, je gage.

Je

Je vous prie, laissez la salope de grivoise souper de ses pensées lubriques, & venez passer la nuit en meilleure compagnie; vous ne pouvez....

CONSTANT.

Vous l'avez dit.

HEARTFRE'.

J'ai la même occupation; & vous savez qu'il faut que les affaires se fassent.

Le Chevalier BRUTE.

Oui, l'affaire des femmes, & quand le monde en devroit périr. [*Il sort.*]

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRE'.

CONSTANT.

Adieu..... Le cheval! Ah! Que je souhaiterois, mon ami, que ma chere maitresse fût de l'humeur de bien des femmes que je connois, qui croiroient manquer de savoir vivre, si dans l'absence du mari, elles ne recevoient la visite des amis qui viennent le voir.

HEARTFRE'.

Pour l'amour de vous, je le lui pardonnerois, quand même elle..... Mais,

quel expédient trouverons-nous pour la voir ?

CONSTANT.

Ils ne réuſſiroient pas, & nos ſouhaits & nos inventions ſeroient également inutiles.

SCENE V.

Madame BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRÉ.

HEARTFRE'.

QU'en penſez-vous donc préſentement, mon cher ?

CONSTANT.

Je crois que je vais m'évanouir.

HEARTFRE'.

Je ferai les premiers complimens pour vous donner le loiſir de reprendre haleine.

Madame BRUTE.

Meſſieurs, nous nous croyons obligées de rentrer, pour vous remercier de votre courtoiſie. Nous vous devons les mêmes complimens que les Infantes faiſoient aux temps jadis aux Chevaliers errans qui les avoient délivrées des griffes de quelque monſtre, ou des mains d'un brutal de

géant. Vous nous avez tirées d'un pareil danger. Mon mari....

BELLINDE.

Comment la fumée qui lui sortoit de la bouche, ne vous a-t'elle pas jettés à la renverse?

HEARTFRE'.

Il est vrai, Mesdames, nous avions entrepris une rude avanture; mais nous en eussions fait encore davantage, si de plus grands Héros que nous, ne nous l'avoient enlevé.

CONSTANT.

Quoique je sois très-satisfait de vous avoir rendu ce que vous voulez bien appeller un service, je suis fâché cependant que cela n'ait pû arriver qu'en nous rendant témoin d'une chose que vous vouliez peut-être dérober à la connoissance de tout le monde.

Madame BRUTE.

Je crois qu'il n'y a pas grand dommage pour mon mari. Il en fait trop pour vouloir que ses emportemens demeurent cachés. A mon égard, je n'en suis point fâchée, puisque ce secret n'est tombé qu'entre vos mains & celles de Monsieur: j'ai de trop bonnes raisons, pour croire que vous en pensiez rien à mon désavantage, ou que vous en fassiez jamais aucun mauvais rapport.

CONSTANT.

Madame, je voudrois bien avoir mérité la bonne opinion que vous avez de moi.

Madame BRUTE.

Je ne fais que vous rendre juſtice en connoiſſance de cauſe, comme je fais à tout le monde.

HEARTFRE'.

Je vous prie, mon ami, enſeignez-moi un peu ce que vous faites, pour gagner ainſi l'eſtime des Dames? J'y ſuis, je vous l'avoue, un grand novice.

BELLINDE.

Monſieur, voulez-vous bien que je vous catéchiſe, moi?

HEARTFRE'.

Oui-da, Madame, de toute mon ame.

BELLINDE.

Il faut être toujours propre, de bonne humeur, point gourmand, ne jamais fumer du tabac, & ne boire que pour la ſoif.

HEARTFRE'.

Cela n'eſt pas aiſé.

CONSTANT.

Madame, lui caſſer ſon verre, c'eſt lui fendre le cœur.

BELLINDE.

Eſt-il poſſible qu'un galant homme puiſſe tant aimer à boire?

HEARTFRE'.

On prend du vin, comme un contre-poiſon.

BELLINDE.

Contre quoi ? je vous prie.

HEARTFRE'.

Contre l'amour.

Madame BRUTE.

Vous appréhendez donc étrangement, Monsieur, de devenir amoureux.

HEARTFRE'.

A en mourir de peur, si le danger m'en paroissoit présent.

Madame BRUTE.

Pourquoi donc tant d'appréhension ?

HEARTFRE'.

Parce que j'ai toujours eu aversion de servir de doguin & de jouet.

BELLINDE.

Il a raison, bien des femmes n'ont guéres plus de considération pour leurs amans que pour leurs chiens.

Madame BRUTE.

Mais, vous n'avez jamais aimé ?

HEARTFRE'.

Non, Madame, & j'en rens graces au Ciel.

BELLINDE.

Qui vous a donc rendu si savant ?

HEARTFRE'.

Les malheurs d'autrui, Madame.

BELLINDE.

C'est être un écornifleur de devenir sage aux dépens d'autrui : cela est vilain. Si

vous aviez acheté votre sageſſe aux dépens de votre repos, elle vous ſeroit beaucoup plus profitable, & vous feroit, ſans mentir, plus d'honneur. Perſonne ne vous la plaindroit.

SCENE VI.

Madame BRUTE, BELLINDE, Madame FANCIFUL, CONSTANT, HEARTFRÉ, UN VALET.

LE VALET.

MAdame, Madame Fanciful demande à vous voir.

Madame BRUTE.

Juſte Ciel, aidez-nous ! Quel déluge d'impertinences nous allons eſſuyer !

Madame FANCIFUL.

Ma chere Madame Brute, ma chere Bellinde, [*Elle les embraſſe.*] il me ſemble qu'il y a un ſiécle que je ne vous ai vûes.

Madame BRUTE.

Il n'y a cependant que trois jours, Madame, que j'ai eu cet honneur. Il faut que vous ayez mal paſſé le temps, puiſqu'il vous a paru ſi long.

Madame FANCIFUL.

A ne vous rien celer, je viens d'être

ſi fatiguée des inſtances d'un pauvre amant malheureux, que ſi je ne craignois de donner trop à parler par la nouveauté du fait, j'arracherois de mes propres ongles ces yeux qui font tant de déſordre, afin de me mettre en repos & d'y laiſſer le genre humain. Qu'en penſez-vous, Monſieur Heartfré ? Car c'eſt vous que je prens pour mon conſeil.

HEARTFRE'.

Ce que je penſe, Madame, c'eſt que l'on doit favoriſer les projets qui ſont pour le bien du genre humain.

Madame FANCIFUL.

C'eſt-à-dire, que je puis m'arracher les yeux, ſans que vous le trouviez mauvais.

HEARTFRE'.

J'ai trop de reſpect, Madame, pour déſapprouver jamais rien de tout ce que vous voudrez faire.

Madame FANCIFUL.

Vous n'étiez pas ſi complaiſant il y a quelques heures. Le croiriez-vous, Meſdames ? Monſieur a eu ce matin la généroſité ſurprenante de m'avertir de ſoixante impertinences qu'il avoit remarquées dans mes manieres, en moins de temps qu'il m'eût été poſſible de tomber dans deux.

CONSTANT.

Madame, c'eſt le caractére de mon ami, d'être libre avec les Dames.

Madame FANCIFUL.

Cela eſt vrai, Monſieur; mais ſa charité va au-delà de l'imagination. Il a eu la bonté de me donner un plan, pour me réformer juſques au bout des ongles. Je penſe, Monſieur, que ſuivant vos régles, voilà comme je devrois tenir mes doigts.

[*Elle tient ſes doigts ouverts mal-adroitement.*]

Mes yeux le choquent; il trouve à redire à ma maniere de regarder.

[*Elle le regarde de travers.*]

Eſt-ce celle-là qui vous agrée? Je ne me ſouviens plus bien de ce qu'il trouvoit à dire à mon port, je ſai bien qu'il y reprenoit quelque choſe. En vérité, Meſdames, je penſe qu'il me vouloit donner ſa démarche. De grace, Monſieur, faites un tour de chambre ou deux, afin que ces Dames puiſſent rendre juſtice à votre bon air. Le petit impoli ne tient compte de ma priére, mais la compagnie n'y perdra rien.

[*Elle ſe proméne d'abord d'une démarche lourde, avec un regard fier & le ſourcil froncé, & reprend après ſes manieres coquettes & affectées.*]

Voilà l'air, la démarche & le port que Monſieur me vouloit faire prendre, mais, par malheur, je ſuis une femme entêtée, ſans goût pour les belles choſes; auſſi ai-je perdu

perdu l'empire d'un cœur comme le ſien, lequel m'étoit acquis ſi j'euſſe voulu être un peu plus docile à ſes leçons.

HEARTFRE'.

Voilà juſtement comment en uſent les femmes quand elles croyent être aimées, ou lorſqu'elles aiment.

[*Conſtant tire Madame Brute à quartier.*]

Madame FANCIFUL.

Je penſe, Monſieur, qu'il y auroit moins de vanité pour moi à croire le premier, qu'à vous de penſer le ſecond.

HEARTFRE'.

Madame, ce que je penſe de tout ceci, c'eſt que ſi j'étois amoureux, vous auriez trouvé le moyen de me faire enrager.

Madame FANCIFUL.

Je penſe que ce ne ſeroit point par un redoublement d'amour. Mais laiſſons cela; vous vous laiſſez ſi fort gouverner à votre bile, que vous deviendriez brutal inſenſiblement.

BELLINDE *à part.*

Je gagerois qu'elle l'aime à la fureur. Donnons-lui de la jalouſie pour nous en éclaircir. [*à Madame Fanciful.*] Je vous avoue, Madame, que je ne demanderois pas mieux, moi, que de trouver un amant qui eût aſſez de ſincérité, pour m'avertir de mes défauts, afin que je pûſſe m'en corriger.

Madame FANCIFUL.

Souffrez donc que je vous propose Monsieur. J'ai l'honneur de le connoître assez pour vous être ici caution que pour peu que vous receviez bien sa sincérité, elle ira jusqu'à l'impudence.

HEARTFRE'.

Je vous remercie, Madame, de votre recommandation. Mais comme je hais l'oisiveté, vous me dispenserez d'entrer au service de Madame. Il n'y auroit rien à faire pour ma critique. Je serois beaucoup mieux auprès de vous, où je ne manquerois jamais d'emploi.

Madame FANCIFUL.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il deviendroit brutal.

BELLINDE.

Un peu de brusquerie marque un cœur droit, en faveur de quoi je puis tout pardonner. Ainsi, Monsieur, s'il n'y a que la peur de n'avoir rien à faire qui vous empêche d'entrer à mon service, hazardez-vous de vous y enrôler, je vous garantis que vous y trouverez de l'exercice.

HEARTFRE'.

Je m'engage donc, Madame, à votre service. Mais au moins ceci n'est point du tout raillerie.

[*Il veut lui baiser la main.*]

BELLINDE.

Tout beau, Monsieur, je ne paye point par avance, mais quand je suis bien servie, je donne de bons gages, & paye ponctuellement.

[*Heartfré & Bellinde continuent à parler seuls.*]

Madame FANCIFUL *à part.*

Je ne puis plus souffrir cette comédie. Voyez la folle, je pense qu'elle s'imagine qu'il lui parle tout de bon. Mais, en vérité, il faut qu'elle soit folle aussi pour croire que l'on me sacrifie à elle.

[*Elle regarde Bellinde avec mépris.*]

La belle guenon auprès de moi ! Si j'étois homme, je ne la pourrois point regarder. Le vilain nez, le menton pointu ; quel cou de grue ! Pour ses yeux..... Quelles lévres ! Ce doit être les plus mauvais baisers du monde. Non, il est impossible qu'il l'aime jamais ; mais n'importe, je souffre trop de leur tête à tête. [*haut.*] Monsieur Heartfré, vous savez bien, je pense, que nous ne devons point nous vouloir de mal pour ce qui s'est passé ; il faut excuser les femmes sur bien des choses.

HEARTFRE'.

Oui, Madame, jusques à un certain âge.

Madame FANCIFUL.

Je ne pense pas l'avoir encore passé.

HEARTFRE' *à part.*

Je penſe même que vous ne le paſſerez jamais.

Madame FANCIFUL *à Madame Brute.*

Madame, voulez-vous bien être témoin de notre réconciliation ?

Madame BRUTE.

La paix eſt-elle faite enfin ?

HEARTFRE' *avec un air de mépris.*

Oui, nous recevons ſes excuſes.

Madame FANCIFUL *à part.*

Qu'il fait, de ſang froid, des réponſes piquantes !

Madame BRUTE.

Y a-t'il encore quelque cartel qui ſubſiſte entre vous ?

HEARTFRE'.

De mon côté, je répons que non.

[*Parlant à Conſtant.*]

Je m'attends bien cependant d'en recevoir de ſa part qui ne ſerviront de rien.

CONSTANT.

J'en ſuis perſuadé. Mais je crois qu'il eſt à propos de nous retirer, de crainte de lui donner occaſion de médire.

HEARTFRE'.

Je vous ſui.

CONSTANT.

Meſdames, nous vous ſouhaitons le bon ſoir. Nous voyons bien que Monſieur Brute eſt engagé trop avant dans ſa partie

pour revenir ſi-tôt. Allons, Heartfré.

HEARTFRE'.

Meſdames, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

[*Parlant à Bellinde.*]

J'eſpere, Madame, que vous vous ſouviendrez de notre marché. Je parlerai toujours comme il vous plaira.

BELLINDE.

Je vous donne la même liberté de dire vos ſentimens, que les membres du Parlement doivent avoir. [*Ils ſortent.*]

Madame FANCIFUL *à part.*

Cela eſt bien joli..... Le lourdaut; de quel air il eſt ſorti ſans jetter ſur moi le moindre regard, tandis qu'il la regardoit avec des yeux pleins de tendreſſe.... Les gens d'Egliſe ont beau dire; le temps des miracles n'eſt point fini: il y a quelque choſe de ſurnaturel dans ce qui arrive ici. Un brutal comme l'un, & une petite ſouillon comme l'autre, ſont venus à bout de me faire perdre l'eſprit. Mais je ne la puis ſouffrir plus long-temps; elle me paroît devenue dix fois plus hideuſe que Cornet. Retirons-nous pour ſonger à la vengeance.

[*A Madame Brute.*]

Je ſuis votre très-humble ſervante, Madame. Il faut que je prenne congé de vous.

Madame BRUTE.

Quoi! Vous nous quittez déja?

Madame FANCIFUL.

Excuſez-moi pour aujourd'hui, Meſdames, j'ai dix-huit viſites à rendre cet après-midi; vous voyez que je ſuis auſſi courue des femmes que des hommes.

BELLINDE *à part.*

Autant des uns que des autres.

Madame FANCIFUL.

Aſſurément vous ne ferez point un pas hors de votre chambre.

Madame BRUTE.

En vérité, Madame, je vous reconduirai juſqu'en bas.

Madame FANCIFUL.

Non, s'il vous plaît, ma belle Dame. Savez-vous que les cérémonies me font évanouir?

Madame BRUTE.

Je vous prie, permettez-moi....

Madame FANCIFUL.

Vous ſavez que c'eſt me déſobliger.

Madame BRUTE.

En vérité, il faut que....

Madame FANCIFUL.

En vérité, vous n'en ferez rien.

Madame BRUTE.

En vérité, je le veux.

Madame FANCIFUL.

En vérité, vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien, vous n'en ferez rien.

[*Elle ſort en courant, & on la ſuit.*]

Madame BRUTE.

La ridicule ! Elle m'a mise de mauvaise humeur pour quinze jours. Que son impertinente visite a interrompu une conversation charmante !..... Avec quelle rapidité le torrent de l'amour entre dans un cœur, quand une fois le desir s'en est emparé, & qu'il lui en ouvre l'entrée! Grands Dieux ! qu'il y a de plaisir à faire ce que vous nous défendez !

SCENE VII.

Madame BRUTE, CONSTANT, *qui rentre.*

Madame BRUTE.

Vous voilà encore ici ?

CONSTANT.

Je sais bien, Madame, qu'il est contre les régles de rentrer si-tot, & de rendre ses visites si près l'une de l'autre ; mais vous me pardonnerez, je croi, quand je vous aurai dit que je suis sorti seulement dans l'appréhension de Madame Fanciful. Si elle a autant de malignité que d'extravagance, elle eût fait de sots commentaires sur la longueur d'une visite, qui lui eût paru durer trop long-temps.

Madame BRUTE.

On ne pourroit pas même, Monsieur, s'empêcher de pardonner des fautes bien plus grandes en faveur de votre bon naturel, qui vous rend si scrupuleux sur ce qui peut nuire à la réputation des Dames.

CONSTANT.

Je dois donc me promettre, Madame, la grace d'un autre plus grand crime qui le mérite déja par lui-même, c'est l'amour. Pardonnez-moi, Madame, l'entreprise que j'ai faite de m'ouvrir le chemin de votre cœur. Vous seule en avez jamais sû le mystére.

Madame BRUTE.

Quand de pareils crimes sont commis en secret, ils en sont de moitié moins punissables. Mais, après tout, il n'y a qu'un repentir sincére qui en puisse mériter le pardon.

CONSTANT.

Si la sincérité du repentir consiste dans le chagrin d'avoir offensé, tous les Cloîtres de la Chrétienté ne renferment pas un plus sincére pénitent que moi. Mais je ne saurois croire que l'on me compte pour un crime d'aimer ce que l'on ne sauroit s'empêcher d'adorer.

Madame BRUTE.

Ne comptez-vous pour rien le dessein formé d'ôter à une femme la seule chose

qui la rend digne de respect..... sa vertu ?

CONSTANT.

Sa vertu ! Ne nous abusons point, Madame ; la véritable vertu ressemble aussi peu à ce que l'on appelle ordinairement de ce nom, qu'aux vices même. La vertu consiste dans un cœur droit, incapable de lâcheté, sincere, plein de bonté & de compassion ; & non pas dans une chasteté chagrine & scrupuleuse, qui se fasse des fantômes de rien. La véritable vertu, celle qui par elle-même est estimable, & qui ne dépend point du caprice des mortels, doit être la même en tous temps, en tous lieux, & dans les hommes comme dans les femmes. Vous voyez par-là que ce ne peut pas être ce qu'on appelle continence : ce fantôme d'honneur, que les hommes ont mépriſé dans tous les siécles, a toujours été abandonné aux femmes que l'on a persuadées de s'en parer aux dépens des plus doux plaisirs.

Madame BRUTE.

Si la chasteté n'est qu'une bagatelle, pourquoi la prêchez-vous avec tant de soin à vos filles & à vos femmes ?

CONSTANT.

C'est que nous voulons les garder pour nous seuls, & nos filles pour les maris que nous tâchons de leur trouver.

Madame BRUTE.

Cependant elle doit être de conséquence,

puiſque ſans elle, vous ne pouvez être content du ſexe.

CONSTANT.

Ce qui fait l'importance de cet honneur chimérique, ce ſont les imaginations & les chiméres que certains peuples ſe ſont miſes en tête là-deſſus. La nature ne nous a point appris toutes ces délicateſſes.

Madame BRUTE.

Comment prouveriez-vous, Monſieur, tout ce que vous avancez ?

CONSTANT.

Par l'uſage d'une Nation voiſine de la nôtre (1), & dont l'on a toujours vanté la prudence. C'eſt dans les Républiques, Madame, qu'il faut chercher la raiſon. On y examine toutes choſes aux lumiéres du bon ſens. Dans les Monarchies, c'eſt le caprice qui décide.

Madame BRUTE.

Je ne penſe point cependant que vous accuſiez les Anglois d'être aſſez légers pour établir leurs coutumes au hazard.

CONSTANT.

Que dites-vous, Madame, d'un habit noir rendu blanc à force de poudre, pour le grand deuil.

(1) *Il ſemble que l'Auteur entende parler de la Hollande. Véritablement les filles y ſont beaucoup moins réſervées que dans les autres Pays, & on leur pardonne bien plus aiſément les foibleſſes où elles peuvent tomber.*

Madame BRUTE.

Vous devez être content de vos sophismes, Monsieur, ils ont tout l'effet que vous en devez attendre : l'on est ébloui de leur brillant, mais ils ne sauroient éclairer jusques à la conviction.

CONSTANT.

J'en suis au désespoir, Madame.

Madame BRUTE.

Et je suis fâchée, moi, de vous entendre tenir ce discours.

CONSTANT.

Apprenez-moi pourquoi ?

Madame BRUTE.

C'est que si vous avez prétendu me persuader par vos raisonnemens, il faut que vous me croyiez l'entendement bien faux. Et je serois fort aise d'être mieux dans votre estime.

CONSTANT *à part.*

Je la vois venir ; elle ne fait un si grand cas de son honneur, & ne me veut tant persuader de son prix, que pour m'obliger à plus de reconnoissance, quand elle me le sacrifiera. [*haut.*] Je vous prie, Madame, de croire que je n'ai parlé qu'en raillant ; vous connoissez trop le bien & le mal, pour espérer sérieusement de vous en imposer par des raisonnemens comme les miens. Mais, Madame, croyez à votre tour, que je sais assez le prix des choses,

pour estimer infiniment votre vertu, & pour en avoir une reconnoissance éternelle, si jamais vous la sacrifiez à mon amour.

Madame BRUTE.

Je pense véritablement que l'obligation seroit si grande, que rien ne la pourroit acquitter.

CONSTANT.

Oui, Madame, aimassiez-vous un Roi, il vous en devra toujours plus qu'il n'en pourra payer.

Madame BRUTE.

Quand une fois nous avons lâché à nos débiteurs tout ce qu'ils souhaitent d'emprunter, la compagnie de leurs créanciers leur devient à charge.

CONSTANT.

Oui, Madame, quand ils empruntent de gens qui tirent de gros intérêts, mais non pas lorsque l'on le leur prête généreusement. Qu'on nous laisse choisir nos créanciers, & rarement se trouvera-t-il parmi nous un ingrat.

Madame BRUTE.

Que dites-vous de mon mari? Il m'a épousée par inclination.

CONSTANT.

Je dis, Madame, que vous êtes sa femme.

Madame BRUTE.

Le mariage donne-t-il diſpenſe aux amans qui s'épouſent, de la fidélité qu'ils ſe ſont jurée.

CONSTANT.

Ils la prennent toujours. La conſtance eſt un brave qui aime la liberté, & qui ne veut agir que de ſon propre mouvement. Il ne ſauroit ſouffrir que l'on le veuille attacher avec les chaînes du mariage : c'eſt un vil eſclavage où nous nous plongeons dans la craſſe & dans l'ordure : c'eſt une mauvaiſe terre où il ne croît que de mauvais ſentimens, de l'avarice, de la pareſſe, de la lâcheté & de la vilainie.

Madame BRUTE.

Ceci eſt-il auſſi ſans exception?

CONSTANT.

Je le penſe. Si vous pouviez m'épouſer, & que vous le vouluſſiez faire, je me ferois fort cependant que notre mariage ſeroit une exception à ce que je viens de dire.

Madame BRUTE.

C'eſt être ſage, que de faire des complimens qui ne peuvent engager à rien.

CONSTANT.

Ah! Madame, que je ſouhaiterois l'occaſion de vous perſuader de la ſincérité de mes ſentimens! Mais, condamnée ſans eſpoir d'aucune rédemption d'être la compagne d'un mari qui ne connoît pas ſon

bonheur, j'eſpere que vous voudrez bien ſouffrir qu'un homme pénétré d'eſtime pour votre mérite, & qui rend juſtice à vos charmes aux dépens du repos de ſon cœur, oſe jetter ſur vous ſes regards.

Madame BRUTE.

Tandis que vous vous en tiendrez à des regards, le mal ne ſera pas ſi grand que l'on ne ſouffre volontiers que vous vous contentiez.

CONSTANT.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis d'emprunter, en donnant de bonnes ſûretés que l'on rendra le ſoir ce qui aura été confié à midi?

Madame BRUTE.

Quelles ſûretés ſuffiſantes peut-on donner que l'on tiendra ſa parole?

CONSTANT.

Mais ce doute eſt injurieux à celui qui veut emprunter.

Madame BRUTE.

Il eſt injurieux ſeulement, s'il le croit tel. Puiſque le bonheur n'eſt que dans l'imagination, il faut que le malheur ne ſoit auſſi qu'une fantaiſie.

CONSTANT.

Je vous y prens, Madame, & en conclus que, puiſque l'offenſe ne conſiſte que dans l'imagination de l'offenſé, il n'y a qu'à lui cacher la choſe pour ne point faire de mal.

Madame BRUTE *s'en allant.*

Un moyen encore plus sûr, c'est de ne point prêter l'oreille à vos raisonnemens.

CONSTANT *la suivant.*

Mais, Madame!

Madame BRUTE.

Mais, Monsieur! C'est à mon tour présentement de montrer de la discrétion: elle ne me permet pas de souffrir une plus longue visite.

CONSTANT *l'arrêtant.*

Non, Madame, je ne vous quitte pas que vous ne me flattiez de l'espoir de vous revoir dans un lieu & dans un temps plus commode.

Madame BRUTE *sortant.*

Je ne vous en donne peut-être que trop pour avoir mon congé. Vous devez être content de ce que j'ai pû faire pour vous.

CONSTANT *quand elle sort.*

Oui, voilà la plus aimable femme qui soit au monde. Dans quels transports de joie elle me laisse! Elle veut que j'espere... Oui, elle veut que j'espere... Oui, elle vient de me le dire en propres termes: mais devrois-je m'en contenter?... Oui, ma foi, je dois être content de cette entrevûe. Il m'est permis d'avoir présentement de l'espoir; j'en ai entendu le mot, il sortoit de sa bouche, & il s'adressoit à moi.

SCENE VIII.

CONSTANT, HEARTFRÉ.

CONSTANT.

VOus venez de me rendre le plus grand service du monde, en entretenant hors d'ici l'aimable Bellinde. Embrassez-moi, honorable Mercure, & laissez-moi vous serrer autant que le fait le corps de jupe neuf que l'on met à une épaisse Provinciale qui veut paroître de belle taille en arrivant à la Cour.

HEARTFRE'.

Quel Diable vous cause de si grands transports ?

CONSTANT.

Ne les blâmez point ; ils sont trop bien fondés. On me donne de l'espoir, mon ami.

HEARTFRE'.

De l'espoir ! Eh, de quoi ?

CONSTANT.

De quoi ? De ce que ma maîtresse & moi, car il faut être deux pour cela, ferons incessamment cocu Monsieur Brute.

HEARTFRE'.

En quels termes t'a-t-elle dit ? ...

CONSTANT.

CONSTANT.

Elle m'a dit que... Que sais-je ? il ne m'en souvient plus d'un mot. Mais ses yeux pleins de feu & de tendresse m'ont dit au-delà de ce que je pouvois attendre. Venez au cabaret, je vous promets de vous y régaler de tout ce qui s'y trouvera d'exquis. Je veux donner tout mon argent aux garçons ; faire un feu de joie devant la porte ; publier que les Plénipotentiaires ont signé la paix, & que les Commissaires de la Banque d'Angleterre deviennent honnêtes gens.

SCENE IX.

La Scéne représente une chambre de Cabaret.

Mylord RAKE, Le Chevalier BRUTE, Le Colonel BULLY, UN PAGE.

Tous ensemble.

HUzza (1).

Mylord RAKE.

Allons, garçon, verse... Confusion

(1) C'est le cri de joie des Anglois, qui prononcent *Heurzaï*.

& point d'ordre. Il y a ici liberté de conscience.

Tous ensemble.

Huzza.

Mylord RAKE.

Je veux vous chanter une chanson que j'ai faite ce matin sur ce sujet.

Le Chevalier BRUTE.

Elle est mauvaise, je parie.

Le Colonel BULLY.

Mylord ne veut-il pas nous dire qui l'a faite ?

Le Chevalier BRUTE.

Ecoute d'abord.

Mylord RAKE.

Que sert-il, Parlement, d'allonger vos séances ?
Si c'est pour établir seulement parmi nous
La liberté des consciences,
Le vin le fera mieux que vous.
Lorsque j'ai mis pinte sur pinte,
Je bois, je fais l'amour au gré de mes desirs :
Jupiter ni Pluton, les remords ni la crainte,
N'osent chicaner mes plaisirs.

Qu'en dites-vous, Messieurs ?

Tous ensemble.

Admirable.

Le Chevalier BRUTE.

Je ne donnerois pas une épingle d'une

chanſon qui n'eſt pas remplie d'impudence & d'infamie.

Mylord RAKE.

Je ſuis bien aiſe que ma muſe ſoit de votre goût. Allons, bûvons : la nuit ſe paſſe, & nous manquerons de temps pour faire tapage. Page, ſors pour aller à la découverte, & viens nous rapporter ce qui ſe paſſe dans le camp dont nous devons inſulter un quartier.

LE PAGE.

J'en rendrai un compte exact à votre Grandeur.

Mylord RAKE.

Allons, que le vin nous donne du courage, prenons de la bravoure en bûvant. Courage, braves Chevaliers, la victoire nous attend.

Le Chevalier BRUTE.

Et l'on me couronnera de lauriers. Je veux boire des mieux, que le Diable m'emporte.

Mylord RAKE.

Allons, garçons, verſez de nouveau. Au Diable les gens de bien.

Le Chevalier BRUTE *yvre.*

Au Diable les gens de bien!... Que le Guet les ſuive, & que l'Exempt ſoit marié.

Tous enſemble.

Huzza.

Mylord RAKE.

Que fait-on préſentement dans les rues, maraut ? De qui ſont-elles peuplées ?

LE PAGE *rentrant.*

Mylord, il eſt Dimanche au ſoir, elles ſont pleines de Bourgeois yvres.

Mylord RAKE.

Courage, mes enfans, nous allons voir beau jeu.

Le Colonel BULLY.

Allons, généreux Chevalier.

Le Chevalier BRUTE.

Allons, Colonel. Celui qui dira que le Chevalier Brute n'eſt pas auſſi ſou & auſſi dévot que le plus yvre Bourgeois... il en a menti, & c'eſt un fils de putain.

Le Colonel BULLY.

Voilà parler bravement & comme un véritable Anglois ; comme un homme né libre.

Le Chevalier BRUTE.

Que cela vous fait-il, mon ami, que je ſois Anglois ou François.

Le Colonel BULLY.

Morbleu, Monſieur, ne vous fâchez pas.

Le Chevalier BRUTE.

Morbleu, je veux me fâcher moi... Si je ſuis né libre & Anglois, qu'avez-vous à faire de diſcourir de mes priviléges ?

Mylord RAKE.

Chevalier, ne querellons pas ici, je

vous prie ; attendez le jour pour éclaircir vos différends particuliers, & employons la nuit contre les ennemis communs.

Le Chevalier BRUTE.

Mylord, je vous respecte, vous êtes un homme de qualité ; mais je ferai connoître à ce compagnon-là, que depuis que le poil me croît, j'ai été élevé aussi en possession de mes priviléges que le Roi de France l'est de ses prérogatives. En vertu de ses prérogatives, il prend de l'argent où il ne lui en est pas dû ; & moi, suivant mon privilége, je refuse de payer où j'en dois. Liberté, propriété & le bon vieux temps.

Tous ensemble.

Huzza.

[*Le Chevalier Brute sort en trébuchant, & les autres le suivent.*]

SCENE X.

Le Théatre repréſente une Chambre à coucher.

Madame BRUTE, BELLINDE.

Madame BRUTE.

IL commence à ſe faire tard, Bellinde ; & je me ſens à moitié endormie.

BELLINDE.

Il eſt près de minuit. Ne voulez-vous pas vous coucher ?

Madame BRUTE.

Me coucher, mon enfant, afin de donner le plaiſir à mon mari, lorſqu'il reviendra mort-yvre, de m'éveiller dans mon premier ſomme, ou peut-être au milieu de quelque ſonge agréable, qui deviendroit plus délicieux en avançant.

BELLINDE.

Vous ne devez pas appréhender ſon retour de toute la nuit. Le laquais dit qu'il eſt allé faire la débauche avec Mylord Rake.

Madame BRUTE.

Il n'y a véritablement point d'apparence qu'il quitte ſi-tôt une ſi bonne compagnie.

Que les hommes deviennent porcs, ma chere, quand ils se dégoûtent des femmes!

BELLINDE.

Et qu'ils sont chats-huants, quand ils en sont amoureux!

Madame BRUTE.

Mais alors nous sommes obligées de pardonner une foiblesse dont nous sommes la cause.

BELLINDE.

Cela devroit être ainsi; mais cependant il est mal-aisé de le faire, car quand un homme devient amant, il devient en même temps si saturne, qu'une femme qui auroit aimé sa compagnie auparavant, a de la peine à le souffrir. Je pense que voilà pourquoi le monde est rempli d'amans maltraités.

Madame BRUTE.

Et moi, je t'avoue que je ne serois pas fâchée de voir un homme en l'état d'un âne, pour l'amour de moi.

BELLINDE.

J'en serois aussi ravie, moi; mais ce seroit seulement pour me savoir bon gré d'avoir été assez charmante pour le mettre en cette posture. Véritablement, je lui conseillerois de choisir une épreuve moins périlleuse pour persuader de sa passion.

Madame BRUTE.

Il pourroit se présenter dans un état plus

décent & plus agréable. Après tout, ma chere, la vie des femmes seroit bien triste, s'il n'y avoit point d'hommes que nous eussions envie de mettre en l'état des ânes. Nous serions embarrassées de nos jours & ne nous plaindrions plus du destin, pour en avoir si fort borné la durée.

BELLINDE.

Il en faut tomber d'accord. C'est aux hommes que nous sommes redevables des plus doux agrémens que nous trouvons dans la vie. Pour vous parler du fond du cœur, s'il n'y avoit pas d'homme au monde, je sens bien que je ne serois pas plus long-temps à ma toilette, qu'à dire mes prieres. Je crois même que je ne m'habillerois pas pour aller le Dimanche à l'Eglise, quand je croirois n'y être vûe que des Anges.

Madame BRUTE.

Mais ne crois-tu pas que l'émulation, qui est entre les femmes, à qui sera la mieux mise, tiendroit la place de l'envie de plaire aux hommes?

BELLINDE.

Non, car on ne se veut parer mieux qu'une autre, que pour donner plus qu'elle dans la vûe des hommes. S'il n'y en avoit plus, adieu habits d'or & d'argent, nous vous trouverions trop pesans.

Madame

Madame BRUTE.

Adieu la Comédie. Les plus belles piéces nous sembleroient ennuyeuses.

BELLINDE.

Adieu Hidepark. (1) La poussiére nous y étoufferoit.

Madame BRUTE.

Adieu le Park Saint James. La promenade nous rendroit lasses à mourir.

BELLINDE.

Adieu notre bonne Ville de Londre: votre fumée de charbon de terre nous deviendroit insupportable.

Madame BRUTE.

Adieu l'Eglise. Je doute que la dévotion eût le crédit de nous y mener.

BELLINDE.

Notre confession est trop sincére pour ne point mériter l'absolution.

Madame BRUTE.

Point. Cela ne sert de rien, si elle n'est entiére. Pour le repos de notre conscience, il faut tout dire.

BELLINDE.

Ainsi soit-il.

Madame BRUTE.

Je m'accuse donc d'aimer d'être sur le premier banc de la loge aux spectacles; car si l'on est sur le second, deux actes se passent souvent avant que personne se soit avisé que

(1) Lieu près de Londres, où se fait le Cours.

vous êtes-là : quand je suis établie en mon poste, dès que j'apperçois deux hommes qui se parlent à l'oreille après m'avoir regardée, je ne doute jamais que ce ne soit pour dire du bien de moi ; ce qui me donne cent pensées de vanité auxquelles je m'abandonne avec plaisir.

BELLINDE.

Vous faites ma confession, en disant la vôtre. Après.

Madame BRUTE.

J'attends avec impatience le premier bon mot, afin d'avoir occasion de rire pour montrer mes belles dents. Si, comme cela arrive souvent, il est trop long-temps à venir, je parle à l'oreille à une amie pour avoir sujet de faire un moment de conversation, dans laquelle je change dix fois d'air de visage, vive, sérieuse, enjouée, mélancolique, languissante ..... non pas que ce que nous disons demande tout cela. Mais ....

BELLINDE.

J'entens tout à demi mot ; & il me souvient d'avoir été bien des fois dans de pareilles conversations.

Madame BRUTE.

Il faut l'avouer, ma chere, il y a des femmes qui sont de grandes maîtresses là-dessus, & qui savent, en vous parlant, vous enchanter avec leurs minauderies.

Oh ça, avoue, n'as-tu jamais étudié dans ton miroir ?

BELLINDE.

Oh ! Vous le faites, vous qui me le demandez.

Madame BRUTE.

Je te l'avoue, & fort souvent.

BELLINDE.

Et moi, je l'avoue aussi. Je sais à merveille prendre une contenance convenable, quand je parle, ou quand j'écoute, suivant les gens qui sont de la conversation ; mais je n'ai pas encore pû trouver un air de visage qui soit bon pour les équivoques de la Comédie. Vous savez que le Parterre & le Théatre jettent les yeux sur les femmes, dès que l'on en dit, pour étudier leur maintien. Oh ! Rien n'est si contraignant. En dût-on crever, il faut s'empêcher de rire : ce seroit avouer que l'on entend le bon de l'équivoque, & que l'on est savante dans les mystéres. Cependant il est dur d'être obligée de garder le sérieux pour lors.

Madame BRUTE.

Je trouve moi que ce sérieux affecté nous fait encore paroître plus savantes, que ne seroit de rire avec les autres. Si nous n'y entendions point finesse, nous ferions naturellement comme le monde.

BELLINDE.

Pour moi, je prens toujours ce temps-là pour me moucher.

Madame BRUTE.

Il y a des Piéces où tu dois avoir le mouchoir à la main la moitié du temps.

BELLINDE.

A quoi servent aussi tant de prêcheurs de réforme? Que quelqu'un des plus zélés n'entreprend-il de bâtonner les Poëtes qui osent nous faire rougir?

Madame BRUTE.

C'est qu'il appréhendroit que nous ne lui en vouluſſions bien du mal, dans le temps que nous lui en ferions de grands remercimens. Il n'y a rien au monde de si extravagant que la modestie, à laquelle l'on veut assujettir les femmes.

BELLINDE.

Oui, c'est le caprice des hommes de nous assujettir à leurs imaginations. Si nous prenons des airs un peu libres, ils trouvent que nous perdons nos agrémens: ils savent bien cependant que notre modestie n'est que pure grimace; c'est de quoi ils nous raillent tous les jours. Ils nous appellent effrontées, si nous sommes naturelles, & hypocrites, si nous sommes composées.

Madame BRUTE.

Après tout cela, qui ne croiroit impossible à une femme de se faire servir par un

homme ? Cependant, la nature favorable à notre sexe, nous a donné d'un autre côté de quoi les faire courir après nous. Ils ont beau nous reprocher nos foibles, ils sont encore plus foibles que nous. Tant que le vaisseau du monde voguera, ce seront toujours les femmes qui en tiendront le timon. Mais ne dirons-nous pas un mot de ce pauvre Constant, avant de nous coucher, quand ce ne seroit que pour donner occasion à un songe agréable ? Je suis sûre qu'il parle de moi, ou qu'il y pense du moins, soit-il au milieu de ses prieres.

BELLINDE.

Il le doit faire toujours. Vous en avez fait assez pour lui aujourd'hui.

Madame BRUTE.

Je l'ai assez maltraité : mon honneur n'a rien à me reprocher. Il y a deux ans qu'il m'assiége inutilement.

BELLINDE.

Je ne le plaindrois pas, si au bout d'un siége de quatre..... il pouvoit gagner le pillage de la Ville.

Madame BRUTE.

Cela peut être ; mais je crains bien qu'elle ne puisse pas tenir si long-temps. Pour t'avouer la vérité, la garnison commence à se lasser ; elle se révolte & demande à capituler.

BELLINDE.

Pour avoir une bonne compoſition, il ne faut point attendre à l'extrémité.

Madame BRUTE.

Je ſouhaiterois ſeulement pouvoir tenir encore aſſez long-temps, pour te voir prendre un engagement. Je voudrois que nous entraſſions en même temps dans la carriére, afin de ſavoir qui ſeroit la plus conſtante. Que ferois-tu ſi Heartfré devenoit bien amoureux de toi ?

BELLINDE.

Je l'aimerois, pour faire dépit à la folle Madame Fanciful. Mais je ſuis rebutée, quand je le vois ſi froid, & je déſeſpere de venir jamais à bout de l'échauffer.

Madame BRUTE *la baiſant.*

Il faudroit pour cela qu'il fût froid à ne pouvoir pas vivre. Ma chere petite friponne, je voudrois être homme pour l'amour de toi.

BELLINDE.

Et vous ſouhaiteriez bien-tôt de redevenir femme pour l'amour de vous, ou les hommes ſont bien trompés dans ce qu'ils penſent des deux ſexes ; mais quand je pourrois faire la conquête de cet enfant de Bacchus, & devenir la rivale de ſa bouteille, que ferois-je de lui ? Il n'a pas aſſez de bien pour que je l'épouſe, & je ſuis ſûre que vous ne voudriez point, ma chere

tante, que votre niéce commit fornication.

Madame BRUTE.

Pourquoi non? Je prendrois cela, comme une marque de ton affection pour moi. Cela me rassûreroit, tandis que je commettrois autre chose.

BELLINDE.

Si je ne puis me résoudre à vous servir de cette maniere, ce sera de quelqu'autre qui ne vous fera pas moins de plaisir. Mais comment ferons-nous pour avoir au plus vite une autre conversation avec nos éveillés?

Madame BRUTE.

Il nous faut avoir recours à la ruse que nous ont montrée nos meres qui l'avoient apprise de nos grandes-meres. Ecrivons-leur un billet entre le sérieux & le plaisant, & qui en cas de besoin, puisse passer pour un tour de gens qui veulent rire. L'invention est merveilleuse pour sauver l'honneur des femmes.

BELLINDE.

Vos intentions sont les meilleures du monde. Mais où sera le rendez-vous?

Madame BRUTE.

Au Jardin du Printemps. (1) Je veux que nous y allions masquées, afin de les

(1) Jardin de l'autre côté de la Tamise. C'est un rendez-vous de galanterie aussi fréquenté & fameux dans son espéce, que le derriere des Chartreux l'étoit jadis à Paris pour les duels.

ſurprendre. Ce ſera le plus divertiſſant de la fête. Je ne me ſuis jamais ſentie en ſi bonne humeur de faire des fredaines.

BELLINDE.

Ecrivez donc, je vous prie, inceſſamment le billet qu'il leur faut envoyer.

Madame BRUTE.

Allons dans la chambre pour cet effet; mon enfant, & je l'écrirai tandis que tu ſeras à dire tes prieres.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

Le Théatre repréſente le commun Jardin (1).

SCENE PREMIERE.

Mylord RAKE, le Chevalier BRUTE, le Colonel BULLY *l'épée à la main*, UN TAILLEUR.

Mylord RAKE *entrant ſur la Scéne.*

LE chien eſt-il mort ?

Le Colonel BULLY.

Non. Le diable l'emporte, je l'ai entendu faire des lamentations.

Mylord RAKE.

Comme ſa chouette de femme hurle.

Le Colonel BULLY.

Elle va donner l'allarme au Guet.

Mylord RAKE.

Allons, Chevalier, montrez-vous digne

(1) C'eſt une Place de Londres, appellée en Anglois, *Convent Garden*, ou le *Jardin du Couvent*, parce qu'elle l'étoit autrefois. Il a plû aux François qui la voyent ſervir de marché, où l'on vend toute ſorte d'herbages & de fruits, de traduire *Convent Garden*, par *Commun Jardin.*

de l'être ; nous avons une cause d'importance à défendre. Il y a un homme de tué.

Le Chevalier BRUTE.

Son ombre sera bien-tôt contente. Je lui veux sacrifier un Connétable (1) tout-à-l'heure, & brûler son corps sur sa chaise de bois.

[*Ils apperçoivent un Tailleur qui porte un paquet.*]

Qui va là ? Un voleur, je gage.

Le TAILLEUR.

Vous me pardonnerez, Messieurs ; je suis honnête-homme.

Mylord RAKE.

Nous l'allons voir présentement. Que le Général l'examine.

Le Chevalier BRUTE.

Oui, oui, laissez-le moi examiner. C'est lui ou moi qui ont fait le coup. Il a la mine d'un coquin de fripon. Vien çà, maraut, sans équivoque & sans réservation mentale, dis-moi ta religion & ta vacation, je verrai bien par-là de quoi tu es capable.

Le TAILLEUR.

Avec votre permission, je suis un pauvre Tailleur Non-Conformiste.

(1) Le *Connétable* est une espece de Magistrat, qu'on élit tous les ans dans chaque Paroisse, parmi les Artisans, & qui a le pouvoir de prendre au corps les perturbateurs du repos public, & de les mener devant un Juge de Paix ou Commissaire, qui les examine & les envoye en prison. Les Connétables accompagnent souvent le Guet,

Le Chevalier BRUTE.

Vous êtes d'une religion où l'on aime à mentir, & d'un métier où l'on vole encore plus volontiers (1). Ainſi, coquin, vous allez être puni comme vous le méritez. Qu'on lui mette un baillon & qu'on me le pende.

LE TAILLEUR.

Je vous prie, mes bons Meſſieurs, ne me faites point de mal. Vous m'obligez de vous dire pour ma défenſe, qu'en vérité je ſuis un honnête homme & un loyal ouvrier.

Le Chevalier BRUTE.

Tu as beau jaſer, tu ſeras pendu par ton cou.

Mylord RAKE.

Faiſons inventaire de ce qui eſt dans ſon paquet.

LE TAILLEUR.

Hélas! Meſſieurs, c'eſt la robe du Curé de la Paroiſſe.

Mylord RAKE.

La robe d'un Prêtre. Chevalier, ſeriez-vous homme à ne point faire ſcrupule de

(1) Les Non-Conformiſtes paſſent ordinairement en Angleterre pour de fort honnêtes gens, mais ils ne ſont pas aimés de ceux de la Religion Anglicane qui eſt la dominante. Pour les Tailleurs, ils y ſont en même eſtime qu'en France; mais on peut dire qu'ils ſont tenus encore pour honnêtes gens en ces quartiers là, en comparaiſon de la réputation qu'ils ont en Allemagne.

vilipender un peu le Clergé ? Craignez-vous d'abuſer.....

Le Chevalier BRUTE.

Moi, je ſuis ſou, & je ne crains point d'abuſer de rien, ſi ce n'eſt de ma femme. Je la nomme.... avec reſpect.

Mylord RAKE.

Allons, endoſſez ce harnois pour charger le Guet, & mettons le Clergé de moitié. Les coups tomberont ſur vous, mais le ſcandale tombera ſur lui.

Le Chevalier BRUTE *mettant la robe.*

De par tous les diables, voilà ce qui s'appelle un beau deſſein. Donnez.

LE TAILLEUR.

Hélas ! mes bons Meſſieurs, je ſuis ruiné, ſi vous me prenez ma robe.

Le Chevalier BRUTE.

Allons, maraut, décampe au plus vîte. Remercie-nous de ce que tu ſors d'ici ſans contuſions.

LE TAILLEUR *à part en ſortant.*

Je penſe que je ferai bien de ſuivre ſon avis. Si je diſputois plus long-temps, la diſpute pourroit bien aboutir à me faire frotter. Il y a plus de folie dans la tête de ces jeunes gens de qualité, que d'argent dans leurs bourſes, & ils auront plûtôt coupé la gorge à un homme que payé une dette.

Le Chevalier BRUTE.

Comment me trouvez-vous la mine préſentement ?

Mylord RAKE.

Fort haute. Il reſſemble à un Evêque allant aux guerres ſaintes. Mais... aux armes : voici les ennemis.

SCENE II.

LE CONNÉTABLE, LE GUET, *& les Acteurs de la Scéne précédente.*

LE GUET.

QUi va là ? Arrêtez ; venez parler au Connétable.

Le Chevalier BRUTE.

Le Connétable eſt un coquin, & toi tu es un... fils de putain.

LE GUET.

La belle réponſe pour un Curé !

LE CONNETABLE.

Il me ſemble, Monſieur, qu'un homme qui porte votre habit devroit donner un meilleur exemple.

Le Chevalier BRUTE.

Canaille, je vous ferai voir qu'il y a des gens de ma condition qui ſavent donner

auſſi méchant exemple que vous le pourriez faire, chiens.

[*Il vient pour battre le Connétable, le Guet le ſaiſit, & ſes camarades fuyent.*]

LE CONNETABLE.

Nous voilà sûrs du Curé, quoi qu'il en ſoit.

Le Chevalier BRUTE.

Tue, tue... & tue, tue.

LE GUET.

Quelle pitié! De la maniere dont il eſt animé, je gage qu'il a tué quelqu'un cette nuit.

Le Chevalier BRUTE.

La récompenſe du meurtre eſt la corde, ainſi je ne fais point métier de tuer perſonne : ma vacation eſt de boire & de trafiquer de bénéfices.

LE GUET.

Il parle préſentement comme un homme d'eſprit. C'eſt une pitié, voiſins, qu'il ſoit en un état à ſe faire méconnoître.

Le Chevalier BRUTE.

Vous en avez menti, l'on ne me méconnoît point; je ſuis auſſi yvre que je le parois.

LE GUET.

Regardez-le un peu, Monſieur le Connétable; c'eſt quelque pauvre Prêtre qui a perdu l'eſprit. Je gage trente ſols qu'il fait des merveilles en chaire.

LE CONNE'TABLE.

Allons, Monsieur, en considération de votre état, je ne vous enfermerai pas avec la canaille, mais je ne saurois m'empêcher de vous placer en lieu où je puisse répondre de vous jusques à demain matin.

Le Chevalier BRUTE.

Vous pouvez me mettre où vous voulez, vous êtes les plus forts; mais, si je puis faire du mal, je ne vous épargnerai pas, chiens.

SCENE III.

Le Théatre représente une chambre à coucher.

HEARTFRÉ *seul.*

QUi me rend inquiet?... L'amour?... Non, je suis son serviteur; mon cœur n'est pas pour lui... Cependant, quand je rêve, c'est à Bellinde... Est ce que cela signifie que je l'aime? Sur ce pié-là, j'aimerois toutes les femmes que je rencontre. Mais ne me trompai-je point? Je ne l'aime pas parce que je songe à elle, mais je songe à elle parce que je l'aime: cela peut fort bien être. Pourquoi aurois-

je rêvé d'elle cette nuit? N'ai-je point rêvé cent fois de même de ma mere? Mais Bellinde me revient ſans ceſſe dans l'eſprit, quoique je ſois bien éveillé : ainſi font ſouvent cent autres femmes pour leſquelles je ne voudrois pas donner trente ſols. Il me ſemble après cela que j'ai toute l'envie poſſible de lui parler ſans avoir rien à lui dire. Suis-je le premier qui ait eu envie de faire une impertinence?

SCENE IV.

CONSTANT, HEARTFRÉ.

CONSTANT.

COmment vous va? Quoi, déja habillé! Je croyois qu'il n'y eût que les amans qui fuſſent brouillés avec le chevet, & je comptois de vous trouver ronflant des mieux : c'étoit autrefois ma coûtume, quand je n'avois rien dans le cœur.

HEARTFRE'.

Mon cher ami, c'eſt parce que je prens vos affaires extrémement à cœur, J'ai rêvé toute la nuit comment m'y prendre pour vous ſervir près de Bellinde.

CONSTANT.

Près de Bellinde!

HEARTFRE'.

HEARTFRE'.

C'eſt près de Madame Brute que j'ai voulu dire ; & j'ai de bonnes eſpérances d'en venir à bout. Vous devez être très-ſatisfait de la maniere dont elle en uſa hier avec vous.

CONSTANT.

Si ſatisfait, qu'il n'y a que les terreurs paniques des amans qui me faſſent douter du ſuccès de mes vœux. Mais, qui peut avoir cauſé un ſi grand changement en elle ?

HEARTFRE'.

Ma foi, je penſe que vous en avez obligation à la brutalité du mari : par ce que nous vîmes hier, il faut qu'il la batte.

CONSTANT.

Je le penſe. Le meilleur moyen qu'ait un mari de conſerver ſes droits, n'eſt pas de ſe battre pour cela avec ſa femme. Elle le devoit faire hier cocu ſur la place, pour montrer qu'après le combat elle étoit reſtée maîtreſſe du champ de bataille.

HEARTFRE'.

Un conſeil de guerre de femme, tenu alors, le lui eût fait faire. Une auſſi aimable femme que Bellinde doit véritablement être traitée d'une maniere un peu plus honnête.

CONSTANT.

Encore Bellinde !

HEARTFRE'.

Madame Brute, voulois-je dire. Qui, diable, me fait faire deux fois la même bévûe? [*à part.*] Maudite langue, tu me trahis.

CONSTANT.

Héartfré, regardez-moi entre deux yeux, & répondez-moi comme il faut. Eſt-ce Bellinde ou Madame Brute qui vous rend ſi diſtrait.

HEARTFRE'.

Madame Brute ou Bellinde.

CONSTANT.

Va, tu es amoureux : je n'en veux point ſavoir davantage.

HEARTFRE'.

Moi, amoureux!

CONSTANT.

Crois-moi, ne le nie point. Tu le ſais d'un ſi mauvais air que cela ne ſerviroit qu'à te faire plaiſanter davantage. Au reſte, mon cher ami, je t'en félicite.

HEARTFRE'.

Apparemment, vous avez entrepris de me le perſuader; & vous voulez...

CONSTANT.

Elle régne déja dans votre bouche; & vous êtes trop galant homme pour que la bouche & le cœur ne ſoient pas toujours d'accord. Mais dis-moi comment... comment le Diable a fait pour... ho, ho...

HEARTFRE'.

Je ſuis perſuadé que vous plaiſantez toujours. Vous n'en croyez rien?

CONSTANT.

Je le croyois, ſeulement à voir la maniere dont vous vous défendez.

HEARTFRE'.

Vous m'impatientez. Je nie le fait tout de bon... Faut-il me donner au Diable?... C'eſt du bon ton que je vous aſſûre qu'il n'en eſt rien.

CONSTANT.

Ha, ha, ha, ha.

HEARTFRE'.

Eſt-ce qu'il eſt ſi extraordinaire qu'un homme prenne un mot pour l'autre? Cela ne vous eſt-il jamais arrivé?

CONSTANT.

Cent fois, mais c'eſt que j'étois amoureux.

HEARTFRE'.

Je vous avoue la vérité. Vous pouvez en rire, mon cher ami, juſques à rendre l'ame; mais, du moins, n'en faites rire perſonne, & ne le dites point aux gens.

[*Il l'embraſſe.*]

CONSTANT.

Préſentement que vous m'avez avoué la choſe, ce ſeroit une cruauté que me moquer de vous. Mais dites-moi au moins quelles nouvelles armes l'amour a trouvé pour vous bleſſer.

HEARTFRE'.

Hélas ! Mon ami, j'ai été frappé par ce je ne ſai quoi dont perſonne ne peut rendre compte ; car juſques ici j'avois vû de plus beaux objets, ſans en être émû.

CONSTANT.

Mais, que ſont devenus tous ces excellens remédes que vous prépariez contre l'amour ? Leur efficace s'eſt-elle toute perdue en un jour ?

HEARTFRE'.

Je croirois faire un crime de penſer à m'en ſervir.

CONSTANT.

Les deux années de chagrin que vous m'avez vû eſſuyer, ne vous découragent-elles point d'entrer dans la carriere ?

HEARTFRE'.

Ce que je prévois me fait trembler, mais il ne ſauroit me faire reculer ; ſemblable à ces braves qui ſont par point d'honneur, ce que le courage fait faire aux autres : ils tremblent à la vûe du péril, mais ils ne laiſſent pas d'avancer.

CONSTANT.

Si votre maîtreſſe vous traite comme le méritent les impiétés que vous avez commiſes contre le ſéxe, votre crainte ſe trouvera bien fondée. Mais voyons ; par où prétendez-vous en venir à bout ?

HEARTFRE'.

Vous ſavez que je ſuis bien novice dans l'art de gagner une maîtreſſe, & je ſuis réſolu d'agir par le conſeil d'un ami.

CONSTANT.

Il faut écrire des billets doux, donner des ſérénades, ſe trouver aux Egliſes, contrefaire l'homme que ſa paſſion rend inſenſé, faire faire de petits airs, être empreſſé à rendre de petits offices, faire les doux yeux en toutes rencontres. Vous n'avez que faire de me regarder; car, avec tous ces ſoins, l'on court ſouvent riſque, au bout d'un an ou deux, d'être traité d'incommode marmot, & mis hors de toute eſpérance.

HEARTFRE'.

Cela eſt dur.

CONSTANT.

Cependant c'eſt là ſouvent notre ſort, nous autres pauvres amans.

HEARTFRE'.

Je mérite bien la peſte, pour m'être laiſſé enrôler parmi des gens ſi fort à plaindre.

CONSTANT.

Prenez garde ſur-tout, en vous plaignant, de ne rien dire de trop libre; cela ne feroit qu'irriter votre maîtreſſe, & croître votre peine.

HEARTFRE'.

Que ne me consolez-vous plûtôt? Vous savez que dans vos chagrins je vous ai toujours encouragé de mon mieux.

CONSTANT.

Je le veux bien; &, pour vous donner de la constance dans les maux que vous souffrirez en punition de vos impiétés envers le sexe, je veux bien vous représenter que les femmes sont de chair comme nous, & sujettes par-là aux mêmes foiblesses; elles ont beau tenir bon pendant un temps, il faut à la fin qu'elles capitulent. La nature, cet excellent ingénieur, fait un si grand feu dans la place, qu'il faut qu'elle se rende, ou qu'elle soit brûlée toute vive.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme qui a une lettre à vous rendre, demande à vous parler.

CONSTANT.

Faites-le entrer.

LE PORTEUR.

Monsieur, deux Dames des mieux faites m'ont donné une lettre à la Bourse, avec ordre de ne la remettre qu'entre vos mains. J'ai été chez vous, où l'on m'a dit que vous étiez ici.

CONSTANT.

Voulez-vous attendre la réponse?

LE PORTEUR.

Non, Monsieur; dès qu'elles m'ont eu

parlé, elles ont disparu aussi vîte que fait le pucelage d'une fille qui a attrapé quinze ans.

CONSTANT.

Cela est bien. Voyons ce dont il s'agit, & qui a employé cet honnête Mercure.

[*Il lit.*]

Si vous & votre réjouissant camarade, pouvez prendre deux heures de temps sur vos affaires & sur vos dévotions, trouvez-vous à huit heures du soir au Jardin du Printems. Ne songez point à vous charger d'armes; celles que vous portez ordinairement vous suffiront: vous n'y aurez affaire qu'à des femmes.

Ainsi, mon cher, voilà de quoi amuser votre appétit jusques à ce que le plat de votre maîtresse soit prêt pour vous.

HEARTFRE'.

C'est de la part de quelqu'une de nos vieilles connoissances que vient ce message d'honneur. Je n'irai point, cela est inutile.

CONSTANT.

Oh, mon cher ami, vous serez de la partie. J'ai reçû un cartel; c'est une affaire d'honneur où j'ai besoin d'un second.

HEARTFRE'.

Je vous avertis que j'en serai un fort mauvais. Je suis hors de combat de la bles-

ſure que m'ont faite les yeux de Bellinde; je n'aurai pas la force de tirer l'épée.

CONSTANT.

Marchons, ſi ce n'eſt que cela. Votre épée ſera toujours aſſez bonne pour les ennemis avec qui nous avons affaire.

SCENE V.

Le Théatre repréſente le commun Jardin.

Le Ch. BRUTE, LE CONNÉTABLE, LE GUET, LE JUGE DE PAIX, UN VALET.

LE CONNE'TABLE.

ALlons, Monſieur, je voulois, en conſidération de votre profeſſion, vous laiſſer cuver votre vin, mais vous m'avez mis hors de patience. Nous allons voir ce que le Juge de paix fera de vous.

Le Chevalier BRUTE.

Et toi, coquin, tu vas voir ce que je dirai au Juge de paix.

LE CONNETABLE *frappe à la porte du Juge de paix. Il vient un valet à qui il parle.*

Je vous prie, mon ami, de dire à votre maître

maître que nous avons arrêté un libertin de Prêtre. Nous serions au déſeſpoir de le ſcandaliſer ; mais il eſt ſi brutal que nous ne ſavons qu'en faire.

LE VALET.

Je vais avertir Monſieur.

Le Chevalier BRUTE.

Quel plaiſant Juge de Paix ! Voilà Monſieur le Connétable.

LE CONNE'TABLE.

Il prendra le ſoin de vous, je vous en aſſure.

LE JUGE DE PAIX.

Voilà bien du bruit, Monſieur le Connétable. Qu'y a-t'il ici ?

LE CONNE'TABLE.

Je vais vous dire, Monſieur....

Le Chevalier BRUTE.

Laiſſe-moi parler, ou que le diable l'emporte. Je ſuis Prêtre une fois, & dois ſavoir mieux expliquer les myſtéres que toi.

LE JUGE DE PAIX.

Quelle pitié de voir un Eccléſiaſtique en cet état ! Je vous prie, Monſieur, de laiſſer parler le Connétable, & je vous aſſûre que je vous écouterai après auſſi long-temps que vous le voudrez.

Le Chevalier BRUTE.

Oh, l'honnête Magiſtrat ! Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

LE CONNE'TABLE.

Monsieur, il a voulu insulter le Guet toute la nuit, & juré....

Le Chevalier BRUTE.

Vous en avez menti.

LE JUGE DE PAIX.

Je vous prie, Monsieur, donnez-nous un moment de patience.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.

LE CONNE'TABLE.

En vérité, Monsieur, il est venu nous attaquer sans que nous lui ayons rien dit, nous appellant coquins & fils de putain, & nous voulant charger avec un bâton à deux bouts. Il étoit en compagnie de Mylord Rake, & ils ont fait le diable toute la nuit.

LE JUGE DE PAIX.

Ah, ah! Dites-moi, Monsieur, s'il vous plaît, êtes-vous le Chapelain de Mylord?

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, je présume.... Je puis, si je veux....

LE JUGE DE PAIX.

Ma question, Monsieur, est si vous l'êtes.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, vous faites des questions à merveille.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, de me répondre pertinemment.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, Monsieur, je vous prie, avez-vous coutume de répondre pertinemment, quand vous avez bû ?

LE JUGE DE PAIX.

Il est bien besoin de cela. [*à part.*] Je ne puis rien tirer de lui. [*haut.*] Je vous prie au moins, Monsieur, de me dire votre nom.

Le Chevalier BRUTE.

Mon nom c'est.... attendez, c'est.... Hiccops.

[*Il a le Hocquet.*] (1)

LE JUGE DE PAIX.

Hiccops, le Docteur Hiccops. Je connois bien des Curés de Campagne, sur tout près de Londres, qui portent ce mot-là pour nom. Où logez-vous, Monsieur ?

Le Chevalier BRUTE.

Ici & là. [*à part.*] Voilà un homme bien curieux.

LE JUGE DE PAIX *à part.*

Voilà un étrange homme. [*haut.*] Où prêchez-vous, Monsieur ? Avez-vous quelque Cure ?

(1) Il y a dans l'Anglois, *he hicc ept*, c'est-à-dire, *il a le hocquet* : ce qui lui donne occasion de s'appeller *Monsieur Hiccops*, ou *Hoquet*.

Le Chevalier BRUTE.

Oui, Monsieur, j'en ai une excellente.... la meilleure Cure du monde pour la chaud.... à votre service, Monsieur.

LE JUGE DE PAIX.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Le Chevalier BRUTE *à part.*

Ce maraut-là est si babillard, & fait un si grand nombre de questions impertinentes, qu'il faut que ce soit la femme du Juge de Paix qui ait pris ses habits.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, je vous proteste que je ne sais qu'en faire.

LE CONNE'TABLE.

En vérité, Monsieur, je n'ai jamais vû de si fâcheux hôte que lui.

LE JUGE DE PAIX.

Je crois que le meilleur est de le lâcher. Je ne crois pas à propos de le scandaliser pour ce qu'il a fait.

LE CONNE'TABLE.

Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur le Juge de Paix, sans interrompre Monsieur le Connétable, j'ai une petite faveur à vous demander.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je vous écoute de toutes mes oreilles.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur; j'ai certain petit besoin qui m'appelle là-bas, je vous prie de finir au plûtôt.

LE JUGE DE PAIX.

Si j'étois sûr que ce ne fût point pour faire du désordre de nouveau, je vous ferois relächer.

Le Chevalier BRUTE.

Non, Monsieur, j'en jure par.... ma Prêtrise.

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur le Connétable, laissez-le aller.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. Si vous voulez boire une bouteille....

LE JUGE DE PAIX.

Monsieur, je ne bois jamais le matin. Bon jour, Monsieur, bon jour. [*Il sort.*]

Le Chevalier BRUTE.

Bon jour, Monsieur, bon jour. Oh ça, Monsieur le Connétable, nous voilà maintenant en liberté d'aller vous & moi relancer une garce.

LE CONNE'TABLE.

Non, Monsieur, je vous remercie, j'ai une femme assez belle, & tout homme raisonnable s'en contenteroit.

Le Chevalier BRUTE.

Hé, hé, hé, ce fou est marié.... Vous ne voulez donc pas venir ?

LE CONNE'TABLE.

Non, Monsieur, en vérité.

Le Chevalier BRUTE.

J'y veux aller, moi ; & que le diable t'emporte, toi & ta femme.

LE CONNE'TABLE.

Le bon Curé que voilà !

SCENE VI.

Le Théatre représente le Jardin du Printemps.

CONSTANT & HEARTFRÉ, *traversant le Théatre.*
Mad. FANCIFUL & LA FRANÇOISE *qui les épient, entrent quand ils sont sortis.*

CONSTANT.

NOus voici à l'heure du rendez-vous. Promenons-nous de ce côté.

Madame FANCIFUL.

Cela va le mieux du monde jusques-là ; nous les avons suivis sans être découvertes. C'est assurément un rendez-vous qui les

aménc ici. Que mon cœur eſt agité par la jalouſie & la crainte ! Mais ce qui me ſembleroit encore plus fâcheux, ſeroit d'avoir pour rivale cette carogne de Bellinde. Si je m'en apperçois, tout ce qui eſt de femme en moi, ſera mis en œuvre pour lui faire perdre contenance.

CONSTANT *rentrant.*

Je n'ai pas encore vû une femme qui ait fait mine de nous en vouloir. J'appréhende bien que l'on ne nous ait donné une baye.

HEARTFRE'.

Je ne ſerois point fâché que cela fût, car je ne ſuis point en humeur de prendre du plaiſir, ni d'en donner à perſonne.

CONSTANT.

Vous leur en ferez toujours aſſez, quand ils vous verront ſi chagrin, & que je leur en aurai appris le ſujet. Mais pourquoi être ſi triſte & ſi abattu avant d'avoir eſſuyé aucunes rigueurs ?

HEARTFRE'.

Par la même raiſon qui vous rend ſi joyeux, ſans que vous ayez encore reçû aucunes faveurs. Les plaiſirs & les peines font plus d'impreſſion, lorſque l'imagination nous les repréſente, que quand les choſes arrivent en effet.

SCENE VII.

Madame BRUTE, BELLINDE *masquées & en grisettes*, Madame FANCIFUL, LA FRANÇOISE, CONSTANT, HEARTFRÉ.

CONSTANT.

QUi sont ces Dames-là ? Je pense que ce n'est point notre gibier.

HEARTFRE'.

Si ce sont elles, nous sommes assez punis d'avoir négligé la meilleure proye qui soit au monde, pour venir ici faire les avanturiers.

Madame FANCIFUL *à la Françoise.*

Je suis sûre que voilà leurs maîtresses. Mais cependant je ne reconnois pas leurs robes de chambre qu'elles devroient porter. C'est la taille & le port de Bellinde & de sa tante.

LA FRANÇOISE.

Oui, Madame, ce sont-elles assurément.

Madame FANCIFUL.

Coulons-nous derriere la palissade pour entendre ce qui se dira.

Madame BRUTE *masquée à Constant.*

Avez-vous peur de nous, Messieurs ?

HEARTFRE'.

Pourquoi non? Si les apparences ne sont point trompeuses, nous pourrions courir quelque risque avec vous, Mesdames.

BELLINDE *masquée.*

Sur le chapitre des femmes, il n'en faut pas croire toujours les apparences.

HEARTFRE'.

C'est parler juste. On s'y tromperoit trop souvent; mais rarement, parce qu'elles se trouveroient mieux valoir, que les apparences ne promettroient.

BELLINDE.

Vous croyez donc toujours, Monsieur, que l'extérieur est ce qu'il y a de meilleur en nous?

HEARTFRE'.

C'est toujours ce qu'il y a de plus....

CONSTANT.

Mon ami, prenez garde à vos rechûtes.

Madame BRUTE.

Est-ce que Monsieur a coûtume de dire des sottises aux Dames?

CONSTANT.

Oui, c'étoit assez sa maniere ci-devant.

BELLINDE.

Apparemment qu'il en avoit de bonnes raisons. Elles vous ont peut-être mal récompensé de vos services.

Madame BRUTE.

Y en a-t'il quelqu'une qui se soit jouée de vous, Monsieur?

BELLINDE.

A-t'elle ri, quand vous pleuriez?

Madame BRUTE.

Avez-vous trouvé qu'elle dormoit trop tranquillement, tandis qu'elle vous faisoit veiller?

BELLINDE.

Celui qui portoit vos billets doux a-t'il été battu?

Madame BRUTE.

Et vos missives jettées au feu?

HEARTFRE'.

J'ai bien envie, moi, de faire autre chose que plaisanter.

BELLINDE.

Quoi donc? Nous voudriez-vous battre?

HEARTFRE'.

Je ne sais, mais je pourrois bien....

SCENE VIII.

Le Chevalier BRUTE, *toujours en Curé, & les Acteurs de la Scéne précedente.*

CONSTANT.

QUel diable apperçois-je là! Le Chevalier Brute vêtu en Prêtre. Il est mort yvre!

Le Chevalier BRUTE.

Ah, ah! Conſtant & Heartfré avec deux garces, je gage. Parbleu! Meſſieurs, je vous trouve d'une grande épargne de n'avoir pas une pauvre .... de réſerve pour un ſurvenant.

[*Il prend ſa femme & Bellinde par deſſous les bras.*]

Mais j'aurai ma part de ce que vous avez.

HEARTFRE'.

En quelle rencontre vous êtes-vous trouvé, Chevalier?

Le Chevalier BRUTE.

Je viens de faire les plus beaux exploits du monde. J'ai battu le Guet, & honi le Clergé.

HEARTFRE'.

L'expédition eſt des plus glorieuſes.

Le Chevalier BRUTE.

Et que penſez-vous que je veuille faire à l'heure qu'il eſt?

CONSTANT.

Qui pourroit le deviner?

Le Chevalier BRUTE.

Mettez-moi de votre partie, & je vous donnerai à ſouper, à vous & à vos garces.

Madame BRUTE *à part.*

Ah, bon Dieu! Nous ſommes perdues.

HEARTFRE'.

Nous ne ſaurions ſouper enſemble, parce que nous avons quelque autre choſe à faire,

Conſtant & moi ; mais ſi la compagnie de ces Dames vous fait plaiſir, nous vous céderons avec joie les prétentions que nous pourrions avoir ſur elles.

[*à part.*]

Quel embarras ! Comment en ſortir ?

Le Chevalier BRUTE.

Attendez que je voye leurs habits. . . . Non, ils ne pourroient pas payer l'écot. Il n'y a pas de Cabaretiere qui donnât à ſouper là-deſſus.

HEARTFRE'.

Monſieur le Chevalier, nous vous laiſſons en bonne fortune.

CONSTANT.

Adieu, mes Reines, mettez ce jeune Gentilhomme à bien.

Madame BRUTE.

Ah ! Meſſieurs, vous êtes trop honnêtes gens pour nous laiſſer entre les mains d'un yvrogne qui nous brutaliſeroit.

Le Chevalier BRUTE.

Yvrogne !... Je vous apprendrai, ſouillons, que je ſuis homme de qualité ; le Roi m'a fait Chevalier (1).

HEARTFRE'.

Vous êtes en bonnes mains, mes Princeſſes. Adieu, adieu.

(1) C'eſt à-peu près comme s'il diſoit : Je me ſuis fait Sécretaire du Roi.

Madame BRUTE.

J'aimerois autant être entre les mains du diable. Laissez-moi aller où .... Bon Dieu, aidez-moi.

[*Elle se sauve & se démasque un moment à Constant.*]

Le Chevalier BRUTE.

Oui, oui, je vous mettrai le diable au corps. Allons, haridelles, où j'ôterai tout le crépi de votre face.

CONSTANT.

Tout beau, tout beau, Monsieur le Chevalier. Elle s'évanouit.

Le Chevalier BRUTE.

Je la ferai tomber en pamoison, moi.

CONSTANT.

Venez ici, Heartfré.

[*Bellinde se démasque à Heartfré & se remasque.*]

HEARTFRE'.

O Ciel ! C'est vous, ma chere Dame. Cela va finir dans un moment.

CONSTANT.

Terminons vîte cette scéne-ci.

HEARTFRE'.

En voila assez, mon galant. Tout cela n'étoit que plaisanteries. Ce sont des Dames de notre connoissance à qui nous n'avons pas été fâché de faire un peu de peur. Que la raillerie finisse, & laissez-nous en repos.

Le Chevalier BRUTE.

Je ne veux point vous y laisser, moi; je ne vous quitte pas.

HEARTFRE'.

Faites-le, si vous voulez m'obliger; & ne repliquez pas davantage.

Le Chevalier BRUTE.

Vous êtes tous deux des grivois fort mal appris & peu civils. J'espére que vos garces m'en vengeront, & qu'elles .... vous donneront la sauce, comme vous la méritez.

Madame BRUTE.

Je n'en reviendrai jamais, tant j'ai été épouvantée.

SCENE IX.

Mad. FANCIFUL & LA FRANÇOISE *cachées*, Mad. BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRÉ.

CONSTANT.

VOus avez été bien près du précipice, Mesdames.

BELLINDE.

Il faut que les femmes passent leurs fantaisies, comme vous voyez, nonobstant les accidens auxquelles elles s'exposent.

HEARTFRE'.

Ils ont pû avoir des suites encore plus fâcheuses.

Madame BRUTE.

Plus il y a eu de danger dans ce que nous avons fait pour vous, plus vous nous avez d'obligation.

CONSTANT.

J'espére aussi, Madame, que vous nous regarderez comme des Chevaliers errans, heureux à redresser les torts que l'on veut vous faire. Voilà la seconde fois que nous vous tirons des mains des enchanteurs.

Madame BRUTE.

Nous en aurons plus d'inclination à nous confier à votre courtoisie & discrétion, & nous croirons suivre en cela notre destinée, qui semble vous avoir fait nos gardiens. Mais j'appréhende bien que notre frédaine ne nous fasse tort dans votre esprit.

HEARTFRE'.

Mesdames, vous êtes les maîtresses de notre esprit. Ordonnez-nous de penser ce qu'il vous plaira, nous obéirons.

BELLINDE.

Je vous ordonne donc, Monsieur, de croire dorénavant que les femmes valent quelquefois mieux qu'elles ne paroissent valoir.

[*Madame Brute & Constant s'entretiennent à part.*]

HEARTFRE'.

Madame, vous m'avez converti d'un bout à l'autre ; & pour faire ma nouvelle profeſſion de foi entre vos mains, je me ſens toutes les diſpoſitions du monde à devenir bien amoureux.

BELLINDE.

Je vous en fais, Monſieur, les complimens de tout le ſexe.

HEARTFRE'.

Ce n'eſt qu'à vous, Madame, qu'ils ſont dûs. Toutes les autres enſemble n'euſſent jamais rien gagné ſur moi.

BELLINDE.

Je vous avouerai, Monſieur, qu'une ſemblable confeſſion de foi me rend aſſez vaine. Mais je voudrois ſavoir en quoi mon mérite conſiſte, & ce qui m'a rendue ſeule capable de vous convertir ?

HEARTFRE'.

Dans votre modeſtie, qui vous a caché ſi long-temps ce que vous valez.

BELLINDE.

Un autre pareil compliment avec votre ſang froid, & je vous hais à jamais.

HEARTFRE'.

Il y a des femmes qui veulent que l'on les trompe toujours. Si vous êtes de cette humeur....

BELLINDE.

Non, Monſieur, je veux toujours que l'on

l'on soit sincére, & que les hommes ne disent jamais de douceur qui oblige de rougir, ou du moins d'en faire le semblant.

HEARTFRE'.

Puisque vous aimez que l'on s'exprime naïvement, je vous dirai donc, Madame, le plus naturellement qu'il me sera possible, que l'on ne peut vous aimer plus que je fais; que mon amour durera toujours, quand vous seriez ma femme. C'est le plus grand bien où j'aspire.

BELLINDE.

Comme le Chevalier Brute a fait la Dame qui est ici. Malgré toutes vos résolutions de ne point changer de maniere, un mois de mariage vous donneroit autant d'indifférence qu'il en a; seulement vous seriez moins brutal. Vous autres hommes êtes d'étranges gens; vous perdez l'esprit pour venir à bout de vos maîtresses; rien n'égale l'impatience où vous êtes, que celle qui vous vient dès que vous avez obtenu ce que vous demandiez, pour en être défaits. Dites la vérité. Bien des amans qui avoient tenu bon contre les cruautés des maîtresses, ne sauroient soutenir leurs faveurs sans s'éteindre.

HEARTFRE'.

Je dois avouer, Madame, qu'à la honte de notre séxe, les choses sont à peu près

comme vous le dites... mais mettez-moi à l'épreuve, ma chere Dame, &...

BELLINDE.

C'eſt aſſûrément le meilleur moyen de vous bien connoître, mais je le trouve auſſi bien dangereux pour moi.

[*A Madame Brute.*]

Madame, ne voulez-vous pas faire un tour dans la grande allée? Il y fait ſi noir que nous ne courons aucun riſque d'être reconnues.

Madame BRUTE.

Je me trouve un peu fatiguée, ma bonne, & je voudrois bien encore me repoſer un peu en rêvant. Que ma pareſſe & ma fantaiſie ne t'empêchent pas de te promener.

CONSTANT *à part.*

Elle a envie que l'on la laiſſe ſeule avec moi. Mes affaires ſont en bonne poſture.

BELLINDE.

Nous allons faire un tour, & nous vous viendrons rejoindre.

[*à Heartfré.*]

Allons, Monſieur, furetons le Jardin; nous ferons peut-être quelque belle découverte.

HEARTFRE'.

Madame, je ferai tout ce qui vous fera plaiſir.

CONSTANT *à Heartfré.*

Je vous prie, faites votre promenade un peu longue, je pourrai bien faire quelque chose où il seroit fâcheux que vous me vinssiez interrompre.

HEARTFRE'.

Je vous entens; c'est assez.

[*Bellinde & Heartfré s'écartent.*]

Madame BRUTE.

Je suis sûre, Monsieur, que je vous parois bien libre. Je tremble que vous n'en soyez scandalisé, & que vous n'en perdiez la bonne estime que vous pouviez avoir de moi.

CONSTANT.

L'estime que j'ai pour vous, Madame, est aussi obstinée que votre cruauté; rien ne sauroit l'entamer.

Madame BRUTE.

Donc, si je cessois d'être cruelle, vous perdriez aussi-tôt toute votre estime.

CONSTANT.

Madame, la conséquence n'est pas juste. Je sens bien qu'alors je vous aimerois encore, s'il est possible, plus que je ne fais; & j'estime toujours infiniment les personnes que j'aime.

Madame BRUTE.

Vous me permettriez d'en douter si vous aviez une femme, & qu'elle eût un favori.

CONSTANT.

Si je lui en avois donné un juſte ſujet, je n'aurois pas le front de l'en blâmer.

Madame BRUTE.

La queſtion c'eſt de ſavoir ce qui peut s'appeller un juſte ſujet.

CONSTANT.

Des coups donnés par un mari, le ſeront toujours devant tout le monde.

Madame BRUTE.

Les mauvaiſes manieres ſont bien auſſi inſupportables.

CONSTANT.

Jamais femme, Madame, eût-elle autant de raiſon que vous de ſe venger de ſon mari?

Madame BRUTE.

Mais le caractére de femme ſage à toutes épreuves, eſt ſi beau.

CONSTANT.

Il rend ridicule quand un mari eſt un indigne.

Madame BRUTE.

Eſt-ce que les fautes d'un mari autoriſent une femme à en commettre?

CONSTANT.

Oui, Madame, ſuivant toutes les régles de l'équité; ce ſont ces loix qui ſont les plus inviolables de toutes: le caprice n'y a point de part.

Madame BRUTE.

Finissons, je vous prie, notre raisonnement, Monsieur. Les yeux d'une belle femme ne sont pas plus séduisans que les raisons d'un amant.

CONSTANT.

Tandis que vous vous servez de vos avantages contre moi pour me faire souffrir, me doit-il être défendu de me servir de ceux que j'ai sur vous pour me soulager?

Madame BRUTE.

Il y a cette différence, que nous ne saurions nous empêcher de faire le mal que nous faisons; & on nous le doit pardonner par cet endroit.

CONSTANT.

Il est vrai qu'il faut pardonner aux femmes les playes qu'elles font, lorsqu'elles veulent bien y appliquer un peu de baume de compassion; mais un visage charmant & un cœur dur sont aussi dangereux à la société, qu'un cœur susceptible de passion avec un vilain visage, est le fléau des hommes.

Madame BRUTE.

Et celui des femmes aussi. Mais lequel des deux vous semble le plus insupportable, & qui vous a fait le plus de peine?

CONSTANT.

Pourquoi me le demander, Madame?

Si vous l'ignorez, consultez votre miroir. [*Il lui prend la main.*] Mais, pour vous parler du fond du cœur, si la pitié, si la reconnoissance, peuvent quelque chose sur vous ; si la constance & la fidélité savent vous donner du goût pour un homme ; si la plus violente passion qui fût jamais peut vous toucher, donnez-moi du moins de l'espoir, & que je puisse me flatter de vous voir un jour m'aimer, ce que vous avez peut-être envie de ne faire jamais : j'en souffrirai moins, mais je ne vous en aimerai pas moins.

Madame BRUTE.

Votre amour plus content s'affoibliroit peut-être, & je vous avouerai qu'il me fait trop de plaisir pour vouloir prêter les mains à le diminuer.

CONSTANT.

Ah! Madame, les faveurs que vous pourriez m'accorder ne serviroient qu'à le faire croître. Il n'est pas de meilleur aliment pour une passion aussi constante & aussi sincere que la mienne.

Madame BRUTE.

Que je vous en accorderois avec plaisir, si je ne craignois qu'elles l'étoufassent plûtôt!

CONSTANT.

En lui refusant tout cependant, vous la faites mourir de faim. Pardonnez-moi donc

ſi dans la rage où ſe trouve cette paſſion, que la faim de vos faveurs rend féroce, elle m'emporte juſques à vous arracher une partie de ce que vous refuſez de m'accorder. [*Il lui baiſe la main.*] Mais, ſi vous voulez que mon amour s'augmente juſques à m'en voir mourir à vos piéds. [*Il lui baiſe encore la main.*] Permettez que... ſouffrez que...

[*Il lui baiſe la gorge.*]

[*à part.*]

L'heure du Berger ſonne, elle eſt attendrie.

Madame BRUTE *à part.*

O ma vertu! en quelle occaſion lâche m'abandonnes-tu? Ciel! fais que je m'en ſauve.

CONSTANT.

L'occaſion, le lieu, tout nous eſt favorable. Où irons-nous?... Sous ce berceau où perſonne ne peut nous voir... Ne perdons point de momens, ils ſont trop précieux.

Madame BRUTE.

Et les amans trop entreprenans. Ne faiſons rien, je vous prie, du moins pour cette fois.

CONSTANT.

Cela ne ſe peut accorder. Celui que l'amour rend ici votre maître, ne l'eſt plus de lui-même.

Madame BRUTE.

C'en eſt donc fait, & je ſuis ... perdue.

[*Comme il l'entraîne ſous le berceau, Madame Fanciful & la Françoiſe ſortent de derriere les paliſſades en criant ſi, ſi, ſi, ſi.*]

CONSTANT.

Qui ſont ces Démons-là?

Madame BRUTE.

Juſte Ciel! j'en perds l'eſprit. Elles m'ont peut-être reconnue, & je ſuis perdue.

CONSTANT.

Rien ne doit vous effrayer, Madame; entre dix mille perſonnes, il n'y en auroit pas une qui vous connût.

Madame BRUTE.

Il n'importe qui que ce ſoit, je ne reſte plus ici un moment.

CONSTANT.

Où voulez-vous aller donc?

Madame BRUTE.

Au logis. Ah! Je ſuis comme poſſédée! Où eſt Bellinde préſentement? La voici bien à propos. Allons-nous en au plus vîte. Je ſuis ſi épouvantée, que les cheveux me dreſſent à la tête.

BELLINDE.

Juſte Ciel! Qui fait cela donc?

Madame BRUTE.

Le Diable eſt ici, & nous ſommes découvertes.

couvertes. Deux femmes cachées derriere la paliſſade en ſont ſorties, ah! auſſi mal-à-propos... Allons, allons, allons, allons.

[*Elle ſort.*]

SCENE X.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

Madame FANCIFUL.

CEla va le mieux du monde. En vérité, Mademoiſelle, c'eſt une choſe prodigieuſe, que les libertés que les femmes laiſſent prendre avec elles à de petits compagnons ſi deshonnêtes.

LA FRANÇOISE.

Ah! Madame, il n'y a rien de ſi naturel.

Madame FANCIFUL.

Fi, fi, fi. Mais je créve de jalouſie, & je ſouffre comme ſi j'étois à la gêne. Que devenir. Mon amant eſt perdu pour moi. Jamais Heartfré ne peut être à Madame Fanciful.

[*rêvant.*]

Mais je m'en vengerai, & le plaiſir de la vengeance vaut bien celui de l'amour. L'invention eſt heureuſe, & me guérit déja la moitié de mon chagrin. Vengeance,

seconde mon dépit en cette occasion ; ce n'est plus que toi que j'implore dorénavant ! C'est une des plus grandes obligations que notre sexe ait à la nature, de lui avoir formé le cœur, de maniere qu'il puisse être heureux au milieu des traverses, en lui donnant autant de sensibilité aux douceurs de la vengeance, qu'à la satisfaction de voir réussir ses desirs.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

Le Théatre repréſente la Maiſon de Madame Fanciful.

SCENE PREMIERE.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

Madame FANCIFUL.

HÉ bien, Mademoiſelle, avez-vous ſuivi nos abandonnées & leurs galans?

LA FRANÇOISE.

Oh qu'oui, Madame.

Madame FANCIFUL.

Où ſont-ils allés?

LA FRANÇOISE.

Au logis.

Madame FANCIFUL.

Les galans y ſont-ils auſſi deſcendus?

LA FRANÇOISE.

Tous enſemble.

Madame FANCIFUL.

Quelle effronterie! Mener ſes galans chez ſoi,

LA FRANÇOISE.

C'eſt que le mari n'y eſt pas.

Madame FANCIFUL.

Je le crois bien, en vérité : mais il y ſera bien-tôt, ſi on le peut trouver. C'eſt une choſe étrange comment la fréquentation des hommes avec les femmes, rend ceux-là entreprenans, & celles-ci effrontées. Ils s'enhardiſſent les uns les autres à tout oſer & à tout ſouffrir. Si par bonheur on peut découvrir la taverne où git ſon yvrogne de mari, il ira bien-tôt troubler la fete.

LA FRANÇOISE.

En vérité, Madame, ce ſeroit dommage.

Madame FANCIFUL.

Non, Mademoiſelle, point de grace; vous la demandez en vain; quand j'ai une fois mis dans cette tête-là le deſſein de faire piéce à quelqu'un, rien ne peut l'empêcher. Allons, Mademoiſelle, allons.

SCENE II.

Le Théatre repréſente la Maiſon du Chevalier Brute.

Madame BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRÉ, UN DOMESTIQUE.

Madame BRUTE.

ETes-vous bien aſſûré de ne vous être point trompé ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame, je les ai laiſſés tous enſemble atablés au cabaret ; & mon maître ſi ſou, qu'il ne ſe pouvoit ſoutenir.

[*Il va à la porte.*]

Madame BRUTE.

Cela étant, Meſſieurs, je crois que nous pouvons riſquer de vous garder ici une heure ou deux, pour faire une repriſe d'hombre. Mon mari aime trop la compagnie où il ſe trouve, pour revenir au logis avant demain matin.

BELLINDE.

Il faut différer le plus qu'il ſera poſſible le chagrin de ſe quitter.

CONSTANT.

Madame, la compagnie qui eſt ici....

Madame BRUTE.

Il faudra bien, Monſieur, qu'elle ſe ſépare une fois.

CONSTANT.

Madame, je ne veux point perdre les faveurs que j'eſpére, en faiſant un uſage indiſcret de celles que vous m'accordez. Je battrai la retraite, dès que vous m'en donnerez le ſignal.

Madame BRUTE.

A ces conditions-là, que l'on nous apporte des cartes.

LE DOMESTIQUE.

Madame, tout eſt perdu. Voilà mon maître qui arrive tout chancellant. Apparemment qu'il aura fait du bruit, & que ſes camarades l'auront mis dehors par les épaules.

Madame BRUTE.

Ah! Seigneur, aidez-moi. Meſſieurs, entrez dans ce cabinet juſques à ce que je ſois venue à bout de le charier à ſon lit.

SCENE III.

Le Chevalier BRUTE, Madame BRUTE, BELLINDE, LE DOMESTIQUE, CONSTANT, HEARTFRÉ *dans le Cabinet.*

Madame BRUTE.

AH..... ah, bon Dieu ! Il eſt plein de ſang.

Le Chevalier BRUTE *yvre, & plein de boue & de ſang.*

Voyez un peu le bruit que font les femmes pour.... rien. Pourquoi ſe tant lamenter ? N'avez-vous jamais vû un homme en déſordre.

Madame BRUTE.

Où avez-vous donc été ?

Le Chevalier BRUTE.

J'ai été aux..... croquignoles & aux coups de poings.

Madame BRUTE.

Mais vous n'étes pas bleſſé toujours ?

Le Chevalier BRUTE.

Non plus que ſi j'avois été de pierre, ma femme.

Madame BRUTE

Que vous me faites plaiſir de me raſſûrer en me diſant cela.

Le Chevalier BRUTE.

Je vois bien .... oui, je connois bien que vous mentez.

Madame BRUTE.

Vous me faites une grande injuſtice, mon enfant, & le Ciel m'eſt témoin que j'aimerois mieux voir couler mon propre ſang que le vôtre.

Le Chevalier BRUTE.

Si j'étois crucifié.

Madame BRUTE.

C'eſt une choſe épouvantable, que je ne puiſſe vous perſuader que je ſuis ſincére.

Le Chevalier BRUTE.

Ma femme, nous vivons en un temps où les mécroyans ſont à la mode.

Madame BRUTE.

Je ſuis sûre de vous avoir donné mille preuves pleines de tendreſſes de l'attachement que j'ai pour vous; & malgré l'injuſtice que vous me faites, je veux toujours continuer mes ſoins & mon affection pour vous. Mon petit mari, ſi vous vouliez venir vous coucher, & prendre un peu de repos.

Le Chevalier BRUTE.

Eſt-ce que vous croyez que je ſuis yvre?.... Vous étes, vous.... une ſalope.

Madame BRUTE.

Le Ciel me préſerve de croire cela de vous; mais j'appréhende que vous n'ayez

la fiévre. Laissez-moi, mon ami, tâter votre pous.

Le Chevalier BRUTE.

Arrêtez, ou que le diable vous emporte.

Madame BRUTE.

Bon Dieu ! Vos yeux sont tout en feu. Vous brûlez. Allons coucher, mon cher, souffrez que mes priéres obtiennent cela de vous.

Le Chevalier BRUTE.

Venez donc me baiser.

Madame BRUTE *le baise.*

Voilà qui est fait. Allons donc.

[*à part.*]

Il put comme un retrait.

Le Chevalier BRUTE.

Cela vous fait mal au cœur, j'en suis bien aise : ça, qu'on vienne me baiser encore une fois.

Madame BRUTE.

Vous voulez rire.

Le Chevalier BRUTE.

Point de raillerie, qu'on se mette à son devoir.

Madame BRUTE *le baisant encore.*

Etes-vous content. Venez donc à présent. [*à part.*] Ciel ! aidez-moi.

Le Chevalier BRUTE.

Oh ça, ma femme, je veux vous faire connoître que je ne suis pas un ingrat,

Allons, deux baisers, & vous en aurez deux cens de moi.

[*Il la chifonne après l'avoir baisé.*]

Madame BRUTE.

Ah, Seigneur! Monsieur, tenez-vous en repos. En quel état il m'a mise!

BELLINDE *à part.*

Si j'étois à sa place, je ferois sortir mon galant du cabinet, qui le bâtonneroit d'importance.

Le Chevalier BRUTE.

Présentement, que vous étes aussi salope & aussi malade que moi, nous pouvons aller travailler ensemble à faire de petits cochons. [*Il va au Cabinet.*] Il faut auparavant que je boive un verre de votre Thé froid (1).

Madame BRUTE *à part.*

Ciel! Je suis perdue.... [*haut.*] Je vous assûre, mon cher, qu'il n'y en a point.

Le Chevalier BRUTE.

Et moi, je suis sûr, ma chere, que j'y en trouverai.

Madame BRUTE.

La serrure est embrouillée, vous ne pourrez jamais ouvrir la porte. Je viens d'être une demi-heure à tourner la clef, sans en pouvoir venir à bout. Demain matin, je ne manquerai pas d'envoyer chercher le Serrurier.

(1) De l'Eau-de-vie, que les Dames appellent du *Thé froid*.

Le Chevalier BRUTE.

Il n'y en a point en Europe qui sache ouvrir une porte aussi vite que moi. [*Il jette la porte dedans.*] Par exemple.... quel diable..... qui s'est venu là fourrer ? Constant.... Heartfré.... Il y a aussi ici deux putains, je pense. Je n'ai jamais trouvé de si mauvais thé froid en ma vie.

Madame BRUTE.

Bon Dieu ! Que deviendrons-nous ?

[*Constant & Heartfré sortent du cabinet.*]

Le Chevalier BRUTE.

Messieurs, je suis votre très-humble serviteur. Je vous dois de grands complimens.... je vois que vous prenez soin de ma famille.... & je ferai tout ce que je pourrai pour vous en témoigner ma reconnoissance.

CONSTANT.

Monsieur, quelque fâcheuse que cette affaire vous paroisse d'abord, il n'y a rien dans le fond qui doive vous faire mal à la tête. Madame est une des plus vertueuses femmes du monde, & il ne s'est passé que des folies innocentes, & rien autre chose.

HEARTFRE'.

Non, Monsieur, je vous le jure sur mon honneur.

Le Chevalier BRUTE.

Vous êtes deux Gentilshommes très-courtois, & ma femme est une Dame très-

courtoise aussi ; je suis donc bien persuadé qu'il ne s'est rien passé que de très-courtois entre vous. Je suis votre très-humble valet.

Madame BRUTE *à Constant.*

Sortez, je vous prie ; il est si yvre ce soir, que nous n'en avons rien à craindre. Demain matin, vous aurez de nos nouvelles.

CONSTANT.

Jobéis, Madame.

[*Au Chevalier Brute.*]

Monsieur, quand vous serez de sang froid & en état d'entendre raison, je prendrai la peine de m'en expliquer avec vous. En tout cas, je porte une épée. Je suis votre valet, Monsieur. Allons, Heartfré.

SCENE IV.

Le Chevalier BRUTE, Madame BRUTE, BELLINDE.

Le Chevalier BRUTE.

JE porte une épée, Monsieur.... Qu'est-ce que cela veut dire ? Il entre chez moi, mange mon bien, couche avec ma femme, deshonore ma famille, y met un bâtard qui aura un jour mes biens ; & quand civilement je lui demande compte de tout

cela.... Je porte une épée, Monsieur, je porte une épée. Cela est bon à dire à un homme qui nous chante pouille ; mais la réponse est ici des plus impertinentes. Il porte une épée.

[*A Madame Brute en lui montrant les cornes.*]

Et que portai-je moi, Madame, présentement ?

[*Il s'assied dans un fauteuil.*]

Voyez un peu sa modestie, elle n'ose répondre, des cornes. Et moi, je vous dirai que vous êtes une.....vilaine..... Vous portez un front sans honneur & un..... visage sans modestie..... un cœur qui vous damnera à tous les diables..... & un derriere..... un derriere trop..... trop .....

[*Il s'endort & ronfle.*]

Madame BRUTE.

Le Ciel soit loué ; nous voilà en repos pour quelque temps.

BELLINDE.

Cela vient fort à propos pour avoir le temps de composer une histoire. Il faut mentir comme tous les diables pour nous disculper ici.

Madame BRUTE.

Hé bien, que dirons-nous ici, ma chere ?

BELLINDE *fronçant le sourcil.*

Attendez, il faut mettre tout sur mon compte & celui de Heartfré. Nous dirons

qu'il m'en conte depuis long-temps ; mais que pour bonnes raisons, il a toujours voulu que votre mari n'en sût rien. Que pour cet effet, l'ayant entendu sur l'escalier, il s'est sauvé dans le cabinet ; & que Constant l'a suivi, crainte de donner des soupçons, si on le trouvoit seul avec nous. Pour achever de donner une bonne couleur à notre histoire, nous ajoûterons que je suis d'accord d'épouser Heartfré, s'il le veut bien, & vous voilà rendue blanche comme neige.

Madame BRUTE.

Je vous suis obligée tout ce que l'on peut être, ma niéce ; mais c'est trop me vouloir sacrifier vos intérêts. Heartfré est un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

BELLINDE.

N'importe, il me revient, & j'ai assez de bien pour en subsister l'un & l'autre. Je ne sais qu'en dire ; mais il me semble que je vivrois contente avec lui dans un grenier avec un peu de pain & de beurre & beaucoup d'amour. J'aimerois mieux toujours avoir un mari que j'aimasse, & manquer de quoi satisfaire à la moitié des besoins de la vie, qu'un époux pareil à celui qui ronfle dans ce fauteuil avec deux fois autant de bien & de splendeur que vous en avez.

Madame BRUTE.

Je crois que vous avez raison : tout mon

bien ne m'empêche pas d'être malheureuse. Mais quand j'aurois choisi un mari dans les principes où vous êtes, je n'aurois pas peut-être été plus heureuse dans la suite ?

BELLINDE.

On risque toujours en se mariant, cela est vrai ; mais il est bien difficile qu'un homme, lequel a la moindre étincelle d'honneur & de bon naturel, puisse en user mal avec une femme qui l'aime & qui a fait sa fortune. Cependant, il faut que je vous avoue que je ne suis pas encore bien maîtresse de faire taire mon ambition, qui se révolte contre mon amour. La vanité, vous le savez, est aussi bien l'appanage des femmes que des dévots. Je suis folle de mon cadet ; mais je ne saurois penser sans frémir, qu'il me faut renoncer à briller au cours dans un magnifique équipage traîné par six chevaux ; trop heureuse d'y prendre l'air dans un carosse bourgeois attellé de deux. Je n'aurai ni page pour me porter la queue, ni couverture de velours sur mon carosse. Ce qui est de pis encore, point de rang nulle part. ... La belle chose de pouvoir prendre place au-dessus des autres !

Madame BRUTE.

Sur tout quand on vous la dispute.

BELLINDE.

Ne m'en parlez pas davantage, crainte

que je n'en change ma réſolution. Sans la néceſſité de vous juſtifier, je pourrois bien prendre pour mari quelque ſot de qualité, & le pauvre Heartfré pour galant.

Madame BRUTE.

Vous le voulez à votre ſervice, n'importe en quelle qualité.

BELLINDE.

Oui.

Madame BRUTE.

Mais les choſes n'arrivent pas toujours à ſouhait, & il eſt bien dur de vivre éloigné de ce que l'on aime.

BELLINDE.

Sur-tout lorſqu'on vit avec un mari que l'on hait. Mais, dites-moi, je vous prie, comment les hommes du monde peuvent-ils croire, eux qui nous pratiquent, qu'il y ait des femmes vraiment vertueuſes.

Madame BRUTE.

Auſſi ne le croyent-ils pas. L'eſpérance de gagner leur eſtime par cet endroit-là, eſt des plus vaines, & ne nous doit empêcher de rien. La plûpart croyent que ce qu'on appelle vertu n'eſt qu'une véritable chimére, une vraie pierre philoſophale. Quand on dit par tout que Madame une telle eſt ſage, ils croyent que c'eſt une femme aviſée & aſſez adroite pour cacher ſes plaiſirs à tout le monde : ils font réfléxion que la nature n'a point donné plus de vertu à notre

tre ſéxe qu'au leur, & jugent qu'étant tous pouſſés aux plaiſirs par la même pente, nous ſommes auſſi peu capables qu'ils ſe le ſentent, de réſiſter au poids qui nous y entraîne. Et entre nous, ma chere, ſi quelques femmes reſtent ſages, il eſt bien croyable que c'eſt manque d'avoir été ſollicitées.

BELLINDE.

Comptez-vous pour rien la crainte d'être décélée, la peur du qu'en dira-t-on?

Madame BRUTE.

Nous ne ſommes pas ſi timides, Bellinde; & un peu de paſſion fait bientôt nous affranchir de toutes ces terreurs. Dès quinze ans nous nous croyons trop habiles pour n'eſpérer pas de dérober à tous les yeux les myſtéres que nous voudrions cacher. A dire vrai, le jugement que les hommes portent des femmes n'eſt pas ſi téméraire.

BELLINDE.

Vous ne me nierez pas, au moins, que leur malice ne ſoit infiniment plus grande que la nôtre.

Madame BRUTE.

Nous ſommes auſſi mauvaiſes qu'eux; mais nos méchancetés ſont ſeulement d'un autre genre. Comme les hommes ont plus de courage que nous, ils ſe portent plus aux vices d'éclat; ils ſe querellent, ſe battent, jurent, boivent, font des imprécations. Les femmes, moins hardies, n'en

ſont pas plus vertueuſes ; elles s'adonnent ſeulement à des vices qui ſont de leur portée ; elles médiſent ſans ceſſe, mentent preſque toujours, ne ſauroient ſouffrir la réputation les unes des autres, s'entredéchirent éternellement ; &, ſi elles ne s'appellent point comme les hommes pour s'égorger, c'eſt qu'elles n'ont pas le courage de manier une épée ; elles ſe haïſſent avec plus de fureur qu'ils ne le font : fauſſes dans toutes leurs démarches, diſſimulées dans tous leurs diſcours, infidelles dans toutes leurs actions, elles ne ſauroient jouer ſans tricher. Remettons le reſte à une autre fois, & par un excès de charité, prenons un peu ſoin de ce cochon-là. Regardez-le un peu, ma niéce.

BELLINDE.

L'excellent ragoût que voilà !

Madame BRUTE.

Quelque dégoûtant qu'il ſoit, c'eſt mon mets néceſſaire. Je l'ai épouſé. Je vous prie, appellez un peu le Sommellier pour venir ôter tout...

BELLINDE.

Le Sommellier !... Ce ſeroit bien plûtôt le Gadouard de la Ville qu'il faudroit faire venir. Y a-t-il là quelqu'un ? Faites venir Raſor, qu'il vienne prendre ſon maître, & l'écurer avec un peu de ſable avant de le porter coucher.

Madame BRUTE.

Allons, Bellinde, je veux coucher avec toi, & nous aviserons à ce que nous aurons demain à écrire à nos galans pour le bien de nos affaires.

BELLINDE.

De tout mon cœur.

Madame BRUTE *faisant un profonde révérence.*

Bon soir, ma chere.

Toutes deux.

Ha, ha, ha, ha, ha. [*Elles sortent.*]

SCENE V.

Le Chevalier BRUTE *endormi*, RASOR.

RASOR.

MA maîtresse est une libertine, mon maître est un cocu. Le mariage est un pas bien glissant... Les femmes sont sujettes à d'étranges convoitises. Ma maîtresse est une effrontée. J'ai tout entendu de mes deux oreilles, j'ai tout vû de mes deux yeux, & je veux tout dire aussi. Si rien peut gagner le cœur de mon aimable Françoise, ce sera le récit de mon histoire; c'est la femme la plus curieuse qui soit

au monde ; c'eſt en dire aſſez. Mon maître, votre tête eſt trop pleine de fumée, pour que la jalouſie y trouve place ; ainſi je ne veux point vous éveiller par mon récit, je vous le garde pour demain, que votre cerveau ſera dégagé. Allons au chenil, ſot de cocu & ſou d'yvrogne.

[*Il tire le fauteuil dans lequel ſon maître eſt endormi, en criant :* La rareté, la curioſité.]

SCENE IV.

La Scéne eſt chez Madame Fanciful.

Madame FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

Madame FANCIFUL.

NE m'avez-vous point dit autrefois, Mademoiſelle, que Raſor & vous aviez une intrigue enſemble ?

LA FRANÇOISE.

Madame, la modeſtie m'empêche de dire oui.

Madame FANCIFUL.

Il eſt bien vrai que c'eſt un terrible frein à nos volontés. Mais Raſor vous aime-t-il aſſez pour ne vous rien refuſer ? Seroit-il

homme à faire de mauvais rapports pour l'amour de vous ?

LA FRANÇOISE.

Ah ! Madame, pour vous servir, il parleroit mal du Ciel.

Madame FANCIFUL.

Il faut donc l'engager à faire à son maître le récit le plus empoisonné qu'il se pourra de ce qui s'est passé au Jardin du Printems : il est bon qu'il sache de quoi sa femme & sa niéce sont capables.

LA FRANÇOISE.

Il le fera, Madame.

[*Un Valet vient dire à l'oreille de la Françoise.*]

Mademoiselle, Monsieur Rasor est ici, qui souhaite de vous parler.

LA FRANÇOISE.

[*bas.*] [*haut.*]

Dis-lui qu'il monte tout-à-l'heure. Rasor est ici, Madame.

Madame FANCIFUL.

Cela est heureux. Je vais vous laisser tête-à-tête ; &, s'il fait le revêche, pour l'amour de moi, tâchez de le gagner par de petites faveurs : les petites libertés que vous lui laisserez prendre, le mettront en humeur de tout faire. [*Elle sort.*]

LA FRANÇOISE.

Laissez-moi agir.

SCENE VII.

LA FRANÇOISE, RASOR.

[*Il regarde si Madame Fanciful y est encore; & la voyant sortie, il vient embrasser en grande hâte la Françoise, & lui baise la gorge.*]

LA FRANÇOISE.

D'Où vient tant de hardiesse?

RASOR.

D'où vient tant de modestie?

LA FRANÇOISE.

Qui vous rend si libre, Monsieur le coquin?

RASOR.

Mon effronterie. *Vivat!*

LA FRANÇOISE.

Qu'on s'arrête, impudent.

RASOR.

Ah! Mademoiselle, il y a de grandes nouvelles au logis.

LA FRANÇOISE.

En quoi consistent-elles?

RASOR.

Ce sont des choses au-dessus de toutes les choses du monde.

LA FRANÇOISE.

Tu te moques de moi.

RASOR.

Oui, je vais t'en dire toutes les particularités, le temps, le lieu, la maniere dont tout s'eſt paſſé : mais, non, tu n'en ſauras pas un mot.

LA FRANÇOISE.

Ah ! Tu me fais mourir.

RASOR.

Si tu veux ſavoir quelque choſe, viens me baiſer.

[*Il ſe met les mains derriere le dos.*]

LA FRANÇOISE.

Mon cher Raſor, dis-le-moi ?

RASOR.

Je ſuis ton valet.

[*Il fait ſemblant de ſortir.*]

LA FRANÇOISE.

Arrête. Tien, j'aime mieux te baiſer.

[*Elle le baiſe.*]

RASOR.

Oh, voilà qui eſt honnête. Préſentement, ma petite folichone, mon petit chardoneret, mon petit lochecul, tu ſauras ; mais, non, il faut que tu me baiſes encore une fois.

LA FRANÇOISE.

Je ne te baiſerai pas davantage.

RASOR.

Je ſuis ton ſerviteur.

[*Il fait ſemblant de ſortir.*]

LA FRANÇOISE.

Doucement, doucement. Es-tu content? [*Elle le baiſſe.*]

RASOR.

Tu vas ſavoir tout. On débite depuis peu le cocuage in-folio ; & le mariage in-quarto ſera en vente au premier jour. As-tu envie d'acheter des livres, ma chere ?

LA FRANÇOISE.

Tu parles comme un Libraire ; le Diable ne t'entendroit point.

RASOR.

Hé bien, je vais te parler en Valet-de-chambre, pour me faire entendre d'une Demoiſelle ſuivante.

LA FRANÇOISE.

Bon.

RASOR.

Tout ce que je vais te dire ne ſont que des ſoupçons ; je n'ai rien vû de poſitif.

LA FRANÇOISE.

N'importe.

RASOR.

Mais nos ſoupçons ſont bien fondés ; & ſignifient quelque choſe de poſitif.

LA FRANÇOISE.

Oui-da ?

RASOR.

Ils ſont accompagnés de ſi cruelles circonſtances....

LA

LA FRANÇOISE.

Sans doute.

RASOR.

Qu'un homme d'esprit en conclut aisément... des conclusions chatouilleuses !

LA FRANÇOISE.

Fort bien.

RASOR.

Nous avons trouvé deux jeunes Gentilshommes des mieux bâtis enfermés dans le cabinet de Madame.

LA FRANÇOISE.

Le diable !

RASOR.

Et en mon particulier, j'ai entendu un complot qui se fait pour venir à bout de faire accroire à mon maître que tout ce manége n'aboutit qu'à un mariage en face d'Eglise pour la charmante Bellinde.

LA FRANÇOISE.

Un mariage ! Ah, les drolesses !

RASOR.

Tu m'interromps mal-à-propos. Cela est résolu entr'elles, comme je t'ai dit. Ainsi, ma prudente maîtresse, pour tirer son épingle du jeu, devient l'intriguante de sa niéce, & livre sans scrupule son corps charmant pour être labouré & arrosé par ce succulent distillateur d'eaux précieuses Heartfré. Es-tu satisfaite ?

LA FRANÇOISE.

Non.

RASOR.

Tu es bien femme. Voilà leur deviſe....

LA FRANÇOISE.

Eſt-ce là tout ce que tu ſais?

RASOR.

C'eſt bien aſſez, je penſe. Ce ne ſont point là des bagatelles.

LA FRANÇOISE.

Tu es un pauvre fou qui ne ſais rien. Ecoute, mon pauvre Raſor. Tien, regarde mes yeux, ils ont vû le diable aujourd'hui.

RASOR.

Voilà une fille qui devient folie.

LA FRANÇOISE.

Ç'a été au Jardin du Printemps. Conſtant y avoit un rendez-vous avec ta maîtreſſe. Oui, avec Madame Brute.

RASOR.

Bon.

LA FRANÇOISE.

Je ne veux point t'en dire davantage.

RASOR.

Je te prie, ma blanche tourterelle.

LA FRANÇOISE.

Viens donc me baiſer.

[*Elle ſe met les mains derriere le dos comme l'autre a fait.*]

RASOR.

Moi, je ne te veux point baiſer, il n'en ſera rien.

LA FRANÇOISE.

Adieu.

RASOR.

Arrête. Parle donc à présent.

[*Il lui donne un baiser.*]

LA FRANÇOISE.

O ça, je me cache dans un coin, d'où je pouvois tout voir & tout entendre : d'abord arrive ton yvrogne de maître, qui ne reconnoît point la chere compagne de sa couche, & qui se retire honnêtement pour ne point troubler ses plaisirs.

[*Pendant ce recit la Françoise fait les postures de la femme, & Rasor celles du galant.*]

Le jeu commence, dès qu'il est parti. L'amant dit les choses du monde les plus tendres. Ta maîtresse n'ose lever les yeux. Il la prend par la main ; elle détourne la tête d'un côté : il la serre avec transport ; elle le repousse avec nonchalance : il l'embrasse avec vivacité ; elle s'en défend avec respect : il lui baise la gorge ; elle lui dit, fi, arrêtez : il se trémousse, elle soupire : il la détourne dans un berceau, elle lui donne de petits coups.

RASOR.

Oh, Madame la Vivandiere, ne frappez point si fort ; vous n'êtes pas en droit de cela vous. La premiere fois que....

LA FRANÇOISE.

Il en devint plus hardi, l'autre plus foible; il la fait tomber à la renverſe.

[*Raſor figurant l'amant, la veut renverſer.*]

Il tombe deſſus; le diable joue ſon jeu, & acheve le reſte. Attens, attens, maraut, as-tu envie de te contenir?

RASOR.

Ton récit m'a tout enflammé, coquine.

LA FRANÇOISE.

Va te rafraîchir à la riviere.

RASOR.

Voilà une Princeſſe de bien mauvais naturel.

LA FRANÇOISE.

Raſor!

[*Elle le regarde d'un air languiſſant.*]

RASOR.

Mademoiſelle!

LA FRANÇOISE.

Eſt-il bien vrai que tu m'aimes?

RASOR.

Je t'adore. Jamais François n'aima la ſoupe avec plus d'attachement.

LA FRANÇOISE.

Tu ne me refuſeras rien de ce que je te demanderai?

RASOR.

Non, ou que le diable m'emporte.

LA FRANÇOISE.

Redis seulement à ton maître tout ce que je viens de te dire de sa femme.

RASOR.

Trouveriez-vous bon, la petite mignonne, que l'on vous servît d'un pareil rapport?

LA FRANÇOISE.

Ah, tu disputes; tu veux tirer au bâton avec moi. Déloge.

RASOR.

Mais, encore un coup, pourquoi veux-tu me faire faire une pareille lâcheté?

LA FRANÇOISE.

Voilà un véritable Anglois; il est amoureux, & veut raisonner. Va-t'en au diable.

RASOR.

Ecoute, encore un mot. Dispose de mon ame comme tu le trouveras bon, à condition que je disposerai de même de ton corps.

LA FRANÇOISE.

Bon! Mais écoute, si tu me manques de parole, je ne te vois plus davantage. Si tu m'obéis .... je m'abandonne à toi.

[*Elle l'embrasse.*]

RASOR *léchant ses lévres.*

Il ne faut pas être coquin; l'amour vient à bout de tout. *Amor vincit omnia.*

[*Il sort.*]

SCENE VIII.

Mad. FANCIFUL, LA FRANÇOISE.

Madame FANCIFUL.

ON les va marier, dites-vous ? Bellinde & Heartfré vont être mariés ?

LA FRANÇOISE.

On va le faire.

Madame FANCIFUL.

Mademoiselle, en un mot, je ne le saurois souffrir. Non, je ne saurois m'y résoudre. Si je les vois une fois mari & femme, la jalousie me montera à la tête jusqu'à m'en faire perdre l'esprit. Je vous prie donc d'aller chercher Rasor tout-à-l'heure, il faut absolument que je mette obstacle à cet impertinent mariage. Si je puis seulement le retarder de vingt-quatre heures, je remplirai la Ville de bruits si désavantageux à la réputation de Bellinde, que Heartfré choisira plûtôt d'épouser une sorciére que cette créature.

LA FRANÇOISE *à part.*

La voilà bien intentionnée.

SCENE IX.

Le Théatre représente l'Appartement de Constant.

CONSTANT, HEARTFRÉ, UN LAQUAIS.

CONSTANT.

QUe pensez-vous qu'il arrive de tout ceci ?

HEARTFRE'.

Il est plus aisé de prévoir ce qui n'en arrivera pas.

CONSTANT.

Quoi ?

HEARTFRE'.

Un cartel de la part du Chevalier Brute. Vous connoissez trop bien le Héros pour vous y attendre. Les réflexions sur le désastre qui pourroit en arriver à son corps, n'auront point de peine à calmer les émotions de son courage.

CONSTANT.

Mais son chagrin n'osant tomber sur moi, ira peut-être tomber sur sa femme.

HEARTFRE'.

Il ne l'osera, si vous lui serrez le bouton,

& si vous lui dites du bon ton de n'en rien faire. C'est le seul moyen de l'en empêcher. Quelque yvre qu'il fût hier au soir, il se souviendra bien de nous avoir trouvé où nous n'avions que faire, & apparemment il n'est pas assez bête pour espérer de lui faire accroire que nous étions entrés dans le cabinet de sa femme, seulement pour dire nos priéres dans ses heures.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme vient d'apporter cette lettre.

CONSTANT.

Voici notre instruction que l'on nous envoye.

[*Il lit.*]

L'accident qui nous arriva hier a eu beau nous aiguiser l'imagination ; nous ne saurions sortir d'affaire sans vous mettre en jeu. Nous rejettons toutes deux l'avanture sur une négociation de mariage entre votre ami & mon amie. S'il n'est pas au gré des parties, il suffit qu'elles en avouent le dessein, & l'on trouvera bien, dans la suite, des moyens pour rompre tout sans qu'on se méfie de rien. Adieu.

Vivent les femmes pour trouver des expédiens.... J'aurois été dix ans à imaginer un pareil tour.... Heartfré, à quoi diable rêvez-vous ? Soyez un peu moins mélancolique.... Que dites-vous donc,

mon ami, du mariage que l'on propose comme un remède à rajuster toutes choses?

HEARTFRE'.

Je dis que le remède est pire que le mal.

CONSTANT.

Bellinde est riche & belle; elle vous aime, vous l'aimez; & vous balancez encore?

HEARTFRE'.

Encore! Ma foi, le pas est assez glissant pour songer deux fois à le risquer. Epouser la nièce, lorsque vous êtes après pour coucher avec la tante.

CONSTANT.

Il est vrai, il y a quelque chose à dire à cela. Mais n'avez-vous pas assez bonne opinion de vous même, pour croire pouvoir garder une femme pour vous seul?

HEARTFRE'.

Ce n'est pas de moi, mais des femmes; que j'ai trop mauvaise opinion pour me flatter d'en venir à bout. Mais après tout, il faut rendre cette justice aux femmes. Rarement font-elles des écarts, si les maris ne leur en ont montré l'exemple.

CONSTANT.

Il est constant que rarement un homme qui vaut quelque chose est cocu, si ce n'est par sa faute. Les femmes ne sont pas débauchées naturellement, il faut que quelque chose les fassent devenir telles. Elles

feront cocu un brutal pour se vanger de ses brusqueries, un sot par mépris, une bête par dégoût; mais elles sont rarement infidelles à un homme digne d'être estimé, si le premier il ne les néglige & ne les pique contre lui.

HEARTFRE'.

Je croirois bien que ne jouant jamais le rolle du Chevalier Brute, Bellinde ne jouera point celui que fait sa femme. Les infidélités dont se plaignent les hommes, ne viennent que de leur inclination au changement dont ils osent accuser l'autre sexe, plus constant & plus ferme dans ses amitiés que le leur.

CONSTANT.

Il est vrai que nous sommes bien effrontés, quand nous reprochons aux femmes leur inconstance. Mais ce qui est digne d'admiration, c'est de vous voir vous échauffer si fort à prendre leur parti, vous qui hier disiez la rage contre elles.

HEARTFRE'.

Les hommes, quand ils changent, vont toujours à l'extrémité. Le Bigot devient un Athée déterminé, & la plus scrupuleuse, ordinairement la plus grande garce. Mais conseillez-moi, je vous prie, sur l'état où je suis, au milieu du bien & du mal, entre la vie & la mort, la bénédiction & la malédiction; me marierai-je..... mourrai-je garçon?

CONSTANT.

Mon cher Heartfré, le mariage reſſemble aſſez à une armée qui marche à une action. L'Amour, ce ſont les enfans perdus de l'armée, ils ſont tués dès le premier choc. Le Sacrement eſt le corps de bataille qui tient bon plus long-temps, & le Repentir en eſt l'arriére-garde qui fait ferme preſque toujours tant que le corps de bataille ſubſiſte.

HEARTFRE'.

Ainſi, votre avis, c'eſt que je vive ſur le commun, comme vous le pratiquez.

CONSTANT.

Je ne conclus pas cela. Le mariage eſt une loterie où il y a bien des billets blancs & preſque point de noirs; mais ces derniers ſont précieux, & qui peut en avoir, vit le plus heureux du monde. Si votre deſtinée vous en donne un, croyez qu'au milieu de tous les plaiſirs du libertinage, j'envierai votre ſort.

HEARTFRE'.

Vous aurez raiſon; on eſt plus heureux quand on eſt d'humeur à s'en tenir à une ſeule femme, que lorſque par inquiétude, on change tous les jours de maîtreſſe; mais je ne me ſens guére de diſpoſition à tant de conſtance.

CONSTANT.

Ne voudriez-vous point l'avoir?

HEARTFRE'.

J'en ſerois charmé.

CONSTANT.

Le mariage & un peu de réſolution vous en feront venir à bout. Je vous ſuis garant qu'après deux mois de ménage vous connoîtrez mieux de quoi votre corps & votre eſprit ſont capables.

SCENE X.

Le Théatre repréſente le Logis du Chevalier Brute.

Madame BRUTE, BELLINDE.

BELLINDE.

HÉ bien, Madame, quelle réponſe avons-nous reçûe?

Madame BRUTE.

Nos galans ſeront ici dans un moment; & je me trompe bien, ſi la Comédie ne finit par un mariage. Il faut que Heartfré ſoit un grand fou, s'il refuſe le parti. Cinquante mille écus & une fillette de votre air, ſont un bon parti pour un cadet. Vous devez être un peu en agitation, ma chere, & je penſe que le pous vous bat comme il faut.

BELLINDE.

Haut & bas. J'ai beaucoup de peine à être brave, & je trouve que c'eſt une terrible action d'aller coucher dans le même lit avec un jeune homme.

Madame BRUTE.

Cela vous paroîtra un peu dur d'abord; mais vous ne vous en plaindrez plus dans la ſuite.

SCENE XI.

Madame BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRÉ.

Madame BRUTE.

BOn jour, Meſſieurs, comment avez-vous paſſé la nuit après l'avanture d'hier?

HEARTFRE'.

Vous nous avez empêché de dormir, Meſdames.

BELLINDE.

Vous ne vous ſerez pas tenus éveillés ſeulement pour l'amour de nous. Hé bien, que dites-vous de notre projet de mariage?

HEARTFRE'.

Ce que diſent les Soldats d'une Ville riche & qui promet un grand butin, quand

il s'agit de l'emporter d'assaut. La soif du pillage les empêche de songer au danger d'être rencontrés par une bale.

BELLINDE.

Est-il bien possible, après tout, que vous osiez vous résoudre à un vrai mariage ?

HEARTFRE'.

Madame, vous m'avez rendu si étourdi, que je suis capable de tout hazarder.

BELLINDE.

Cela étant, je vous donne rendez-vous sur le Pré d'Hymen ; je vous y ferai face.

HEARTFRE'.

Je m'y trouverai.

Madame BRUTE.

Hé bien, est-on d'accord de ses faits ; & a-t-on répété ce que l'on doit dire à mon mari ? Il est devenu d'une incrédulité surprenante ; & à moins de toucher la chose au doigt, il ne croira point.

CONSTANT.

Nous viendrons à bout de le convertir, & de le rendre plus facile à croire. Mais, je vous prie, Madame, comment l'avez-vous trouvé ce matin ?

Madame BRUTE.

Très-chagrin, & ruminant sur l'affaire d'hier au soir, dont il n'avoit que des notions très-confuses. Mais ce qui m'a désolée, c'est que son fripon de valet-de-chambre est venu lui dire tout ce qui s'est passé

& tout ce qui se passe : ce qui a fait que, quand je l'ai entretenu sur le mariage de Bellinde, il m'a répondu d'un ton de porc. C'est tout ce que j'en ai pû tirer : vous voyez bien par-là de quoi il s'agit. Mais le voici. A vos rolles, tout le monde, à vos rolles.

SCENE XII.

Madame BRUTE, BELLINDE, CONSTANT, HEARTFRÉ, Le Chevalier BRUTE, RASOR.

CONSTANT.

MOnsieur, je vous souhaite le bonjour.

HEARTFRE'.

Monsieur le Chevalier, je suis votre serviteur. Je suis au désespoir du trouble que mon indiscrétion a mis dans votre domestique.

CONSTANT.

C'est une chose ordinaire. La plûpart des troubles des familles ne viennent que par des indiscrétions.

Madame BRUTE.

J'espere, mon cher, que vous êtes content ; vous devez bien être persuadé que

rien ne rouloit ici sur votre compte.

Le Chevalier BRUTE.

Oui, oui, ma colombe.

BELLINDE.

En tout cas, vos soupçons ne sauroient tenir contre mon mariage avec Heartfré. Je suis peu savante dans les affaires amoureuses, mais il me semble qu'une seule intrigue peut fort bien assembler quatre personnes, sans aucun autre mystere.

Le Chevalier BRUTE.

Les intrigues tendent toujours à la multiplication de leur espéce ; & une intrigue en engendre aussi naturellement une autre, qu'elle fait un enfant.

CONSTANT.

Je suis au désespoir, Monsieur, que rien ne puisse vous rassûrer sur la conduite de Madame votre épouse, femme d'une vertu distinguée. Je croirois commettre un crime d'avoir d'elle des sentimens pareils aux vôtres, si elle étoit ma femme.

Le Chevalier BRUTE.

Monsieur, si je pense qu'avec toute sa vertu elle s'est comportée un peu mal, tant pis pour moi. Ce qui s'ôte à l'honneur des femmes, c'est toujours le mari qui le perd.

CONSTANT.

Vous devez être content, Monsieur, de ce que vous avez entendu pour sa justification. Je vous prie, au reste, de me pardonner

donner si j'entre si avant dans les affaires de votre domestique ; mais je me crois obligé de le faire, dès que je vois bien que je suis l'homme dont vous êtes jaloux. Cela me regarde de trop près pour n'en rien dire.

Le Chevalier BRUTE.

Je souhaiterois seulement que cela ne me regardât point, moi, & je ne me mettrois guére en peine du reste.

CONSTANT.

Enfin, Monsieur, si la raison & la vérité ne vous sauroient contenter, je ne sais plus qu'un moyen de vous satisfaire ; vous n'avez qu'à parler.

Le Chevalier BRUTE.

Vous êtes bien prompt, Monsieur. Si j'avois été trouvé dans le cabinet de votre femme à dire mes prières, je vous eusse donné quatre fois plus de temps pour prendre votre parti.

CONSTANT.

S'il ne vous faut que du temps pour revenir, Monsieur, nous n'aurons point de querelle.

HEARTFRE' *bas à Constant.*

Je vous avois bien dit qu'il n'en vouloit point tâter. C'est le meilleur moyen de le mettre à la raison.

CONSTANT.

Laissons-le rêver. Je suis sûr que pour l'amour de lui il me déclarera innocent.

Le Chevalier BRUTE *à part, & d'un air rêveur.*

Cela eſt bien.... Cela va le mieux du monde. Malgré toute l'intrigue du mariage de cette jeune haridelle, je vois bien que je ſuis cocu... Il y a ſur ma tête... [*Il ſe fait des cornes.*] un beau panache : voilà pourquoi je l'ai épouſée... Je voyois bien auſſi qu'elle ne m'aimoit pas quand je lui faiſois l'amour. N'eût-elle pas voulu alors coucher avec moi ? Moi qui l'aimois, je voulois coucher avec elle : mais cela eſt paſſé, & c'eſt ma bête. Le diable, c'eſt comment en uſer avec elle à l'heure qu'il eſt. Si je mets mes cornes dans ma poche, elle en deviendra inſolente ; ſi je fais du bruit, voilà ſon étalon qui me coupera la gorge. La queſtion eſt maintenant de ſavoir ſi je vivrai en coquin, ou ſi je mourrai en Héros. Ma foi, les plus habiles gens ont toujours conclu ſur ce ſujet, qu'un chien en vie valoit mieux qu'un lion mort.

[*à Conſtant & à Heartfré.*]

Meſſieurs, ma paſſion & mon vin ſont devenus traitables. Il eſt vrai que je n'ai jamais rien remarqué dans la conduite de ma femme qui ait dû me donner aucun ſoupçon contre elle : mais, après tout, la jalouſie eſt une marque d'amour, & Madame ne s'en doit pas tant ſcandaliſer. Je penſe que cela doit vous ſuffire.

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs de la Scéne précédente, Madame FANCIFUL *déguisée, qui vient tirer Bellinde à part ; peu après un Laquais vient apporter une Lettre à Heartfré,* RASOR.

CONSTANT.

JE suis ravi de vous voir rendre à la raison. [*Il lui donne la main.*] Je vous prie de frapper là-dedans. J'espere que vous me regarderez toujours, ainsi que vous faisiez ci-devant, comme un de vos meilleurs amis.

Le Chevalier BRUTE.

[*à part.*]

Je suis votre serviteur. Le rusé fils de putain !

HEARTFRE'.

Je vous prie, pour me persuader que nous sommes toujours amis, de me donner votre consentement pour épouser votre niéce.

Le Chevalier BRUTE.

Le Diable m'emporte si je veux vous le refuser. [*à part.*] Il est temps de se défaire d'elle. Voilà une intriguante bien

éveillée ! Que cela promet d'être bientôt la plus entendue maquerelle de la Ville !

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Heartfré votre mari, dites-vous ? Cela eſt impoſſible.

Madame FANCIFUL.

[*Elles ſont toutes les deux en un coin du Théatre.*]

Plût au Ciel, Madame, que cela ne fût pas ! Mais rien n'eſt ſi véritable ; & dans tout le monde il n'y a point une perſonne ſi miſérable. Je ſuis jeune ; & ſi mes amis & mon miroir ne me flattent point, la nature m'a aſſez bien partagée. La fortune ne m'avoit point non-plus été cruelle, & j'avois plus de bien qu'il ne devoit eſpérer d'en rencontrer. Mais, en s'emparant de mon cœur, il s'eſt auſſi rendu maître de tout le reſte, & il m'a déshonorée & réduite à la mendicité en même temps. A peine, Madame, ce vilain me donne-t'il de quoi me nourrir, ſans que j'oſe encore m'en plaindre à perſonne ; car il a juré qu'il me tueroit ſi jamais l'on venoit à ſavoir que je fuſſe ſa femme. [*Elle pleure.*]

BELLINDE.

Le traître !

Madame FANCIFUL.

J'ai oüi dire par hazard qu'il vous faiſoit l'amour, & je ſuis accourue pour vous donner un avis qui vous fit éviter votre

malheur. Vous voyez, Madame, que je ſers encore l'infame malgré ſon ingratitude. Je n'avois qu'à le laiſſer prendre une ſeconde femme pour avoir le plaiſir de le voir pendre. [*Elle pleure.*]

BELLINDE.

La pauvre femme! Qu'elle me fait de compaſſion!

[*Elles continuent de parler enſemble.*]

HEARTFRE' *à part.*

Quel Diable eſt-ce là? Ai-je bien lû? Il faut relire.

[*Il lit.*]

Quoique j'aie des raiſons pour vous cacher mon nom juſques à ce que je vous voye, vous connoîtrez cependant par la nature de l'avis, qu'il ne peut venir que d'un bon ami. J'ai couché avec Bellinde.

Bon.

J'ai un enfant d'elle.

Cela va encore mieux.

Lequel eſt préſentement en nourrice.

Le Ciel ſoit loué.

Je penſe qu'un ſecond eſt ſur le métier.

Cela n'a pas commencé d'aujourd'hui.

J'euſſe nié toute cette intrigue à la queſtion; mais l'amitié m'oblige de vous le déclarer: j'ai ſû que vous l'alliez épouſer, & je n'ai pas voulu vous laiſſer faire une ſi méchante affaire. Profitez de mon avis, & gar-

dez-moi toujours le secret ; je vous en prierai de bouche dans peu. Adieu.

[*Madame Fanciful se retire à l'écart.*]

CONSTANT *à Bellinde.*

Venez, Madame ; envoyerons nous chercher le Curé; car je croi qu'il n'y a pas ici grande besogne pour le Notaire ? Les cadets n'ont rien à apporter en mariage que leurs cœurs, & je crois que mon ami est tout disposé à vous donner le sien sans clauses.

BELLINDE *d'un air railleur.*

Etes-vous bien assûré, Monsieur, qu'il n'y ait point dessus quelque vieille hypothéque.

HEARTFRE' *d'un air froid.*

Si vous l'appréhendez, Madame, il n'y a qu'à différer le mariage jusques à ce que vous soyez bien sûre que je les aye purgées.

BELLINDE *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Les battus payeront l'amende.

[*à Heartfré.*]

Nous le differerons, Monsieur, tant que vous le jugerez à propos.

HEARTFRE'.

Oui, Madame, & plus nous le differerons, moins nous courrons risque de nous tromper. Je crois, pour bonnes raisons, que nous ne devons point prendre un terme plus court que neuf mois.

BELLINDE.

Je ne m'étonne point qu'il faille tant de temps pour vous résoudre. On n'est guére hardi, quand la conscience nous reproche certaines choses.

HEARTFRE'.

Je m'étonne aussi peu, que vous vous soyez déterminée si vite. Une femme a bien-tôt pris son parti, quand la conscience lui reproche certaines choses.

BELLINDE.

Que veut dire cet honnête Monsieur-là?

HEARTFRE'.

Qu'entend Madame?

Le Chevalier BRUTE.

Que diable veulent-ils dire tous deux?

[*Bellinde & Heartfré font quelque tour en colere.*]

RASOR.

En vérité, je suis prêt de pleurer moi-même, quand je vois une si belle fête prête d'être troublée. La peste à Madame Fanciful, à toutes ses intrigues & à sa Françoise. C'est une folle, une malfaisante, une chienne; & quand je me serois fait casser les os pour l'amour d'elle, ma récompense sera le gros lot. Elles ne sont point sorties; je veux les aller prendre par les oreilles, les tirer jusques ici, & découvrir la conjuration, pour obtenir mon pardon.

[*Il va chercher Madame Fanciful.*]

CONSTANT.

Heartfré, je vous prie de vous expliquer.

HEARTFRE'.

Je la viens d'échapper belle, grace à mon étoile & à mon ami.

BELLINDE.

Je suis heureuse que les choses n'ayent pas été plus avancées. L'indigne homme!

Madame BRUTE.

Qui peut donner sujet à ceci, & qu'en penser?

BELLINDE.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que si je l'eusse épousé.... je n'aurois pas eu de mari.

HEARTFRE'.

Je ne la comprens point; mais je sais bien que si je l'eusse épousée, j'eusse eu une femme, moi, & toute faite encore.

Le Chevalier BRUTE.

Vos gens d'esprit affectent des expressions si extraordinaires, que l'on n'y comprend rien. Que la peste vous saisisse tous deux! Avez-vous envie de parler de maniére que les hommes vous puissent entendre?

[*Rasor entre en habit de pénitent, & il traîne avec lui Madame Fanciful & la Françoise.*]

RASOR.

RASOR.

Si elles ne veulent point parler, je servirai bien d'interpréte, moi.

Madame BRUTE.

Ciel! Qu'eſt-ce que ceci?

RASOR.

Un pécheur, mais repentant. C'eſt le bois dont on a toujours fait les Saints.

Madame BRUTE.

Que veut dire cette ſoudaine métamorphoſe? A quel deſſein?....

RASOR.

Pour obtenir mon pardon.

Madame BRUTE.

De quoi? A qui voulez-vous demander grace?

RASOR.

A vous, Madame, la premiere, pour une menterie diabolique contre votre honneur que j'ai accuſé d'avoir fait naufrage au Jardin du Printemps. A mon maître enſuite, pour lui avoir mis martel en tête.

[*à Conſtant.*]

En troiſiéme lieu, à cet honnête homme, pour l'avoir fait le Héros de mon Roman.

[*à Heartfré.*]

A vous, Monſieur, enſuite, pour vous avoir marié clandeſtinement, ſans publication de bans, diſpenſe de l'Evêque, con-

sentement de parens, & même sans que vous en sçussiez rien.

[*à Bellinde.*]

Et à vous enfin, ma belle Dame, pour avoir dit que la terre étoit déja ensemencée, quand il étoit vrai que la charue n'y avoit pas encore passé.

Le Chevalier BRUTE *à part.*

Après tout, c'est encore un point à débattre, si je suis cocu ou non.

BELLINDE *à Rasor.*

Si vous voulez confesser les choses, & dire qui vous avoit poussé à ces médisances, je vous pardonne, moi qui suis la plus offensée, & je me fais fort d'obtenir une pareille grace de tout le monde.

RASOR.

Le Diable & toute sa sequelle. Une femme m'a tenté, la convoitise m'a affoibli.... & le serpent est devenu le plus fort. L'histoire de la chûte du premier homme est le récit de la mienne.

BELLINDE.

Dites-nous donc, Monsieur Adam, qui a été votre Eve ?

RASOR *à la Françoise.*

Démasquez-vous pour l'honneur de la France.

Tous ensemble.

La Françoise !

LA FRANÇOISE.

Je demande mille pardons à l'honorable compagnie.

Le Chevalier BRUTE *à Rasor.*

Loin d'éclaircir le myſtere, tout ceci ne ſert qu'à l'obſcurcir. Allons, fils de putain, qu'on débrouille au plûtôt ce que cela veut dire.

RASOR.

Un inſtant va tout éclaircir. Il eſt vrai que c'eſt Mademoiſelle qui m'a tenté.

[*Il montre la Francoiſe.*]

Voilà la femme qui m'a ſéduite.

[*montrant Madame Fanciful.*]

Mais voici le ſerpent qui l'a tentée d'abord ; &, ſi mes prieres pouvoient être exaucées, ſon châtiment ne ſeroit pas moindre que celui du ſerpent d'autrefois, pour avoir imité ſa malice.

[*Il lui ôte ſon maſque.*]

Que ceci puiſſe-t-il lui reſter collé ſur la peau tous les jours de ſa vie !

Tous enſemble.

Madame Fanciful !

BELLINDE.

L'impertinente !

Madame BRUTE.

La ridicule !

Tous enſemble.

Ha, ha, ha, ha.

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Vous me permettrez, Madame, de vous faire des complimens de conjouiſſance ſur votre mariage, puiſque vous me l'avez appris vous-même. Monſieur Heartfré, je ſuis terriblement en colere contre vous. Quoi, ſonger à prendre une autre femme dans le temps que vous en avez une auſſi aimable que Madame !

Tous enſemble.

Ha, ha, ha, ha, ha.

Madame FANCIFUL.

Je leur ſouhaite de ſentir un jour autant de confuſion que j'en ai.

LA FRANÇOISE.

Que le Diable étouffe ce maraut de Raſor !

BELLINDE *à Madame Fanciful.*

Madame, vous paroiſſez toute déconcertée : ſeroit-ce quelque mal de cœur de groſſeſſe ? Allons vîte, Monſieur Heartfré, donnez à Madame votre flacon d'Eau de la Reine d'Hongrie. Cela eſt étrange, il en eſt auſſi peu ému, & paroît auſſi indifférent, que s'il étoit véritablement votre mari.

Madame FANCIFUL.

Vos plaiſanteries ne valent guéres mieux que vous, Bellinde : vous croyez triompher d'une rivale à l'heure qu'il eſt. Hélas ! ma pauvre fille, c'eſt par d'autres motifs

que ceux que vous vous imaginez que j'ai agi. Voyant combien vous seriez mauvaise femme, & lui méchant mari, je voulois prévenir un si mauvais ménage, crainte que l'esprit ne tournât à tous deux. Hé, hé, hé.

[*Elle sort en riant, & la Françoise la suit.*]

LA FRANÇOISE.

Fi, fi, fi, fi.

Tous ensemble.

Ha, ha, ha, ha, ha.

Le Chevalier BRUTE.

Je souhaite à celui qui me veut mal, d'épouser cette femme-là.

SCENE DERNIERE.

Madame BRUTE, BELLINDE, Le Chev. BRUTE, CONSTANT, HEARTFRÉ, RASOR.

BELLINDE.

LA pauvre créature, qu'elle est folle! Je lui pardonne de bon cœur.

HEARTFRE'.

Puisque vous avez tant de bonté pour elle, je me flatte, Madame, d'obtenir aussi mon pardon.

BELLINDE.

J'aurois mauvaise grace de vous faire languir après, quand je suis coupable de la même faute.

HEARTFRE'.

Puis donc que les graces sont signées des deux côtés, vous voulez bien venir à l'Eglise pour terminer ce grand ouvrage.

CONSTANT.

Avant que vous sortiez, souffrez que je vous régale d'une chanson (1) qu'une jeune mariée a faite depuis quatre jours : faites-en votre profit tous deux.

(1) *Il y a dans l'Anglois une Chanson sur une premiere nuit de vôtres, trop licencieuse pour être tournée en François.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MAXIME,

Qu'on ne doit jamais manquer à ses amis (1).

CETTE maxime est généralement approuvée. L'ami le plus foible & le plus ferme, l'ingrat & le reconnoissant, tiennent le même langage; néanmoins il en est peu qui pratiquent ce qu'ils disent. S'agit-il de raisonner de la reconnoissance d'un bienfait? mille gens rafinent sur les discours de Sénéque. Est-il question de s'acquitter envers le bienfaicteur? personne n'avoue franchement la dette, & ne convient du prix du bienfait. Celui qui a donné, grossit les objets; celui qui a reçû, les diminue. Le monde est plein de fanfarons & d'hypocrites en amitié.....

Cependant il est certain que l'amitié est un commerce; le trafic en doit être honnête: mais enfin c'est un trafic. Celui qui y a mis le plus, en doit le plus retirer: il

(1) Quoique les deux Pièces suivantes ayent été défigurées dans les Editions des Oeuvres de M. de Saint-Evremond, jusqu'au point que l'Auteur a marqué qu'il n'y reconnoissoit rien, cependant, puisqu'il n'a pas voulu se donner la peine de les refaire, on a cru ne pas desobliger le public en les mettant ici telles qu'on les trouve imprimées dans les anciennes Editions.

n'eſt pas permis de le rompre, ſans venir à compte. Mais, où trouve-t-on des gens qui comptent de bonne foi, & qui ne mettent dans la balance le plus léger déplaiſir, pour contre-peſer le ſervice du plus grand poids ?

Chacun vante ſon cœur ; c'eſt une vanité à la mode : vous n'entendez plus dire autre choſe ; on n'en rougit point. Après cela, chacun ſe fait une régle de reconnoiſſance, toujours commode pour lui, toujours incommode pour ſes amis : Tacite nous en dit la raiſon ; c'eſt que notre reconnoiſſance s'exerce à nos dépens, & celle d'autrui à notre profit.

Celui qui fait du bien, parce qu'il ſe croit obligé d'en faire, le fait preſque toujours de mauvaiſe grace : il regarde ſon devoir comme un maître fâcheux : il cherche les occaſions de s'affranchir, & de ſecouer un joug qu'il ne porte qu'à regret.

De-là vient que les offices de ces gens-là ont je ne ſai quoi de languiſſant qui ôte toute la fleur du bien qu'ils nous font. En dûſſiez-vous mourir de honte, il faut leur expliquer tous vos beſoins, & les expliquer plus d'une fois, ſi vous voulez qu'ils vous entendent. Il faut les pouſſer continuellement par l'intérêt de leur propre gloire, & leur applanir tous les chemins. Leur cœur eſt toujours dans une eſpéce de

léthargie : secouez-les, ils se réveillent pour un moment, & donnent quelque signe de vie : ne leur dites plus rien, ils retombent dans leur premier état.

Au contraire, les offices des vrais amis ont je ne sai quoi de vif & d'animé, qui va toujours au-devant de nos besoins, & qui prévient même jusqu'à nos desirs. Ils trouvent tout facile : on est quelquefois contraint de les retenir, & de tempérer cette ardeur qui les porte au bien. C'est d'eux qu'on peut dire véritablement, qu'ils croyent avoir perdu la journée où ils n'ont rien fait pour ceux qu'ils aiment. . . . . .

Mais l'honneur qui se déguise sous le nom d'amitié, n'est qu'un amour propre qui se sert lui-même dans la personne qu'il fait semblant de servir. L'ami qui n'agit que par ce motif, va seulement au bien à mesure que le soin de sa réputation l'entraîne : il s'arrête tout court, dès qu'il n'a plus de témoins : c'est un faux brave qui tourne les yeux pour voir si on le regarde : c'est un hypocrite qui donne l'aumône à regret, & qui ne paye ce tribut à Dieu que pour tromper les hommes.

Il est encore d'autres amis qui n'ont pour but que de se contenter. Cette loi intérieure qu'ils s'imposent à eux-mêmes, les rend fidèles & bien-faisans : mais il y a dans toutes leurs actions une régularité génée qui

embarraſſe ceux qu'ils obligent. Tout ſe fait chez eux par poids & par meſure. Malheur à celui qui a beſoin de leur ſervice, quand ils croyent avoir rempli leurs devoirs.

Pourvû qu'ils n'ayent rien à ſe reprocher, l'infortune d'autrui ne les touche point; au contraire, ils ſeroient marris qu'elle finît ſi-tôt: ils la font durer quelquefois, pour faire durer leur gloire. Ils s'applaudiſſent; ils triomphent en ſecret d'une diſgrace qui leur donne occaſion de ſe ſignaler. Au lieu de chercher les moyens les plus prompts pour vous ſecourir, ils cherchent les plus éclatans pour ſe faire honneur: ils marchent toujours à grand bruit; & enfin, ils regardent leurs amis comme des victimes dévouées à leur réputation. A dire vrai, ces gens-là n'aiment qu'eux; &, s'ils croyent ne point mériter de reproche, on peut croire auſſi qu'ils ne méritent pas de reconnoiſſance.

Vous en voyez d'autres paſſer leur vie en formalités & en bienſéances; ils ne vous pardonnent pas une cérémonie. Ce ſont les premiers hommes du monde pour conſoler ſur la mort d'un pere, ou pour faire des offres de ſervice après qu'on a tiré l'épée. Le péril eſt-il paſſé, ils ſe mettent en garniſon chez vous, & ne vous quittent non plus que votre ombre. Ils ſont tou-

jours esclaves de la circonspection ; grands admirateurs de leur propre vertu ; tyrans d'eux-mêmes & de ceux qui leur doivent.

Il faut avouer que ces contraintes gênent extrêmement une ame libre. Il n'est point de bienfait qu'on n'achéte trop cher à ce prix : il n'est point de malheur pire que celui d'être servi de la sorte. Aimer parce qu'on le doit, n'est pas aimer.

Cependant, si les amitiés qui ne sont animées que par le devoir, ont je ne sai quoi de languissant ou de fâcheux, celles qui se font par la ressemblance des humeurs, & par la communication des plaisirs, sont fort sujettes au changement.

Puisqu'on se dégoûte quelquefois de soi-même, il est encore plus aisé de se dégoûter des autres. La fin de l'amitié dépend moins de notre volonté que le commencement. Il n'y a point de sympathie si parfaite, qui ne soit mélée de quelque contrariété ; point d'agrément à l'épreuve d'une familiarité continuelle. Les plus belles passions se rendent ridicules en vieillissant : les plus fortes amitiés s'affoiblissent avec le temps ; chaque jour y fait quelque bréche. On veut d'abord aller si vite, qu'on manque d'haleine à moitié chemin. On se lasse soi-méme, & on lasse les autres.

Après tout, dit un ami léger, c'est une chose bien lassante que de dire toute sa vie

à une même personne : Je vous aime. Rien n'approche de l'ennui que donne une passion qui dure trop. On a beau s'évertuer pour cacher son dégoût, & jouer d'industrie pour entretenir le commerce, les lettres deviennent séches, les conversations languissent, l'amour bâille, la Dame compte toutes les heures ; chacun enfin se voit réduit à parler de la pluie ou du beau temps. Il n'y a si bel esprit en amour, qui ne s'épuise ; il n'y a si bon cœur en amitié, qui ne se rebute. Le goût des meilleures choses change avant qu'elles ayent changé.

Quand le seul intérêt de nos divertissemens forme le nœud de l'amitié, l'absence, les occupations, les chagrins de la vie peuvent le dénouer. De nouvelles douceurs qu'on goûte avec de nouveaux amis, effacent le souvenir des contentemens passés. Les premiers plaisirs de chaque engagement ont je ne sai quoi de piquant qui excite le desir de s'engager davantage : dès qu'ils deviennent plus solides, ils rassasient.

C'est pourquoi il n'y a pas de raison de reprocher le changement comme un fort grand mal : il ne dépend guéres plus de certaines gens d'aimer ou de n'aimer pas, que de se porter bien ou d'être malades. Tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux personnes légeres, c'est d'avouer

de bonne foi leur légereté, & de ne pas ajouter la trahiſon à l'inconſtance.

Car il n'arrive que trop ſouvent que les amitiés les mieux établies, que les confidences les plus étroites, ſe relâchent inſenſiblement. Nous avons tort de nous récrier contre l'ingratitude, & de blâmer ceux qui nous quittent : nous ſommes quelquefois bien-aiſes qu'ils nous donnent l'exemple de changer. Nous cherchons querelle ; nous faiſons ſemblant d'être bien fâchés, afin d'avoir quelque prétexte pour nous mettre en liberté. Mais, quand ce ſeroit une vraie colere, peut-être n'eſt-ce point leur faute; peut-être eſt-ce la nôtre. Qui de nous a droit d'en juger ? Ce que nous appellons un crime de cœur, eſt bien ſouvent un défaut de la nature. Dieu n'a pas voulu que nous fuſſions aſſez parfaits pour être toujours aimables ; pourquoi voulons-nous être toujours aimés ?

Nous prenions ſans doute plus de ſoin au commencement de cacher nos imperfections : nos complaiſances tenoient lieu d'un plus grand mérite. Nous avions les graces de la nouveauté : ces graces reſſemblent à une certaine fleur que la roſée répand ſur les fruits : il eſt peu de mains aſſez adroites pour les cueillir ſans la gâter.

Il faut donc avouer que les honnêtes-gens même trouvent dans les plus fortes

liaisons, des intervalles d'assoupissement & de langueur, dont ils ne connoissent pas toujours la cause. Cette langueur, quand elle n'est pas soutenue, passe enfin jusqu'à la mort de l'amitié, si l'honneur ne vient à son secours.

C'est l'honneur qui s'efforce quelquefois de cacher les défauts du cœur, qui joue le personnage de la tendresse, qui sauve les apparences pour quelque temps, jusqu'à ce que l'inclination se réveille & qu'elle reprenne sa première vigueur.

Je n'entens pas cet honneur formaliste & façonnier, qui nous est à charge par des régles & par des mines ridicules; qui ôte tout aux malheureux, jusqu'au prétexte de se plaindre, & dont la tyrannie devient quelquefois plus insupportable que l'infidélité même.

Je parle d'une droite raison, qui s'accorde avec les imperfections de notre nature, qui les redresse du mieux qu'elle peut, qui est ennemie de l'affectation, qui va au bien pour le bien seul, & loin de tous les détours de l'amour-propre; qui est toujours prête à faire plaisir, & qui croit n'en avoir jamais assez fait; qui ne s'applaudit point, & qui ne cherche point aussi l'applaudissement du monde.

Il est donc vrai que ces deux qualités ont besoin l'une de l'autre; & que si l'hon-

neur ſans l'amitié manque d'agrément, l'amitié qui n'eſt pas ſoutenue de l'honneur, eſt toujours mal aſſûrée.

LETTRE

A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE.

JE ne ſai comme vous reconnoîtrez les ſervices que je vous rens. L'ingratitude eſt grande en ce ſiécle-ci : mais je puis vous aſſûrer que depuis quatorze ans de notre connoiſſance, je n'ai jamais ſoutenu l'intérêt de mon ami avec tant de vigueur qu'en cette occaſion.

Quelque ſujet que vous ayez donné à Mademoiſelle de Leuville de ſe plaindre de vous, elle parle de votre action avec beaucoup de modeſtie ; &, ſans conſidérer que vous lui avez manqué de parole, elle auroit aſſez de généroſité pour vous juſtifier, ſi elle trouvoit lieu de le faire. Mais la droite raiſon de Monſieur de Rouville, plus tranchante que les couteaux de Catelouze, taille & coupe de tous côtés ; enſorte que moi qui vous parle, j'ai déja

reçû plus de vingt bleſſures dont je penſe que j'aurai bien de la peine à me guérir.

Il fit hier la généalogie de votre Maiſon ; & il eſt vrai que tous les morts lui ſont fort obligés. Deux cens ans avant Louis de la Trimouille, il trouva des gens conſidérables dans votre race. Les alliances, les dignités, les gouvernemens, les grandes charges, les fonds de terre, n'y furent pas oubliés ; mais de-là il vous fit voyager en coche.

Pour pouſſer l'affaire à bout, il entra dans l'intérêt de Monſieur de B. D. & ſoutint Monſieur du Tillet avec des raiſons ſi apparentes, que toute la compagnie ſe rendit en ſa faveur. Faites le délicat à votre retour, au choix des gens, & vous trouverez à qui parler.

Monſieur de la Rochefoucaut dit la même choſe que j'avois dite auparavant, que c'étoit une copie de Monſieur de S. grand original de ſon côté, comme vous l'étes auſſi du vôtre : il croyoit que vos manieres devoient être différentes.

L'amitié de Monſieur le Commandeur de Souvré a quelque délicateſſe qui ne me déplaît pas : il ne peut ſouffrir qu'après une converſation de quatre heures, & une confiance de pluſieurs années, vous ayez pû lui cacher bien finement ce beau voyage.

Ne me faites pas parler, dit Monſieur le Commandeur

Commandeur de J. Les cornes me viennent à la tête de voir ce que je vois. Monsieur J. dans le coche ! N'en parlons pas davantage ; il est de nos amis : mais vous ne trouverez pas mauvais que je passe des gens du monde aux barbons qui font un bruit effroyable.

On raisonna plus hier sur votre départ ; qu'on ne fit sur la mort de Guillemot. M. B. après quelque petit haussement d'épaule, parla de l'équipage qu'il méne à Bourbon, & de la façon qu'il a vécu toute sa vie.

Il y a long-temps que je suis des amis de Monsieur J. reprit M. B. fort obligeamment : si j'avois sû cela, je lui aurois offert un carosse & six chevaux. Le gros des barbons murmuroit ; & B. B. après avoir fait de nouvelles protestations d'aller à pié tant qu'il vivroit, engagea son honneur & sa parole de n'entrer jamais dans le Carosse d'Orléans.

L'affaire devint insensiblement très-fâcheuse ; &, sans Monsieur M. qui rompit la conversation, je ne savois plus que dire. Tout d'un coup il se leva, & d'une voix dont l'autorité est reconnue : » Messieurs, » Messieurs, on ne me fait point de plaisir » de parler de mon beau-pere. Tout me » plaît de mon beau-pere, jusqu'à son » voyage ; il est fort bien en coche : ce » qu'il en fait, il le fait par un principe de

» modeſtie. Ainſi, Meſſieurs, pour l'amour » de Dieu, quon ne me parle plus de mon » beau-pere.

Ce peu de mots impoſa ſilence aux plus échauffés. Chacun rentre dans ſa coquille, & tous reconnoiſſent qu'ils ne ſont que barbons.

Pour moi, je m'en allai changer de chemiſe, ſi las & ſi fatigué de vous avoir défendu, que je ne crois pas me pouvoir remettre de trois ſemaines.

Je ne ſai ſi Monſieur de V. a voulu paroître de vos amis, ou s'il a quelque raiſon ſecrette de défendre le Caroſſe d'Orléans; mais il a parlé de vous & de cette voiture avec tant d'éloquence, que la harangue qu'il fit au Mans pour la députation aux Etats, n'en approchoit point. Il eſt vrai que le ſuccès n'en a pas été plus heureux, car il n'a perſuadé perſonne. La ſeule différence eſt qu'il n'a perdu pas une voix; & la raiſon de cela, ſi je ne me trompe, c'eſt que vous n'en aviez pas une.

Fin du Tome ſeptiéme.

660932
LF
S1377De
Saint-Évremond, Charles de Marguetel de
Saint Denis, seigneur de,
Oeuvres. Éd. by P. Desmaizeaux.
Nouv. éd. v.7

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 04 12 001 7